

Université du Québec

360° d'initiation

Mémoire présenté à
l'Université du Québec à Rimouski
comme exigence partielle
du programme de maîtrise en études littéraires

Par
Guillaume Bouillon

Octobre 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

À ma mère.

AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS

It's better to burn out than to fade away.
Neil Young

La littérature fait partie de ma vie depuis fort longtemps. Hergé et Franquin m'ont initié au langage et ont développé mon imaginaire. Et j'ai tenté de les imiter dans un amalgame de gribouillis et de phylactères tout en couleurs. Tolkien et Verne, plus costauds, ont poussé l'audace à troquer la cire pour le plomb et à remplir les pages uniquement de mots. L'essentiel de l'exercice demeurerait. Je rêvais, je voyageais et je m'évadais d'un quotidien parfois ardu, souvent facile. Je me mettais en scène, ainsi que mes proches, en des aventures tantôt rocambolesques, tantôt terre-à-terre. Les planches remplacèrent les feuilles à l'adolescence. Je n'écrivais plus, je jouais. Coup de foudre pour ces écrivains que l'on qualifiait de grands : Molière, Racine et Corneille. Ces œuvres classiques qui me furent expliquées en long et en large un peu plus tard, au collège. Et une constatation universelle en fouillant mes boîtes à souvenirs : les écrits restent. Les miens et surtout les leurs.

En effet, les écrits sont faits pour être lus, joués, chantés, criés, bus, dévorés. C'est ce que j'ai voulu transmettre à d'autres jeunes dans une orientation académique qui s'est avérée inadéquate. Après six années à me chercher dans les classes de la province, j'effectue un retour aux sources de ma véritable passion, celle de raconter des histoires. Proposer mon interprétation du monde, créer un répertoire d'attitudes et de sentiments qui m'est propre et qui m'a toujours permis de saisir les autres. De les rêver et de les réinventer. Expérimenter le processus de création d'une œuvre littéraire, telle était ma profonde préoccupation, l'intention qui se cachait derrière mon inscription à la maîtrise en littérature, volet création.

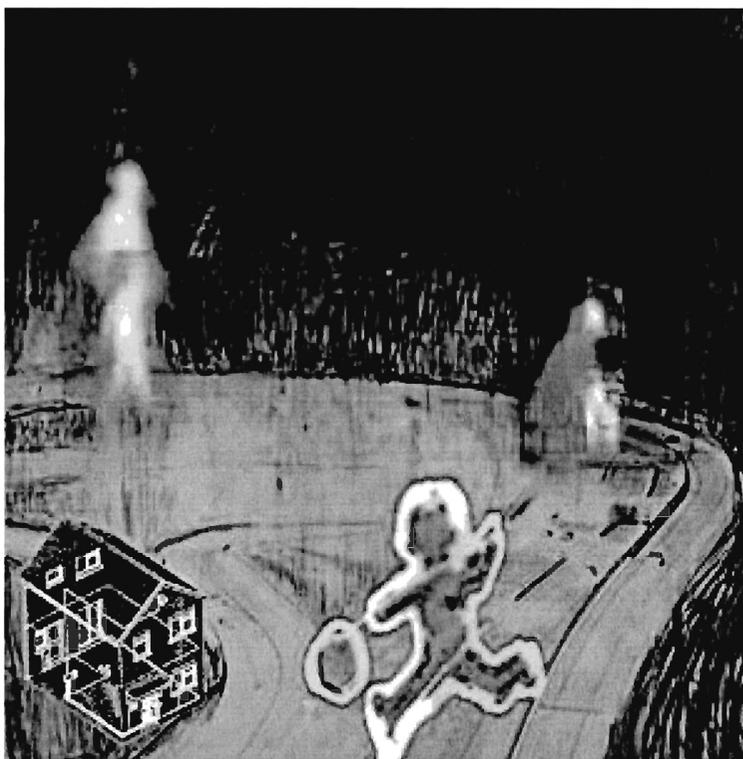
Je n'ai pas la prétention d'avoir écrit quoi que ce soit qui passera à l'histoire, loin de là. Toutefois, il y a quelque chose qui brûlait en moi depuis fort longtemps. Et je crois que j'ai atteint le niveau de maturité et surtout le recul nécessaire afin de jeter le tout sur papier. Certes, je ne me suis pas lancé dans une entreprise aisée. J'ai choisi d'écrire un récit qui illustre le début de la descente aux enfers de quelqu'un qui avait tout pour réussir et qui a échoué. D'un jeune homme en pleine *mid-life crisis* prématurée. Et ce jeune homme, c'est moi. En fait, c'était moi. Les choses les plus belles sont celles que souffle la folie et qu'écrit la raison, comme le disait Gide. Quitte à en brûler, plutôt que de se consumer à petit feu.

En tête de liste, j'offre mon ultime reconnaissance à ma famille, pour l'encouragement constant et l'inconditionnel amour tout au long de cette aventure scolaire qui s'éternise... à mon grand bonheur. Et, de ce fait, pour le soutien financier qu'elle m'a offert les yeux fermés. Je manifeste ma plus grande affection pour mes véritables amis, intarissable source d'inspiration au propre et au figuré mais surtout, d'évasion nécessaire autant lors des moments difficiles qu'heureux. Finalement, j'exprime toute mon admiration pour madame Frances Fortier qui a su me diriger avec une sagesse et une passion qui dépassent l'entendement. Elle m'a appris, il y a plusieurs années déjà et m'apprend toujours, la force et la fulgurance du discours romanesque. À tous, mes plus sincères remerciements.

Table des matières

Avant-propos et remerciements	p.3
Table des matières	p.5
Partie création. <i>360° d'initiation</i>	p.6
Introduction	p.67
Partie réflexive. Au-delà de la postmodernité : trouble autofictionnel et récit urbain	p.70
1. Postmodernité	p.71
1.1 La poétique postmoderne	p.71
1.2 Postmodernité : deux attitudes actuelles	p.75
2. Autofiction	p.77
2.1 Définition de l'autofiction	p.77
2.2 Récits indécidables : une quête identitaire par l'écriture	p.79
3. <i>360° d'initiation</i> : procédés, postures et enjeux urbains	p.82
3.1 Intertextualité	p.82
3.2 La tension narrative	p.84
3.3 Le pacte autobiographique	p.84
3.4 Fiction identitaire ambivalente	p.85
3.5 Souci de vraisemblance : vers le roman urbain	p.85
Conclusion	p.94
Bibliographie	p.96

Partie création
360° d'initiation



© Stanley Donwood, 1998

Guillaume Bouillon

360° d'initiation

Récit et autres sottises

For every symptom that is eased, another is worse.
Samuel Beckett

I'm not living. I'm just killing time.
Thom Yorke

1. Sudden black moonshine for a feverish mind

La lune déshabille Montréal la conquise. Sensuelle captive aux mille et un jupons. Samedi, 3h30. Je viens tout juste de stationner mon ego en parallèle le long du trottoir. Coin Saint-Laurent et Laurier. J'y ai laissé une paire de pistolets dans mon coffre à pulsions. Chargés à bloc de cauchemars d'un périple encore balbutiant. Je n'ai conservé que mes inséparables compagnons. Ma guitare de bois et ma veste de laine. Je me suis déniché un petit coin tranquille. Un immeuble à logements ayant fait les frais d'un incendie. Je suis étendu sur les ruines d'un sous-sol. Que j'ai l'intention d'investir pour une période indéfinie. Les yeux fermés, je laisse le vent m'entretenir au sujet de mon entourage trop immédiat. Des passants qui se pâment en digérant et des fêtards qui gueulent en trébuchant. Des chiens qui aboient pour un rien et des chats qui rampent pour un lendemain. Des autobus qui crissent des freins et des taxis qui accélèrent pour leur pain. Les arbres, les fleurs, le gazon et le terreau s'égosillent en silence. Un déjà-entendu aux arrière-goûts discutables. Et ma catatonie d'exilé prend tranquillement ses aises. Je tente de me blottir dans les bras d'un vieux béton. Pour laisser le voile de mes paupières s'apaiser et me concentrer sur mon olfaction. Je sens le sable, le gravier et le ciment. Humide composite encore bercé par des vapeurs de bois brûlé, d'une bouteille de vodka en équilibre et d'une crotte de haschich mourante. Une main sur le verre et l'autre sur la résine, je ne me réserve d'autre choix que d'ingurgiter et d'inhaler. Mes index me rappellent une Suède rigoureuse et un Liban brouillon. Brutales et vives lampées. Longues et apaisantes bouffées. Je crois que je suis enfin prêt pour la grande aspiration inspirée. Suis-je un monument à la résignation? À la perte d'une confrontation? Peut-être. Me battre? Encore faudrait-il que j'aie un semblant d'énergie. Physique. Et non alcoolique, chimique ou pharmacologique. Je rouvre les yeux et les lève au ciel. C'est maintenant Pluton qui tente de m'entraîner dans son sillage. Elle me fait peur, oh oui, mais devrais-je pour autant céder à ses avances? L'arsenal nécessaire à portée d'élan.

Dans un mouvement de montagnes russes, mes émotions m'emportent. Et je cligne trois fois des yeux pour tenter de leur faire lumière. La lunaire se couvre encore d'un sombre voile. Ce foutu éclat irradiant la communication des vases clos de ma conscience. En cette innommable nuit, j'entends le cri d'un nouveau-né. J'entends aussi un parfait écho mourir. Une sévère condamnation pour une espèce en voie d'extinction. Et les Maisons colorées de rejoindre ma pensée. « L'espèce du tout-vous-est-possible ! » « Ce « tout » qui devient un « quoi » anxiogène ! »

«Méfiez-vous, jeune prodige !». Une masse contemplative qui enfonce le douloureux pieu des compliments. Les chroniques générationnelles d'une mort consciente. Ponctuées d'arrêts maniaques assistés. Et des éternels regrets de ne pas avoir été. Ou de l'avoir trop. Dilemmes des perdus. Je contemple l'étincelle argentée de ce qu'a été mon existence pendant qu'elle s'envole vers le ciel. Vers sa nouvelle maison. Je ne suis pas ici. Je ne suis plus ici. Enfin, tout ceci ne m'arrive pas vraiment. Le liquide me submerge. Torrent d'eau, de blé, de seigle et de glace. La fumée m'embaume. Voile de feuilles, de graines, d'henné et de paraffine. Le stimulant mélange roule à tombeau ouvert dans mes veines. Je suis TAC. Tétraalcoolocannabinolé. Pour l'instant. Avant de m'opiacer. En cet instant lourd et léger à la fois, j'ai le goût de me faire plaisir. Une pulsion m'envahit. Et la peur de faire place à la raideur. Une terre aride de richesses innées. Quelques mois de poésie païenne pour une poignée de meneuses de claques qui dansent l'hyper ballade. En un cocon plein d'amour, un écho et puis une tache. Pendant que le chasseur ramène les victuailles, mes yeux brûlent par l'intensité de mon supposé bien-être. Mes enfants non-nés entre les cuisses et sur les mains, mon corps se découd. Sur une chaude larme coulant le long de ma joue droite, je me remercie chaleureusement et je m'allume une cigarette. Sublime fée que je suis. Je m'élève tranquillement au-dessus d'un corps repu. La circulation est subitement plus dense. Je regarde dans tous les sens et tente de toucher l'intouchable. Quand je serai sur le seuil des portes nacrées, j'aurai le tout sur pellicule mentale. Quand Méphistophélès me chatouillera la plante des pieds et qu'il étendra ses grands bras pour m'attraper, je posséderai le témoignage de mes bons jours. Que je conserverai en bleu, rouge et vert. Merci mesdames les Maisons. Mon épiceutre idyllique s'éloignera pendant que je tremblerai tout en m'en éloignant. Hors de contrôle. Sur pellicule. Une douce mélodie interrompt ma divagation consciente. Mon instrument de bois se dandine et me supplie de le prendre à son tour. Ses entrailles en crépitent. J'en prends possession et il vibre sous mes caresses. Les splendides accords tonnent de plus en plus fort dans ma tête. Accompagnés d'un harmonium, d'une harpe et d'un xylophone.

Oui, j'en suis peut-être à écouter la trame sonore d'un trop jeune métrage. Qui débute où je termine et qui termine où je débute. Vais-je me faire manger vivant? Ce serait une belle fin. Mais pour l'instant, j'y vais de quelques accords en do-ré-fa-ré. Et en ces circonstances, je me sens l'âme à la confidence. Une odelette me vient en tête. Au sujet d'un comparse récemment porté disparu. Un «Tit-homme» pour sa mère. Un «Mon grand» pour son père. Un «l'Fouèze» pour ses sœurs. Un «Bouille» pour l'amitié. Un «Guille» pour l'intimité. Un «Trou de Cul» pour le reste de l'humanité? Allez savoir. Je ne me pose même pas la question. Et au moment où j'y vais d'un accord plus appuyé, la lune me fixe de ses grands yeux noirs et pétillants.

- Let's get it on you tramp!
- And a one, two, three, four...

2. A reminder (part I)

L'azur devine Montréal l'inconnue. Atoll aux innombrables possibilités. Vendredi, 8h30. Je viens à peine de fouler ses artères congestionnées. Mon cœur pompait à s'en rompre un ventricule. Certes, il y a eu des précédents.

Do. La Ronde (4, 5, et 6 ans, jamais fait Le Monstre).

Ré. Le Stade Olympique (15 ans, spectacle Guns n' Roses/Metallica, perdu un soulier).

Fa. Le Forum (20 ans, dernière partie, Canadiens 4/Stars 1).

Ré. Le Parc Jean-Drapeau (25 ans, spectacle de Radiohead, pleuré pendant le rappel).

Bridge en Sol. Ce matin, j'étais seul comme un grand. Au volant d'un U-Haul douteux. Une expérience de conduite assez inquiétante. Je me suis tout de même rendu à bon port. Et en seulement une heure, j'ai vidé le ventre maigrement rempli de l'haletante cambuse de taule sur quatre roues. Je contemple ce qui devrait être mon nouveau salon. Ses murs jaunis et le bordel que je viens d'y mettre. Mon nouveau chez-moi n'est pas le *St-James*. Un immeuble à logements en décrépitude qui se rapproche dangereusement du ridicule. Des lattes de bois brun foncé ornant... du stuc blanc. Un pseudo chalet bavarois au beau milieu de l'Île. Dans le quartier portugais. Coin Henri-Julien et Marie-Anne. Bravo. Je me demande sérieusement qui a eu l'idée, au cours des années 70, de construire pareille insulte au premier art. Hegel serait évidemment le premier à l'enguirlander et moi le second. Si le responsable de cette outrageuse entreprise demeure inconnu, le présent propriétaire ne l'est pas du tout. Un simplet répondant au prénom de Gino. Qui vient tout juste de quitter avec les quatre cent cinquante dollars qu'il demande mensuellement pour un bain d'humidité entouré de quatre murs. À ce prix, je devrais toutefois me fermer la gueule et me dire qu'il y en a des plus mal pris que moi. La structure oubliée, je jouis d'un emplacement qui ferait rêver le dernier des exilés régionaux que je suis. Rimouski, ma mère patrie. Montréal, mon foyer d'adoption. Et mes fesses de me rappeler l'inconfort d'une de mes rares boîtes de carton.

Car je ne suis pas de ceux qui amassent les vestiges à saveur sentimentale. Je ne garde que le strict essentiel. Les articles ménagers légués de bon cœur, le mobilier de la même catégorie, beaucoup de livres et de disques, mais peu de souvenirs. En fait, je n'en possède qu'une petite boîte et c'est elle qui fera les frais de ma première intervention chirurgicale. Non sans rendre auparavant hommage à Jarmusch, avec une bonne dose de caféine et de nicotine, ingrédients

ultimes de toute conversation, surtout avec soi-même. Et de brancher le ventilateur qui me suit depuis mon départ du nid familial, il y a deux ans. Position *Low*, un bourdonnement et puis un tic, tic, tic. La carcasse de plastique me supplie de lui faire un nettoyage en règle. Chose que je ne prévois pas faire. Les odeurs émanant de toute cette poussière me rappellent le chemin par lequel j'ai abouti ici. Et surtout ceux qui ont daigné m'accompagner tout au long de ce court périple. Antoine le philosophe. Ovide le politicologue. Mathieu l'homme de droit. Et moi l'enseignant. Pèlerins de la première heure. Qui partageaient un tout premier appartement à Sainte-Foy, rue Myrand. Pas très salubre mais ô combien chaleureux. Deux années de galère et puis la séparation. Inévitable. Fin des classes. Amours boiteuses. Ambition certaine. Une Gitane bien fumante et le scalpel suisse.

Je plonge tête première dans ce qui fut jadis le réceptacle d'une centaine de pommes Cortland. Sur le rebord droit, ne tenant qu'à quelques fils, un exemplaire du *Crabe aux pinces d'or* doublé par un élastique d'un paquet de feuilles lignées. J'avais l'habitude de construire des pistes de course avec les nombreux albums cartonnés que m'offraient mes oncles aux fêtes diverses. Ma mère m'avait dit un jour de les apprécier pour leur contenu et non leur contenant. Coup de foudre instantané pour *Les aventures de Tintin et Milou*. Et surtout pour le flamboyant capitaine Haddock. Ce vieux marin qui ressemblait à mon père et qui buvait le même breuvage doré. Et qui adoptait un langage incompréhensible aussitôt qu'il se mettait en colère. Bandits, renégats, judas, traître, cloporte, naufrageur, aztèque, moujik, catachrèse, troglodyte, apache, va-nu-pieds, Wisigoth, anacoluthie, canaille, emplâtre, aérolithe, zoulou, iconoclaste, bachi-bouzouk, zouave, ectoplasme, anthropopithèque, chauffard, pyromane, rhizopode... Le capitaine m'a fait découvrir beaucoup plus que l'univers de Georges Rémi. Il m'a fait découvrir l'univers des mots. Le Petit Larousse 1981 ne me quittait plus. Il devint mon livre de chevet. Je voulais connaître tous les mots qui sortaient de la bouche de mes nouveaux amis. Et après avoir fait le tour des vingt-quatre albums et de la moitié du dictionnaire, j'en voulais plus. Tintin ne pouvait pas mettre un terme à ses aventures avec les Picaros. Oh non. Quand ma mère m'apprit qu'Hergé était décédé, j'ai entrepris d'écrire ma propre aventure de Tintin. *L'île de l'ermite*, par Guillaume Bouillon, 5 ans. C'est la dizaine de pages que j'ai sous les yeux en ce moment. Bon dieu que je dessinais mal. De faibles coups sur ma porte arrière viennent interrompre la contemplation de mes gribouillis. Je réunis les deux albums par le vieil élastique et les replace dans la boîte. Je me dirige vers ce qui pourrait être mon premier contact montréalais, humainement parlant, mais... personne. J'ouvre la porte, jette de rapides regards tout autour, en vain. En me retournant, j'aperçois un minuscule

papier jaune collé sur le bois avec une inscription à l'encre rose bonbon : «Bonjour cher Inconnu. Bienvenu chez vous. A+.»

3. The infamous dilemma

La chaleur étourdit Montréal la pétillante. Aguichante ingénue aux irrésistibles charmes. Vendredi, 22h. Je déambule sur l'avenue Mont-Royal en repensant aux deux choix qui s'offraient à moi il y a plus de douze heures maintenant. Le chaste et le coquin. Le sobre et le trop plein. Le raisonnable et l'un peu moins. Le premier aurait consisté en une petite journée tranquille, teintée d'amertume, en solitaire dans mon nouvel appartement. Difficile à imaginer? Se sentir seul et amer dans une ville dépassant le million de têtes? Nan. Le mal de l'arrivant. Les nouveaux maux de la place. Qui foudroient votre cerveau, sans avertissement, et lui ordonnent de se mettre en veille. L'envie de végéter.

De visionner un bon vieux film pour la xième fois. Des dizaines de DVD éparses forment une forteresse d'images tout autour de mon meuble télé. *The Conversation*. Me faire complice de l'obsession d'Harry Caul en décortiquant l'enregistrement d'un couple suspect d'Union Square, San Francisco. Dans une pièce capitonnée, sous la baguette de Coppola, je pourrais mettre les grosses lentilles frénétiques de Bill Butler sur le bout de mon nez et m'asseoir devant un long Steinway & Sons à queue pour jouer les notes obsédantes de David Shire. *American Beauty*. Accompagner Lester Burnham dans son envieuse nécrologie, joint à la bouche et poids à la main. Dans une cour aseptisée d'une banlieue de l'oncle Sam, Mendes, je danserais façon crise d'épilepsie sur les délicates mélodies de Thomas Newman, à la lumière des torches en bambou de Conrad L. Hall. J'ai en la chair de poule. Cinéphilie obsessive et compulsive, ou COC, joyeux trouble #2.

De m'adonner à une séance d'écoute d'albums encore prisonniers de leur emballage d'origine. Les disques neufs s'empilent dans le coin de la pièce. *Greetings from Michigan*, de Sufjan Stevens. Le talentueux Hollandais (Michigan) m'a complètement jeté par terre il y a deux ans avec son *Enjoy Your Rabbit*, un étrange cycle instrumental, à la Autechre, librement inspiré des signes de l'horoscope chinois. *You Forgot It in People*, de Broken Social Scene. Le duo torontois s'est maintenant enrichi d'une dizaine de membres et leur surprenant étalonnage de rock, de dream pop et de shoegaze sur *Feel Good Lost* ne doit qu'en être plus éclectique. Mélomanie obsessive et compulsive, ou MOC, joyeux trouble #3.

De choisir aléatoirement un des nombreux livres courbant les minces tablettes de ma bibliothèque. *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, d'Italo Calvino. Pour la singularité de la trame narrative, l'enchevêtrement machiavélique de débuts de romans et ultimement, l'ode à l'acte d'écrire et à l'acte d'être écrivain. Calvino ne me prend pas pour un imbécile et je l'en remercie. *Un tout petit monde*, de David Lodge. Œuvre centrale de sa trilogie de Rummidge, le Britannique en a fait un petit bijou d'ironie et un incroyable effort d'intertextualité sur la quête du Graal. Rares sont ceux qui arrivent à me faire rire. Tout art confondu. Lodge le fait avec une facilité qui m'agace au plus haut point. Lecture obsessive et compulsive, ou LOC, joyeux trouble #4.

Peu importe l'activité choisie, un copieux repas se serait inévitablement imposé. Internet, le plus gros recueil de recettes jamais assemblé. Un *pastel de cambraye* argentin. Je m'improviserais une noce cambrayenne avec ce pâté de viande aux six épices et au vin de muscat, garni de pêches et de meringue. Dans un registre plus santé, le *karabakh khorovats* russe. Un surprenant mélange d'origan, d'ail et de sirop de grenade attendrirait de fins morceaux de porc maigre que je ferais ensuite griller avant de les engloutir sous une garniture de tomates fraîches et de ciboules. Je clique. J'imprime. Un coin de rue, les emplettes et je m'exécute. Je voyage deux fois par semaine. Gourmandise obsessive et compulsive, ou GOC, joyeux trouble #5. Parfois, je fusionne deux troubles parce que trois seraient un tantinet névrotique. Le MOC et le GOC. Le COC et le LOC. Ou toute combinaison alphabétique se terminant en OC. À défaut de pouvoir partir. Sur un coup de tête. Vers des lieux étranges et exotiques. Peut-être est-ce un manège excessif, à la limite du québécois. Je chasse ces pensées polluantes avec une bonne dose de verdure mature et d'orge brûlé. Ça agrmente le tout et l'expérience est d'autant plus intense. Intoxication obsessive et compulsive, ou IOC, joyeux trouble #6. Et la beauté de ce dernier est qu'il peut, ou plutôt doit accompagner les quatre autres.

J'ai toutefois opté pour le deuxième choix, qui correspondait plus à mon état d'esprit du moment. L'assouvissement de mon joyeux trouble #1. Dont je n'ai pas envie de parler pour l'instant parce qu'encore trop vif et frais à ma mémoire. Je prends donc la direction de l'Hypertaverne. Faune A-1, excellents breuvages, musique moche. C'est ce que l'on m'a dit. Et ça me va amplement. Mes intentions ne requérant que les deux premières caractéristiques et la feinte d'une surdité inopin e. L'avenue est bond e comme à son habitude. Touristes, badauds, puristes, 450. Don bleuté à la roulotte de Pops. Stationn e en double file devant le Sanctuaire du Saint-Sacrement. Salutation à mon bon ami Gilles. Confrère exilé et propriétaire de la minuscule mine d'or littéraire qu'il a joliment baptis e Atalide. Un, deux, trois nems dans le comptoir de Soc

Tram. Le Vietnamien au sourire étincelant des Merveilles de Da Nang. Et une pêche à la belle Eugénie. Caissière de la Fruiterie du Plateau. Et me voilà presque devant l'HT, comme on la surnomme. 22h15. Imminence du rush. De gens qui veulent voir et être vus. Commentaire cliché, collant parfaitement à l'endroit le plus en vue de l'avenue. Oh, ce ne n'est pas que je veuille être vu. Je veux voir et surtout boire. Un coup d'œil à mes vêtements me confirme toutefois que des yeux me scruteront. Un vieux t-shirt blanc de *Buffalo Springfield*, un pantalon de velours brun usé à la corde et des *Camper* sales. L'HT étant de réputation clinquante côté vestimentaire, je vais détonner avec les *Mister Diesel* et *Miss Sixty* qui devraient affluer petit à petit. Je passe tout droit, direction SAQ Express. Dix pas de plus. Histoire de m'attiser. Encore. Pour que les jugements glissent comme gouttes sur duvet. J'entre et me dirige tout droit vers les caisses enregistreuses. Trois formats mini-bar de Rémy Martin VSOP. Suffisante dose. Un mauve et demie plus tard et me voilà assis sur un des bancs frontaux.

Une itinérante flanquée de deux chiens semble de service. Elle a choisi l'emplacement idéal pour faire des affaires. Les débits de boisson gouvernementaux ne redistribuant pas leur profit à sa classe sociale, et à aucune autre d'ailleurs, mieux vaut aller chercher sa ristourne directement à la source. Mais à ce moment précis, je veux m'attiser seul. Je prends mes aises sur un autre banc, vacant. J'écarte les jambes et je dépose le bourgogne contre mon sac. Premier mini-Rémy. Rien à l'horizon pour troubler ma consommation. Que des passants, jetant un regard fuyant en ma direction. Deuxième fiole, et voilà que l'itinérante tourne la tête et me fait un petit sourire tout en candeur. Je dévisse le bouchon et lui rend la pareille, soit le signe du clin d'œil-fusil-claquement-de-langue. Elle s'approche, l'envie de se rincer le gosier sur mon bras. Je prends une lampée et lui tends la bouteille. Elle la regarde, me regarde et sourit de nouveau. Elle prend la bouteille en inclinant la tête et regagne son banc. Sans un mot, je fais disparaître le troisième cul-sec. Je sors mon paquet de cigarettes et en retire une aiguille de hasch. Je l'allume et inhale sans retenue. Sans me soucier de quiconque. Monsieur Martin vient de faire irruption dans mes veines. Et du même coup chasse ma paranoïa. Un couple approche, la trentaine, main dans la main. Un commentaire positif sur l'odeur et le voilà passé. Souvenir de jeunesse ou soirée à venir. Et maintenant une dame, la cinquantaine. Un regard accusateur doublé d'un froncement de sourcils. Incompréhension morale ou résurgence de troubles familiaux. So what. J'écrase mon joint. Je me lève d'un bond, fais quelques extensions iroquoises et dis au revoir à ma compagne d'un instant.

4. A reminder (part II)

Je retourne à ma boîte de pommes tout en conservant précieusement la preuve du premier

signe de ma nouvelle vie. La chaleur et la caféine ayant formé une puissante alliance, j'augmente la vitesse du ventilateur en position *Medium*. Je m'allume une autre Gitane et replonge. Sous une photo de classe où la moitié des élèves porte un col roulé rayé, une feuille d'évaluation brochée sur un manuscrit. Je me souviens très bien de cette matinée de juin où Max, J-F, Luc et tous les autres s'époumonaient dans la cour de récréation, en train de recréer la victoire du Canadien, la veille, en finale de la coupe Stanley contre les Flames de Calgary. Moi, j'étais enfermé avec une trentaine d'autres élèves dans une classe sans ventilation. Diane, ma directrice, avait insisté pour que je sois un des deux élèves qui représentent notre école, hôte des olympiades académiques régionales de la commission scolaire Rimouski-Neigette, à l'épreuve de composition écrite. Je savais très bien que Michaël Bouchard, l'éternel premier de classe, me battrait haut la main. Et que dire des jeunes des autres écoles... Nous étions tous concentrés sur nos feuilles de papiers. Certaines étaient plus blanches que d'autres. Celles de Michaël étaient évidemment les plus noircies. Les juges, des grands du secondaire, préféreraient sûrement ses histoires de magiciens et de chevaliers à mes histoires de meurtres et de détectives. Je n'y pouvais rien. L'essentiel de mon inspiration me venait des romans policiers qui composaient la très grande majorité de la bibliothèque familiale. Ma mère pouvait passer au travers d'une brique de cinq cents pages en une soirée. Son détective préféré était Hercule Poirot, tout droit sortit de l'esprit tordu d'Agatha Christie. Mon détective à moi s'appelait Olivier Charles. Ça me faisait bien rire puisque ce sont mes deux autres prénoms. Et comment s'appelait mon assistant un peu simple d'esprit? Dans le mille : Michaël Boulard. Je me souviens que mon histoire tournait autour d'une riche famille anglaise. En jouant à cache-cache dans leur immense maison du comté de Holtshire, les jumeaux MacMillan avaient découvert le cadavre d'Henry, le jardinier, dans un des nombreux placards. Je crois que c'est le majordome qui avait fait le coup, mais je n'ai aucune intention de m'en assurer en observant la feuille d'évaluation. On peut y lire : *Concours régional d'écriture, volet primaire, Rimouski, printemps 1986*. Nom : Guillaume Bouillon. École : St-Robert-Bellarmin. Titre : *Un cadavre dans le placard*. Note : 97%. Rang : 2^{ième}. Un soupir et je replace le tout sous la photo de classe.

Ma montre indique 9 heures tapant. J'ai bien envie de prendre une douche glacée, mais je veux terminer la première mission de tout nouvel arrivant : passer au travers de ma seule boîte à souvenir pour bien vérifier si je ne pourrais pas la soulager de quelques vestiges gênants. Mon album des finissants de 1993 de la polyvalente Paul-Hubert, par exemple. Voyons voir... Les B... Maryse Bolduc... Ghislain Boucher... Guillaume Bouillon : « Doté d'un sens de l'humour et d'une vivacité d'esprit pratiquement incontrôlable, Guillaume a toujours réussi à nous faire

crouler de rire quand il était sur scène. Il voudrait suivre les traces de son père et s'en aller en médecine. Imaginez-vous le médecin... Ultimement, c'est un ami que tout le monde voudrait avoir et pour en savoir plus, un livre sera sûrement écrit sur lui un jour...» Pff. Yeah, right. Je m'apprête à refermer ce recueil de fausses aspirations quand un paquet de feuilles polycopiées attire mon attention dans les M. L'acte IV, sur-surligné, du Tartuffe de Molière. Aaaaah... les années Cobain, Vedder, Cornell et Ferrell ! Nous avons eu un malin plaisir, mes deux meilleurs amis et moi, à proposer une version grunge d'un extrait de la fameuse pièce lors du variété de fin d'année. C'était la scène 5, alors qu'Elmire (moi-même), leader homosexuel du groupe *Lou's Subjects* s'entretenait avec Tartuffe (Marc), directeur d'une grande maison de disque et amoureux de celui-ci. Pendant qu'Orgon (Sylvain), bassiste et amant d'Elmire, écoutait la conversation, caché sous la table. Une fois la trahison du Tartuffe dévoilée, le tout dégénérait en un combat de lutte gréco-romaine. Le responsable de la vie étudiante n'était pas au courant de ce numéro plutôt marginal qui s'insérait mal entre une chorégraphie de ballet jazz et un quatuor à corde. Et nous avons poussé l'audace en allégeant les costumes au maximum... Les applaudissements des élèves et les huées des parents passés, nous avons été sanctionnés par la direction et privés de la sortie de fin d'année. Une formidable visite de l'Aquarium et du Musée de la Civilisation de Québec. Big deal. Je replace et le polycopié et l'album dans la boîte. Après avoir lu la totalité des mots d'une bande d'amis qui devraient absolument organiser un conventum.

On frappe encore à la porte. Une voix masculine se fait entendre. Un «Hello? Il y a quelqu'un?» suivi d'un autre «Hello?». Je me fais silencieux. «Je m'appelle Denis. Je suis dehors toute la journée, dans la cour intérieure, si tu as envie de jaser. Bye.» Ce n'est pas que je veuille être sauvage ou inhospitalier, mais ce moment privilégié avec mes souvenirs est si délectable que je ne veux pas que l'on me dérange. J'attends que le Denis en question soit hors du champs de ma cuisine et je m'y rends encore, en silence cette fois-ci, pour me préparer un autre café glacé. Je verse le chaud liquide dans mon shaker en inox, j'y mets cinq glaçons qui fendent instantanément, une larme de lait et une goutte de miel. Au moment où j'amorce un mouvement digne du barman chevronné, une silhouette surgit en plein centre de la porte-moustiquaire.

- Ah-aaaaah! On n'apprend pas à un vieux loup comment faire sortir le louveteau de sa tanière...
- Non, mais le louveteau peut faire un cri de saut!

Je me retourne tranquillement, le cœur haletant. Un homme d'une quarantaine d'années se tient sur le balcon arrière. Une longue tignasse blond cendré, un vieux tee-shirt sans manche et un pantacourt en jute lui donnent des airs d'hippie. Ce qu'il est sans contredit.

- Je m'excuse! Je savais bien que tu étais là et je me suis caché le long de ta porte jusqu'à ce que tu viennes voir quel énergumène pouvait bien venir t'accueillir de manière aussi cavalière...
- Je m'appelle Guillaume. Toi, c'est Denis je crois...
- Bonne ouïe! Je ne te dérange pas plus longtemps. Si le cœur t'en dit, je dîne dehors dans quelques heures...

Un hippie des plus sympathiques. Qui pourrait sans doute m'éclairer sur le mystérieux message rose bonbon. Et me faciliter l'intégration à ce voisinage qui semble très accueillant...

- Euh, oui, ce serait agréable... Je termine mes boîtes, je me rafraîchis un peu et je sors prendre du soleil en ta compagnie?
- Parfait. À tout à l'heure. Marie devrait être là aussi. Byyyyye...

Hein? Quoi? Marie? Quelle Marie? Marie-Rose Bonbon? Denis est déjà reparti. Je verse le contenu du shaker dans mon verre sale. Et je m'allume une autre Gitane en revenant au salon. Les vieux souvenirs tirent à leur fin, mais les nouveaux ne font que débiter.

5. Powderhead

Je pénètre l'HT et m'installe au zinc. Une dizaine de personnes. En tout et partout. Bref regard à ma montre. 22h30. Mon manège s'est déroulé à merveille. La barmaid élancée, cheveux courts, blonds et bouclés, s'avance vers moi. Un sourire aux mille dents et de grands yeux pers. Familier cet air. Elle me salue gentiment tout en m'énumérant les spéciaux du moment. Sans vraiment l'écouter, je commande une vodka martini avec trois olives. Touche personnelle de gourmandise. À ma grande surprise, elle acquiesce sans rechigner. Car il faut le souligner, les barmaids qui éperonnent les olives sans compter sont plutôt rares. Je la regarde s'exécuter... Je m'attarde à ses généreuses lèvres saumon quand le flash survient. Une de mes anciennes élèves de stage. Rimouski, hiver 2000, français théâtre secondaire trois. Après lui avoir répété mots pour mots cette dernière phrase, elle s'exclame. « Guiguuuuu! » Les quelques clients se retournent soudainement vers nous. Stupéfaits et intrigués. Ignorance totale de la part des deux régionaux. Nous avons tendance à devenir exclusifs quand une rencontre fortuite se produit loin de notre patrie. C'est donc ma « petite » Ophélie, comme je me plaisais à l'appeler, même si elle frôle les six pieds. Elle est à Montréal depuis le mois de juillet et demeure avec une amie, coin Saint-Hubert et Laurier.

Un bref regard l'amène à la conclusion que je suis stone. Un bref calcul m'amène à la conclusion qu'elle est encore mineure. On se confirme le tout à voix basse. En raison de son physique qui lui donne quatre ou cinq ans de plus, le patron lui a permis de débiter avant le grand jour de sa majorité, dans quelques semaines. Je me souviens qu'elle était très douée pour le chant et le théâtre. Elle m'affirme avec une mine un peu déconfite que c'est en effet le but de sa migration. Mais que l'instinct de survie a vite pris le dessus à son arrivée et qu'elle a accepté un job de barmaid. Je la rassure en lui affirmant que l'HT n'est pas le pire trou de la ville, qu'un endroit de la sorte peu même représenter une source de contacts. Pourquoi gâcher de si belles lubies. Son petit regard vide, vers nulle part, me confirme que je dois aguerrir mon pep talk. Ophélie poursuit en me demandant si je suis toujours enseignant et sans la laisser poursuivre, je lui fais part de mes impressions sur le milieu artistique montréalais. Une saturation à première vue qui s'avère en fait être de la surestimation. Une bande de roublards qui roulent sur l'or, sur une opinion publique qui dort au petit gaz fondu. Au gros mazout. Sur un rictus, elle détourne la tête une fois de plus. Tout en fixant la vitrine du bar, Ophélie m'informe que son quart est terminé et me demande de l'accompagner pour un petit remontant. Blanc. À cette proposition inespérée et certainement la bienvenue, je réponds par l'affirmative. Notre discussion balbutiante prend fin abruptement avec l'arrivée d'un sosie de Johnny Knoxville. Cash et briefing. Fin du drink. On quitte le bar pour se rendre à une table en retrait. Loin de la fenêtre de la confiance, où lumière tamisée et musique feutrée nous procurent un mince voile d'assurance. Et Ophélie se lance dans les préliminaires d'usage.

Que ça lui fait plaisir de me revoir. Il fait à peine 20 watts.

Que j'ai beaucoup changé. J'ai perdu cinquante livres.

Que des cheveux longs me vont mieux qu'un crâne rasé. On se lasse de la boule de quille.

Que mes yeux sont toujours aussi beaux, bleus, verts. Hé.

Que j'ai toujours mon charme et mon humour dévastateurs. Re-hé.

Que Joannie m'avait mystifié au Sens Unique. Hein?

Que j'avais dansé un slow en compagnie de l'une de ses amies. Vrrrrraiment?

Que c'était plutôt cochon. Mets-en.

Qu'elle veut aller aux toilettes. Mais faites.

Qu'il faut que je la suive. Quoi?

Le remontant. Ah, bien sûr.

On entre aléatoirement chez les dames. Discretion hors de tout soupçon. Première cabine. Elle me tend un minuscule sachet de plastique orné de petits cœurs rouges. Aux deux tiers rempli. À califourchon sur le trône, je trace deux belles lignes. Sur le réservoir. Peur de ne pas les voir? Plus ocre la poudrette. Ustensile. J'ai longtemps pensé faire vintage et trimbalier une demi-paille blanche rayée rouge. En cas de surprise, on peut plaider le fast-food. Je m'en tiens à McDonald. John A. Toujours en sécurité sur la fesse gauche. Et l'assurance de la touche finale en fin de soirée. Je cède la place et le vice versa. Elle me demande de ne pas la larguer tout de suite. «I won't leave you high and dry.» Ce facile jeu de mots nous ramène trois semaines plus tôt. «T'étais au show???» Madame White et Radiohead font irruption. Veines et... têtes. Douze grosses colonnes lumineuses, façon radiateur, comme fond de scène. Des dizaines de spots épars. On confirme que deux et deux ne font pas quatre. On se laisse asperger par les gouttelettes en dégradés de bleus. On accueille l'enfant alphabétique pour une première fois. On chancelle avec Sarah. On paranoïe sur Android. On s'envole vers la lune. On s'indigne à la cérémonie nuptiale. On sait que nous avons peut-être tort. Mais on est conscient de la jouissance que l'on s'inflige. On s'éparpille le cerveau. On ne va certainement pas s'endormir. L'aventure aquatique, au cœur de la cité pyramidale. La danse de l'idiot. Le bourdonnement du crépuscule. Et nous voilà là, là là, pour un rappel. On unit nos forces contre l'armée absente. On entonne l'hymne national. On a de grosses idées, prélude au loup qui menace derrière la porte. On se fond dans l'esprit des sombres rues. On chante notre Karma à la syllabe près. Et ils quittent, un par un, en reprenant toute leur place dans nos cœurs conquis. Pour la deuxième fois, en ce qui me concerne. Nous laissant sur ce mot, illuminé de centaines de petits points rouges. Résumant la fulgurance du moment, l'étrange et spécial lien qui nous a tous unis ce soir-là. Les vingt-deux mille communiants. À l'unisson. For-ev-er-for-ev-er-for-ev-er-for-ev-er...

6. A reminder (part III)

Sur mes interrogations de nouvel arrivant, je retourne à mes expériences scripturales et scéniques. La chaleur est accablante et je tire tout ce que je peux de mon ventilateur. Position *High*. Une odeur de pomme, de tabac et de café envahit mes narines. Et mon attention est maintenant attirée vers le seul livre présent dans la boîte : un exemplaire de *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans*, de Normand Charette. Cégep de Rimouski, avril 1994, j'avais 17 ans. Les Arts et lettres. Et un merveilleux professeur. Monsieur Leblond. À qui je dois la meilleure expérience théâtrale de ma brève carrière. Il avait insisté pour me faire explorer l'univers tordu de ce grand de la dramaturgie québécoise. Rares avaient été ceux, à cette époque et encore

aujourd'hui, a avoir osé mettre en scène sa pièce d'une complexité à la fois démente et géniale. N'étant pas à une expérimentation près, Monsieur Leblond m'avait donné toute sa confiance et avait fait de moi ses Charles Charles 19 et Charles Charles 38. Avec un ingénieux système de miroirs et les talents esthétiques d'une maquilleuse oubliée, je me suis remémoré tout seul, comme un grand, les fameux événements de l'Immolation de la Beauté lors de mon examen final. Une page. Aléatoirement. Sans aucun auditoire sinon mon propre imaginaire. Et ceux de Charles Charles.

CHARLES CHARLES 19, *après réflexion*

... J'écris des pièces que seul un fou peut écrire!

CHARLES CHARLES 38

Un exemple, s'il vous plaît! Un exemple concret.

CHARLES CHARLES 19

Y en a pas. À proprement parler, y en a pas. Chaque réplique isolée est pleine de bon sens, y compris celle qui a été dite durant qu'on éventrait l'enfant, je veux dire pendant qu'on immolait la victime. Vous voyez, c'est seulement quand les spectateurs se retrouvent dans la rue, après la pièce, qu'ils prennent conscience subitement qu'ils viennent d'assister à l'œuvre d'un fou.

CHARLES CHARLES 38

Pourquoi seulement qu'après?

CHARLES CHARLES 19

Un enfant vivant, c'était l'idéal. Là, l'immolation devenait réellement concrète. Être cynique, on pourrait dire que c'est heureux qu'un pareil hasard soit arrivé.

CHARLES CHARLES 38

Il n'existe qu'un seul manuscrit de votre pièce?

CHARLES CHARLES 19

Oui.

CHARLES CHARLES 38

Le chiffre 19 revient souvent dans le texte.

CHARLES CHARLES 19

Dix-neuf coups de couteau, oui.

CHARLES CHARLES 38

Pourquoi dix-neuf? Pourquoi ce chiffre revient-il si souvent?

CHARLES CHARLES 19

C'était le 19 juillet 1919 et ce soir-là je fêtais mes 19 ans.

CHARLES CHARLES 38

Pouvez-vous m'expliquer le rapport?

CHARLES CHARLES 19

Y en a pas.

Je referme le livre en me promettant de le relire dans les prochains jours et le dépose sur ma table de salon. Le dernier item encore non examiné de la boîte est un diplôme comme on n'en fait pas assez. Et me voilà du coup plongé dans les méandres de mon périple universitaire. « *En reconnaissance de l'immense talent dont il a fait preuve avec sa gorge et son œsophage, nous décernons à Fatty B le diplôme du plus grand buveur de la cohorte. BES, UQAR, 2000.* » Une photo peu flatteuse couronne le tout. L'ai fait laminer. Sans aucune intention de ne jamais l'accrocher où que ce soit. Je dépose le diplôme sur le plancher, me flatte la bédaine et me donne une tape sur la cuisse droite. Ce furent assurément les années les plus folles de ma vie. Elle était, à ce moment, double. Autant ai-je pu être rock and roll côté activités parascolaires et colloques inter-universitaires, de nuit, autant ai-je réussi à me forger une réputation académique plutôt respectable, de jour. Une analyse des enjeux linguistiques et des pratiques langagières en Gaspésie publiée dans *Meta*. Un essai appliquant la notion des figures identitaires québécoises chez Fernand Ouellet au quotidien rural dans *Sociologie et Société*. La publication d'un travail de session sur les manifestations chez Ronsard de la *Défense et illustration de la langue française* de du Bellay dans *Tangence*. Et un rapport de stage sur les relations interpersonnelles entre l'enseignant et les élèves à l'heure de la Réforme dans la *Revue des sciences de l'éducation*. Les directeurs des départements de littérature et de pédagogie de l'UQAR m'ont conseillé de ne pas perdre mon temps dans une quelconque classe polyvalente. La maîtrise est devenue inévitable. Et voulue. Mes collègues bacheliers gesticulant un peu partout à travers les écoles du pays, je me suis concentré sur un projet qui avait progressivement pris forme dans ma tête. Allier littérature, pédagogie et nouvelles technologies. Et j'ai déménagé à Québec pour poursuivre mes études à l'Université Laval.

Mon mémoire consistait en la fabrication d'un outil didactique pour l'enseignement des techniques de rédaction en français, via le web. Accessible de partout dans la province, ma création fit vite boule de neige. Un séminaire ovationné sur l'audit pédagogique de *L'Écritoire Virtuel* aux Rencontres Internationales des Multimédias d'Apprentissage de 2002 et toutes les grandes universités m'ont offert le doctorat sur un plateau d'argent. Laval, bien sûr, mais aussi McGill, l'UdeM et l'UQAM. C'est sur cette dernière que mon choix s'est arrêté. En plein centre-ville de l'Île, près du quartier branché. Inutile de tergiverser. Les technologies éducatives. Terre aride, non défrichée. Une métaphore d'autant plus vraie car ma thèse devrait porter sur les communautés d'apprentissage en réseaux destinées à relier les coins reculés de la province à ses centres névralgiques. Une carrière au ministère de l'Éducation en serait l'aboutissement le plus logique. Ceci impliquerait toutefois une petite vie tranquille dans la Vieille capitale, pignon au complexe G. Sans façon. Je déteste cette ville. Profondément.

La résurgence de ces souvenirs scolaires me fait tourner la tête. Mon ventilateur fait du mille tours minutes. Mon sang est saturé de caféine et de nicotine. Une crise se pointe le bout du nez. Personne n'est au courant de ce fléau qui m'affecte depuis mon entrée au Cégep et que j'ai tenté de noyer à maintes reprises. Sans succès. Je me dirige directement à la salle de bain. Mon corps tremble, cet environnement encore inconnu me prenant soudainement d'assaut. Les cinq pieds qui séparent le salon de la salle de bain paraissent des milles. Comme un rêve où l'on n'arrive jamais à destination. J'arrive enfin devant le lavabo. Brouillée totalement, ma vue redevient claire. Mon visage pâle dans le miroir. Un peu d'eau pour le rafraîchir. Une petite tape sur chaque joue pour le rougir. Et pourquoi pas un brossage de dent. Et un petit coup de rince bouche. Tout pour me changer les idées. Seul moyen de calmer ces foutues crises. J'examine ma bouille de long en large. Et je me mets à parler seul, comme je le fais souvent pour calmer la vitesse vertigineuse de mon flux mental.

- Charles Charles, vos yeux contemplant le vide. Où êtes-vous?
- Mais bon Dieu, Tintin, qu'avez-vous fait à votre chevelure?
- Pauvre Elmiré! Votre visage n'a d'égal que la pointe de l'ironie du sage...
- Assez! Puis-je reprendre le cours de mon enquête?

Un tee-shirt blanc sur les carreaux bruns du plancher. Mon capri bleu sur le cabinet blanc de la toilette. Pas de caleçon. Jamais l'été. Mais un visage verdâtre dans le miroir. Et une baignoire beige. Beige!?! Et je pouffe d'un rire trop bruyant. Le rire de celui qui n'en a pas envie. De celui qui force la dose. Et putain je l'ai trop forcée en cette matinée. Au cours des six dernières années. Sans même prendre le soin de nettoyer ce qui me semble un cerne bien âgé, je m'étends au fond de la cuve. J'ouvre le robinet. Rien. Oh. Oui. Petit laps de tuyauterie. Un léger filet d'eau chaude. Et puis le déluge. Noé me fait la grimace et sa femme me sourit. Je me caresse tandis que l'eau recouvre graduellement mon corps. À chaque étape de ma physionomie, l'envie de me satisfaire s'intensifie. Et une vieille chanson de Brassens me traverse l'esprit. Je fredonne.

7. From one to another

Une poignée manuelle et un mode de paiement vaginal et/ou buccal est suggéré. Le plus vieux du monde. La soumission. À des formes. À une douceur. À une odeur. À une chaleur. La féminisation obsessionnelle et compulsive, ou FOC, joyeux trouble #1. L'envie cyprine. Le salut cavitaire. Humide gorge. Dans une coordination de mouvements. Linguaux. Labiaux. Pelviens. Vaginaux. Sur un échantillonnage électronique. Muzak organique. Hypnose et gourmandise.

Summum libidinal. Une fellation, puis un cunnilingus. En stéréophonie. Et une baise philharmonique. Son visage. Mon visage. Imbibés. De sécrétions et de réflexions. Passades. Pulsions. Et nos sourires qui compensent. Dans la ville où, l'instant d'une ligne de cocaïne, tout semble possible. Permis. J'en frémis. Parce que je sais dans quelle galère je me suis aventuré. Que c'est donc difficile d'être homme-mur. Épris du sexe parce que l'amour lui est inconnu. Ému d'un sexe parce que ça lui semble interdit. En fait, tout m'a toujours semblé interdit. Concrétiser ce qui berce mes nuits. Allez rejoindre les miens, là-haut. Ils semblent me le rappeler. Quand ils entonnent harmonieusement *I've seen it all... I have seen the bright... I have seen the dark... In one little spark*. Oui, dans un seul éclat de lumière, je sens que j'ai tout vu. La beauté. La laideur. Ironique. Je suis dans la même position qu'à ma naissance. Au sortir d'un vagin. Libéré de son labeur. Dès qu'il ouvre ses paupières, le bébé a déjà tout vu.

Et c'est à cet instant, conscient ou non, auquel il tentera de revenir tout au long de sa vie. La chaleur de l'intérieur. Le confort utérin. L'âme pure, il se lance. Sans savoir ce qui l'attend. Encore enduit du liquide maternel. Il pousse son premier cri. À mi-chemin entre le lesse et le désesse. Poire. Qu'il coupera éternellement en deux. En trois. En quatre. En quatre-vingt-dix-huit. Pardon, quatre-vingt-dix-neuf. Le sage entend raison. Le fou s'acharne. Mon couteau n'aura de répit que lorsque je serai guéri. Le remède me semble inatteignable. Trop haut. Trop beau. Je ne peux recommencer à zéro. Les sévices du vice. L'injure du temps. Le démon latent. Pendant que je goûte à tout ce que Montréal peut m'offrir. De lumineux et d'obscur. Je fréquente trop de bonnes filles. J'espère quelqu'un qui me hante. Les présences sont plus que courtoises. L'absence est en effet sournoise. On me présente, on m'introduit. Il est joli, il est érudit. Bon dieu qu'il séduit. Je fais le beau devant celles. Je fais l'idiot devant ceux. Personne ne peut lire dans mon jeu. Et je joue la partie. Avec ardeur. Non sans peur. De la perdre.

Le coït confirmé, nous quittons les cabinets. Ophélie est survoltée. Elle ne veut toutefois pas abuser du décor et m'offre d'aller faire un tour dans ses appartements. Je décline en affirmant que j'attends quelqu'un. Quelque chose. De plus substantiel. De moins jeune. Sur une chaude bise, une promesse de se revoir. Son numéro de téléphone griffonné sur le dos de ma main gauche et elle quitte dans tout son flegme. Je reprends place dans la tamisée. Attendant la prochaine occasion de me refaire une beauté. Une ordonnance liquéfiée garnie de trois fruits ovoïdes. Le garçon de table est incommodé. Quand je disais qu'éperonner peut contrarier. La traînée de poudre est succincte. La vodka et le hasch comme réanimation d'une éponge brouillée. Qui doit atteindre un équilibre libidinal, chimique, végétal et alcoolique frôlant la perfection. Soir

après soir. Et je sors par l'arrière tâter le pouls de la ruelle. Sur mon joint incandescent, une rangée de maisons de ville. Colorées. Je peux sentir leurs mains bleues, rouges et vertes me toucher. Cette disposition ne m'indispose pas et elles semblent vouloir m'adresser la parole. J'entends leurs doux murmures : «Sois des nôtres! Forme un cercle avec nous avant que cette île ne t'ensevelisse!» Dois-je me fondre avec elles? L'urbanité est sur le point de m'avalier. De me gober. Assurément. J'écrase ce qui me semble la seule solution. Pour l'instant. Et je m'accroche de toutes mes forces à mon paquet de cigarettes qui, maladroitement, me servait de garde-fou.

Les Gitanes écrasées, je me dirige tout en vapeurs vers ma table. Non seulement mon nouveau verre s'y trouve, mais une charmante demoiselle aussi. Le serveur m'a fait le grand spécial? Nan. Un simple détour de la destinée? Nan. Ma table est la seule encore vacante à cette heure? Ouais. Je demeure dans la pénombre de la piste de danse encore déserte. Je prends appui sur le comptoir du disc-jockey et j'y vais d'une demande spéciale avant d'entamer un de mes plaisirs non-coupable : l'observation. Pendant que le DJ recherche gentiment *Psychocandy* de The Jesus and Mary Chain, je m'efforce de trouver un surnom à l'objet de mon intrusion visuelle. Mon cerveau en mode aléatoire me suggère... Chantal... Julie... Ben voyons... Dorine ! Ouiiii... Et *Cut Dead* de débiter.

Dorine n'est accompagnée de quiconque. Supposition confirmée par un regard à mille bornes de ce qui l'entoure. Beauté perdue? Pas vraiment car elle semble tout droit sortie d'un magazine que je n'achète pas. Un spécimen qui ne représente qu'un infime fragment de la population. Ceux dont on voit la tronche un peu partout et qui font vendre des crèmes et des injections. De longs cheveux brun pâle d'une raideur que seul un fer plat peut avoir créée. Tâche particulièrement ardue puisqu'ils lui vont aux hanches. Ils reposent sur de délicates épaules et une petite poitrine indécentement ronde. Au-dessous d'un court tee-shirt sauge et moulant, un jean ajusté serti d'une minuscule chaînette or. Ornement princier pour une lisière de peau qui l'est tout autant. Dorine possède un de ces visages parfaitement symétriques, de grands yeux noisettes en amandes et des pommettes saillantes. Des lèvres rosées, celle du dessous bombant celle du dessus. Et elle ne porte aucune trace de maquillage. Inutile de gâcher des traits aussi purs. Je suis subjugué par cette mystérieuse Sylvide qui flotte littéralement au-dessus de sa chaise. Pendant que les frères Reid terminent les dernières notes d'une pièce fondatrice du *shoegaze* des années quatre-vingt, un frisson me parcourt le corps tout entier.

Une seconde. Nano. Cette fraction qui vous transperce le corps. Remonte votre épine dorsale. Gigote dans votre liquide amniotique. Dorlote votre cerveau. Descend dans vos naseaux. Entre dans votre bouche. Titille votre langue. Râpe votre palais. 360 degrés autour de l'aluette. Glisse dans votre œsophage. Perce votre larynx. Chatouille vos poumons. Et l'atteint. La pompe à sang. Elle s'en délecte. De ce flux d'émotion. Cette fréquence chimique. Un, deux, trois, quatre ventricules. L'extase au double cube. Elle vous serre le cœur d'une paluche habile. Le coup de foudre naît du trajet. Corporel. Physionomique. Anatomique. Putain que ça fait du bien. On lévite. De manière subite. On se sent inatteignable. Sentiment incomparable. Je t'en supplie. Grande chérie. Prends-le et va-t-en. Jette-le aux oubliettes. Mets-le dans une poêle et fais-le frire. Sauté de rognons. Un tantinet cochon. Arrosé de crème fraîche et d'un peu de coriandre. J'en bande. Cuisine divine. J'y songe, je me ronge et je me range. Finies les franges. J'veux le coat complet. Trois balles, deux prises.

8. Meeting people is, indeed, easy

Le soleil dorlote Montréal, la jolie. Vendredi, 11h. Reluisant comme un sou neuf, j'ai troqué le café pour de la limonade et j'observe Denis-Hippie, mon premier voisin officiel, s'adonner à des activités d'aménagement paysager. Et moi qui pensais qu'en quittant le domicile familial, j'en aurais fini avec ce qui constitue pour moi une abominable perte de temps. Je lui fais un petit salut de la main qu'il me renvoie aussitôt. Il enchaîne avec de curieux mouvements des bras et de la tête. Je crois reconnaître un semblant d'*air guitar*, mais je dois admettre que je suis doté d'un sens aigu de la déduction. Denis pointe ensuite le sac de nylon rembourré à mes côtés. Je l'avais oubliée. Ma précieuse. Ma seule et unique fidèle. Ma Lakewood M-32 acoustique. Petit bijou de lutherie en bois de rose indien que m'a ramené mon père lors d'un voyage à Frankfort. Je sors l'instrument de son confort et je confirme à Denis de la tête que les prochaines minutes de jardinage seront musicales. En levant les yeux vers l'horizon, en observant quelques tiges se tortillant devant moi, je me souviens soudainement de mon dernier passage sur l'Île Fleur. C'était en octobre dernier, le 31 pour être plus précis. Dans un Métropolis tristement rempli, quatre jeunes Islandais m'ont ému aux larmes. En seulement dix-huit secondes. Ça sonnait les cordes, les tambours, les claviers et la réverbération. Musique angélique. Tout droit sortie d'un bout de glacier de bois, de métal, de toile et de chair humaine. Les notes de Sigur Ròs ont tinté dans mes oreilles. Y tintent toujours. Et y tinteront à jamais.

- Ça vient la musique?

Denis sourit de toutes ses dents... jaunes... la tête au-dessus d'un bac de cosmos bleus et orange.

- L'inspiration Denis, il faut la laisser venir!

- Ha, ha! Joue donc une tune de Cat Stevens...

Oh que non. J'ai eu ma dose lors des innombrables feux de grève à l'adolescence.

- Peut-être tout à l'heure. Écoute ça...
- O.k.

Il replonge la tête dans le bac et j'ouvre mon sac. Je prends délicatement ma guitare et gratte les premières notes d'*Agætis Byrjun*. J'enchaîne le premier couplet, non sans difficulté. Le fausset de Jon Thor Birgisson est presque inatteignable. En bloquant une partie de ma gorge avec ma pomme d'Adam, j'arrive presque au même résultat. Pour ce qui est du texte, qui est un mélange d'Islandais et d'Hopelandic, une langue que le groupe lui-même a inventé, pas de problème. Tant que mon charabia suit l'air de la chanson.

- Mais qu'est-ce que tu chantes là?

Je viens de tenter d'aller chercher une note beaucoup trop aiguë et les oreilles de ce pauvre Denis doivent s'en ressentir...

- Différent de Cat Stevens, hein... euh... Hé, hé!
- On dirait un chat qui a la queue coincée dans un coin de porte!
- Pardonnez-moi, vénérable voisin! Attendez un peu que je me raccorde...

Pas question de faire une incursion dans le monde de *Tea for the Tillerman* avec une version de *Hard Headed Women* ou de *Father and Son*. No way. J'y vais donc de la seule chanson qui me vient en tête et qui se rapproche du style et de l'époque de l'artiste maintenant connu sous le nom de Yusuf Islam. *American Pie*. J'ai toujours aimé cette chanson de Don McLean. Le défi qu'elle implique de débiter de mémoire les quatorze couplets qui la composent. Quatorze! Mais surtout les souvenirs qu'elle me rappelle, enlacé dans les bras de la belle Zoé, dans sa Sentra 1989, les vitres pleines de buée. Denis semble approuver mon choix puisqu'il siffle à pleines lèvres. Quelqu'un d'autre aussi. J'entends de petits pas discrets au-dessus de ma tête et un craquement de chaise. Je tais aussitôt les cordes.

- Ben voyons, pourquoi tu arr... Hey, Marie!
- Salut Denis! Toujours les pouces aussi verts et le nez aussi noir!

Marie-Rose Bonbon??? Et les premiers sons qu'elle entend de ma bouche sont «Drove my chevy to the levee but the levee was dry»??? Et d'une voix tout à fait chancelante??? Je n'ai pas joué cette chanson depuis des lustres, je me suis enfargé dans plusieurs accords, j'ai oublié des paroles... Denis... Non... Il baisse tranquillement la tête vers moi... Lève son bras... Déplie son index... Me pointe... Damn you hippie! J'ai l'air de la chienne à Jacques, je ne suis pas peigné, j'ai un tee-shirt froissé de la Machine de Montréal, un capri avec des taches de peinture et surtout mes sandales condamnées, qui sentent à dix milles à la ronde. Damn me white trash!

- Je...

Non.

- te...

Noon.

- présente...

Noooooon.

- Guillaume, ton nouveau voisin d'en-bas.

Une chevelure flamboyante apparaît au-dessus de moi. J'ai toutefois du mal à distinguer un visage parmi cette impressionnante épaisseur de boucles.

- Allô!

- Euh, salut...

Elle rassemble ce qui doit être une torture à shampooiner et le fixe en une toque à l'aide d'un crayon de plomb. Ce qui était un flou sauvage et félin se transforme en une délicatesse pure et angélique. Le bleu du ciel, les flammes du soleil et l'émeraude de ses yeux. J'en suis pantois. Rouquine dans la plus pure tradition. Avec de généreuses lèvres rose... bonbon. Elles semblent vouloir m'agripper pour que je puisse m'élever et les admirer de plus près. Les frôler du bout des doigts, les laisser glisser sur mon front. Donne-moi ta bénédiction, sublime Marie.

- Je t'ai espionné tout à l'heure, quand tu déchargeais le camion...

- Ah... oui?

- T'es rapide mon gars! J'ai rarement vu quelqu'un charrier des boîtes avec autant de conviction!

- C'est la partie qui m'agace le plus dans les déménagements...

Mais qu'est-ce que je raconte? Je ne vais tout de même pas alimenter ma première conversation avec Marie-Rose Bonbon de banalités conatives...

- En fait, je me dépêchais pour profiter de cette belle journée et de cette surprenante cour intérieure!

- Ouais! On est choyé côté cour! C'est assez rare de retrouver un tel espace vert sur le Plateau...

- Et Denis s'en occupe comme un chef!

Il relève la tête en fronçant les sourcils. Marie lui fait la grimace. Je suis sans expression.

- Vous parlez de moi?

- Oui Denis! J'allais dire à Guillaume que tu es notre super intendant!

- C'est bien parce que personne ne veut le faire.

- Et que ça soulage ton loyer d'une cinquantaine de piasses par mois...

- Au prix que cet imbécile demande!

O.k. Je ne veux pas avoir droit à une scène de voisinage le jour du débarquement...

- Euh, Denis, tu m'as dit que tu dînais dehors ce matin...
- Hey, c'est vrai! C'est l'heure du lunch!
- Je peux me joindre à vous? Je fournis tout. J'ai surestimé mon appétit en préparant ma salade de lentilles ce matin...
- Parfait, je fournis le pain et le fromage.
- Hum, moi, je n'ai pas encore eu le temps d'aller à l'épicerie...
- Tu fourniras la conversation, on veut tout savoir de toi, beau brun!

Après m'être rapidement changé de tee-shirt, j'arbore maintenant les couleurs des Red Sox de Boston, et enfilé un capri plus récent et immaculé, je fouille dans une boîte que j'ai réservé à l'alcool. Deux cahors, trois bordeaux, deux pinots, trois muscadets et deux chardonnay. J'ai le goût du blanc. Je prends aussi trois coupes de cristal reposant dans un écrin offert par ma mère lors de ma collation des grades le mois dernier. Je suis fin prêt pour la première cène. Je sors par la porte arrière et descends tranquillement les marches menant à la cour intérieure. Les yeux de Denis-Hippie et de Marie-Rose Bonbon ne me quittent pas une seconde. Et l'odeur de mes sandales me monte au nez. Petit malaise aussitôt soulagé à la vue de l'assortiment de fromages qui repose sur la table. Entre une bouchée de baguette ornée de munster, de lentilles bien assaisonnées et une gorgée de chardonnay, j'entretiens Denis et Marie de quelques détails de ma vie rimouskoise et des études m'ayant mené dans la métropole. Ils sont surpris d'entendre qu'à 26 ans, je débute un doctorat sans même avoir pris une année de congé scolaire. Denis n'a pas terminé son baccalauréat en communication publique, à une époque où ce n'était pas encore un domaine sursaturé. Et Marie est en pause depuis deux ans après avoir obtenu une maîtrise en études cinématographiques. À la question emploi, je réponds que je suis en congé pour tout l'été et qu'en septembre, je vais avoir une charge de cours tout en étudiant. À mon tour, j'apprends que Denis n'a pas fait carrière en publicité, comme il l'avait prévu, mais qu'il se consacre plutôt depuis quinze ans à un organisme communautaire appelé Le Phare, qui vient en aide aux hommes éprouvant des difficultés de toutes sortes. Son horaire irrégulier lui permet d'être aussi l'homme à tout faire de l'immeuble. Quant à Marie, elle travaille pour un service de traiteur spécialisé dans les plateaux de tournage et espère toujours rencontrer LE contact qui la fera entrer dans le domaine par la grande porte. La direction photo serait pour elle l'aboutissement ultime de tous ses efforts. Le repas se termine sur une question de Marie qui complique une discussion qui, jusque-là, était fort aisée et agréable.

- Et toi, Guillaume... Quels sont tes projets professionnels?
- L'enseignement universitaire. Avec une tâche de recherche plus importante que la charge de cours par exemple...

Je mens à pleine bouche. Mais je n'ai pas envie de discuter de mes véritables projets que personne ne connaît, pas même ma famille et mes proches amis. Denis se moque.

- Ooooh! Un grand professeur!

Marie renchérit.

- Avec un gros salaire, qui va voyager un peu partout dans le monde...

Denis en rajoute.

- Qui va s'empiffrer, lever le coude et la patte dans les colloques...

Je demeure silencieux. Autres moqueries? Non? On passe à autre chose?

- Bon, ce n'est pas tout, je dois aller faire mes emplettes pour le BBQ de ce soir...

Merci Denis.

- On vient à peine de terminer le dîner. Laisse-nous le temps de digérer! Et Guillaume n'est même pas au courant des grandes festivités du vendredi soir...

Et quelles sont-elles? Mes yeux interrogateurs se tournent vers Denis.

- Un grand BBQ, avec beaucoup de bouffe, de boisson...
- Et du badigeon!
- Arrête de te moquer, c'est le secret de toute bonne grillade et tu le sais très bien...

Pendant que Denis et Marie se taquent, je suis soulagé d'être tombé sur des voisins chaleureux et sans prétention. On m'avait dit que le Plateau était bondé de bobos... De bourgeois bohèmes... Pour l'instant, tout ce que je peux dire est que je suis en compagnie d'hobodis... D'hostie de bons diables.

9. Ain't that great?

Sans réfléchir plus longuement, je me dirige vers ma table. Et j'y vais de la seule et unique phrase qui me traverse l'esprit face à cette heureuse situation.

- Ouais, la vie est belle en crise.
- Pardon me?
- Life is fucking beautiful.
- Benigni would not appreciate that language!
- I don't appreciate him. So it's even Steven, I guess...
- I was joking!
- Me too.

Elle est là. Tout bonnement. Devant moi. La mer à boire. Bon Dieu, j'espère encore y croire. Elle me prend en flagrant délit d'inconscience. Je quitte un espace sûr parce que la femme l'est moins. Avec elle, on ne sait jamais. Pirouettes. Et cacahuètes. Je m'écale devant son visage. La beauté d'un mirage. Car il s'effacera dès que je détournerai le regard. Vers l'île qui me tord. Les bras. Les jambes. La tête. Jean, devrais-je partir ou bien rester? Toi non plus tu ne l'as jamais su. Et tu te dédoubles. Et tu te triples. Moi, je me simplifie. Une audace qui m'était encore inconnue. J'y fais face et c'est la plus belle qu'il m'ait été donné de voir. Gueule de star.

- This is my stuff.
- Oh! Sorry! I was just...
- No, it's all right! My name is Guillaume. Guillaume Bouillon. Pleased to meet you!
- Waiting... Hum! I'm Jane Miller. Pleased to meet you too!

Jane. Plus commun que Dorine, il faut l'admettre. Mais sa silhouette toute en longueur s'harmonise beaucoup mieux avec la syllabe et demie du choix de ses parents. À couper le souffle. Une timide poignée de mains et un franc sourire de sa part. Que je dois lui rendre. En oubliant ma fâcheuse habitude de prendre la situation de haut. Quand je suis en pleine période d'intoxication et totalement désespéré par la situation.

- Well, can I take a seat with you at my table?
- ...

Le rouge lui va à vermeille. Comme si quelque chose pouvait la rendre moche...

- I'm joking again! You're waiting for someone? If it's not too much of asking...
- Quite frankly, no. I'm leaving tomorrow and I wanted to drop some steam...
- You've been busy in town?
- Yeah. Quite a bit. I've spent the last two days shooting in the Vieux-Montréal...

Mes observations se sont avérées justes. Le Vieux doit lui aller comme un gant. Et la question inutile de suivre.

- You're a... model?
- Right on! I've just finished the fall campaign for *Elle Québec*.
- Oh. And I presume, pardon my lack of knowledge in your particular field, that you must be well known in the business?

Le sang lui remonte à la tête. Décidément, elle était occupée quand l'humilité est passée dans son coin de jeunesse.

- Ah... I guess so. Could do much worst...
- I'm a teacher by the way. But I've decided to go further and do my PhD in Instructional design, here in Montreal.

- Good for you! So we're both used to be in front of a crowd...What is Instructional design by the way?

Je n'ai aucune intention d'aborder mon orientation académique, surtout dans l'état où je suis.

- You don't want to know. Quite boring... Can I buy you a drink?
- Oh no! I'm sitting at YOUR table. I'll buy you a drink.
- I already have one.
- Yeah... right.

Trop plein d'arrogance, les vieilles habitudes me hantent. Keep it simple you jerk.

- Vodka martini? Or something less old school ?
- Or less James Bond!

Ouais, j'avoue. Je dois faire figure de fancy mouth. Parce que le profil d'agent secret ne colle en rien à ma charpente... ni à mon style vestimentaire... ni à ma personnalité. Pourquoi je bois un tel truc ? Les ovoïdes. Of course.

- O.k. Let's see. A Cosmopolitan?
- You're reading my mind, Guillaume. That's one of my favourite drinks.
- What's the ultimate treat for your thirst?
- A Gilligan's Island!!!
- I didn't know that Bob Denver was a fan of liquor... Or was he???
- Maybe the Captain... Or Ginger. Hi hi!
- I always thought that Ginger was a drunk!
- Me too!
- So a Gilligan's Island it is!

Je mouille mes lèvres tout doucement dans mon verre de martini et je lève un bras en l'air. Jane me regarde en souriant et entreprend une fouille en règle de son sac à main. La minuscule chose ne doit pas contenir beaucoup. Ça m'a toujours un peu embêté. Je ne comprendrai jamais comment elles font, les filles, pour trimbaler ce genre d'item. Faites donc comme nous. Le change et les cartes en avant, les billets en arrière et pas de maquillage, de grâce. Bon, o.k., peut-être une exception les jours de tampons... Mais je pardonne à Jane tous les travers que je me forge mentalement à propos des coutumes féminines en matière de transport de biens personnels. Knoxville arrive au moment même où je baisse le bras.

- Un Gilligan's Island pour mademoiselle et une autre vodka martini pour moi.
- Euh...

Il n'a aucune idée de la composition du cocktail que je viens de commander. Moi non plus d'ailleurs. Mes yeux croisent ceux de Jane et elle enchaîne aussitôt.

- An onze of vodka, an onze of peach schnapps, filled with half orange, half cran juice.
- Here you go!
- Thank you... I'll... I'll be back in a moment...

Et Knoxville quitte en laissant une pointe de fierté sur le bord de la table. Visiblement secoué par l'une des plus belles clientes de sa soirée, sinon de sa courte carrière. Pour sûr. Jane dépose un billet de vingt dollars sur la table que je m'empresse de lui tendre en fronçant les sourcils et en gonflant les lèvres. Elle me fait la grimace et détourne la tête en simulant une moue enfantine. Je repose le billet. Les jeux faciaux. L'entrée en matière par excellence. J'enchaîne aussitôt avec une question qui s'adresse autant à moi-même qu'à Jane. Qu'est-ce que je peux bien faire à Montréal ?

Je lui explique brièvement que je suis originaire d'une petite ville à six heures de route vers l'Est et Jane me sert maintenant l'expression du «Quoi, il y a quelque chose passé Montréal ? Le Canada ne se résume pas à Vancouver, Toronto et Montréal ?» Je ne lui en tiens pas rigueur, mais je me fais avare de commentaires géographiques. Je reprends en lui expliquant que je poursuis mes études en éducation à l'UQAM, mais que mon rêve est de devenir une rock star. Mais d'où me sort cette soudaine sincérité? Cette vulnérabilité que je tente par tous les moyens chimiques et alcooliques de dissimuler? Jane lit l'incertitude sur mon visage comme une pré-retraitée de l'Institut Louis-Braille. Je remets ma cotte de maille mentale en affirmant que si gagner ma vie en jouant de la musique est l'un de mes plus grands rêves, c'est surtout la gloire et les femmes qui y sont invariablement rattachés qui m'intéressent vraiment. Bullshit. Et cette subite montée nauséabonde dans mon discours est bien évidemment l'œuvre du flux de substances illicites roulant à tombeaux ouvert dans mes veines. J'en viens bien vite à mon pedigree amoureux et à des propos un peu plus salés, que seule cette disposition physique et mentale peut me permettre.

D'un coup, Jane s'interpose. Et de manière musclée. Détails sexuels et la voilà en verve. Elle précise tout d'abord que le célibat l'ennuie. Que contrairement à ce que l'on peut penser, New York, sa ville natale, ne regorge pas de prétendants intéressants. Elle poursuit en affirmant qu'elle a débuté très jeune dans le métier, qu'elle n'a pas eu le temps d'explorer sa vie sexuelle parce que trop occupée à voyager. Et qu'en bout de ligne, ses amants furent très peu nombreux. What? Am I dreaming or do I got to get another fix before something falls onto my head? Qu'est-ce qui se passe dans cette formidable tête à mille dollars la pose??? Ralentissement de ma pensée. Serait-ce la drogue, l'alcool ou la beauté? Jane me taquine. La beauté devrait être préservée. Comme un monument à la Nature. Ne te juge pas trop sévèrement. Fragile splendeur.

Ou alors un jour ton espèce sera en danger. Amazone. Qui était si abondante et maintenant qui s'effeuille. Que vas-tu faire de la vie qui regorge en toi ? L'homme chanceux. Qui a vu la Terre avant que ses semblables ne la touchent des mains. Quel fou furieux. De la condamner. En une seule nuit. En un seul sommeil pendant que les banques brûlent. Un homme avare ne répond pas de ses actes. N'ayant aucune conscience de ce qu'il fait. Préserver la beauté. Comme un monument à la Nature. Ne te juges pas trop sévèrement. Frêle sœur. Ou alors un jour ton espèce sera en voie d'extinction.

- Guillaume?
- Pardon me. I was a little bit... Away.
- You're wasted!
- Busted! Too much brown stuff illuminates everything this evening...
- Oh I see... Guillaume... Pllllllease!
- Allright! Time to lift the spirit!

Je lui fais un petit signe du doigt et je prends le chemin des cabinets. Décidément, c'est l'endroit de prédilection pour préparer le désiré. Le coup de masse dans le front. Dans mon cas, c'est presque peine perdue. Si j'ajoute un peu de THC dans mes veines, je crois sincèrement que mon aventure va tourner au désastre. Je vais tout de même profiter de ce moment de solitude avec Jane et lui préparer une dose de drogue qu'elle mérite amplement. Je reprends place sur le trône Crane et égraine une belle quantité de haschich au creux de ma main. Un papier Risla argent. Du tabac de Virginie doré. Un soupçon de salive transparente. Mes poumons jubilent avant même d'avoir terminé l'aiguille. Que je range dans mon paquet de Gitane. Je tire inutilement la chasse d'eau et me rends vers les lavabos. Tout d'un coup, les symptômes de ce que j'appréhendais font lentement leur apparition. Mon sang est complètement saturé de toxines. Une autre crise. Mon pouls grimpe en flèche. Mes tempes résonnent. Mon corps se met à trembler et soudain cet environnement jusqu'à maintenant amical me prend d'assaut. Les vingt pieds carrés environnant en paraissent maintenant deux. Comme dans un rêve où les murs se referment et vous écrasent vivant. Brouillée totalement, ma vue redevient claire. Mon visage pâle dans le miroir. Un peu d'eau pour le rafraîchir. Une petite tape sur chaque joue pour le rougir. Encore un peu d'eau, cette fois-ci pour me rincer la gorge. Je respire profondément et examine ma bouille de long en large. Mes cheveux châtain, au menton, encore en bataille. Mes iris verts sertis d'un franc rosé. Mon petit nez à la narine droite plus grande que celle de gauche. Ma bouche d'enfant aux larges lèvres. Et ma traditionnelle barbe de deux jours. Ouais. C'est bien moi. Je ne me suis pas encore métamorphosé. À mon grand soulagement.

10. If by a summer afternoon, a shopper

Une question me chicotte l'esprit pendant que je lave les quelques verres ayant servi à notre frugal mais combien agréable dîner. Devrais-je aller au dépanneur du coin (l'expression est d'autant plus appropriée ici que le dépanneur en question se trouve à moins de dix pas de ma porte d'entrée) avec l'espoir de vider le contenu de la tablette d'un réfrigérateur consacrée aux bières importées ? Ou encore me contenter de lire le journal qui se tient devant la porte d'un voisin inconnu (et de lui remettre ensuite, bien sûr) et de me servir un autre bon verre de limonade ? Pendant que je me dirige vers la salle de bain pour un rafraîchissement en vue d'une visite au dépanneur, j'entends quelqu'un quémander mon avis sur la soirée à venir, par la fenêtre de ma porte arrière.

- Guillaume, est-ce que j'achète un vin espagnol ou portugais pour la sangria ?
Ooooooh la bonne idée!!! Je me retourne, l'index gauche qui pointe, comme le faux enseignant que je suis.

- La sangria est d'origine espagnole mon Denis, mais n'importe quel vin cheap de la SAQ fait l'affaire. Je te conseille le *Castillo de Liria*, d'Espagne. Il ne coûte que sept dollars la bouteille et il est assez potable pour en boire un verre durant les préparatifs.
- Quistillo de quoi?
- C'est Marie Stella!
- Hein?
- Les deux pieds dans merde de chat!
- Ah, pis laisse donc faire... Je reviens dans une demi-heure avec mes provisions...
Bye!

Denis n'est évidemment pas encore familier avec mon humour parfois (souvent) douteux. Mais je crois qu'il en a vu d'autres à en juger par ses ricanements sur la merde de chat en quittant ma fenêtre. Ma visite au dépanneur va devoir attendre puisque, moi aussi, je n'ai absolument rien à me mettre sous la dent et dans le gosier en vue de cette soirée qui s'annonce on ne peut plus agréable. Direction ruelle arrière, alors. Je dois toutefois changer de tenue et c'est une activité que j'affectionne au plus haut point (non, vraiment?). Surtout quand je décide de faire tourner les têtes en m'accoutrant de vêtements tous droit sortis d'une autre époque. Cet après-midi, j'opte pour la période disco, fin des années soixante-dix. Une chemise en ratine blanche avec des

imprimés orange et bruns en forme de métropole futuriste. Un jean à pattes d'éléphants délavé très pâle et une paire de lunettes à la Elvis en plastique imitation de métal. Et mes sandales odorantes, bien sûr. Ma coiffure inexistante devrait tenir la route.

Un des avantages de ma situation géographique sur l'Île : le cœur du Plateau. J'emprunte la ruelle sur laquelle donne ma cour intérieure, je prends Marie-Anne et passé Drolet, me voilà au coin d'une de ses artères les plus populaires. St-Denis priez pour nous! Côté nord, le *Bière & Cie*, où le liquide semble franchement plus intéressant que le solide. Côté sud, *Fidel*, où le linge, original quoi que coûteux, est visible partout dans le quartier. Je préfère et de loin le flanc ouest. Parce qu'au soleil et surtout parce que l'autre est essentiellement jonché de boutiques de vêtements. Les ignobles *Bedo*, *Gap* et *Mexx* en tête des déceptions. L'énorme affiche du *Jacob Lingerie* comme prix de consolation. Tandis que mon parcours est enjolivé par *À l'affiche*, qui m'aidera sûrement à orner mes murs, et par les *Deux Maries*, qui deviendront sous peu les pourvoyeuses officielles de mon percolateur. J'enjambe la rue Rachel, où sont situés quelques uns des coups de cœur de mes visites passées. *La Maison des pâtes fraîches*, avec sa sélection de plaisirs qui me sustenteront en période de paresse culinaire. Le bar *L'Intru*, avec ses soirées de poésie et de courts-métrages emboucanés. Et la fameuse *Banquise*, de loin la meilleure poutine en ville, quand vient le temps de se remplir le ventre après une soirée bien imbibée. Et je me dirige allègrement vers la SAQ Duluth, qui a étrangement pignon sur le fameux saint en question.

Aujourd'hui et à cette heure, seul Gaston, un itinérant, est présent pour m'accueillir. Droit de passage? À ma discrétion ou deux dollars pour l'*Itinéraire*. Bof, ils s'empileront dans mon bac à recyclage... Mais dans quelques minutes, ce sera une toute autre chose. Une file assoiffée se formera devant la société, une autre affamée devant le restaurant *L'Académie*. Et elles se confondront, au grand plaisir de Gaston. Gouvernement, restaurateur et sans le sou ont choisi LE spot pour quêter... Je roule donc mon *Itinéraire* du mois dans ma main droite et l'air est frais dans l'ancre de l'alcool. Je ne me presse pas pour choisir le liquide de base de l'élixir qui justifie ma petite promenade. Un *Candidato barrique 3*. Espagnol et parfait rapport qualité/prix. J'en prends deux bouteilles pour m'éviter de revivre le paragraphe précédent. Deux petites bouteilles de *Remy Martin V.S.O.P.* et je ressors, sac bourgogne à la main. Je remonte cette fois-ci la verte et moins achalandée rue Rivard, en parallèle. J'arrive au métro Mont-Royal où pusheurs et quidams se côtoient en toute quiétude. Habituellement, c'est la première catégorie de gens qui m'aborde... Cet après-midi, c'est du côté de la deuxième que les choses bougent.

Je longe la station et arrive bientôt devant sa façade, aménagée à l'ouest de bancs et de verdure et à l'est d'un mini-marché ambulant. Il y a foule, sûrement comme à tous les après-midi où le soleil rayonne. Et une blondinette s'en démarque franchement. Parce qu'elle me fixe droit dans les yeux. Parce qu'elle s'approche de moi. Parce qu'elle m'aborde! Les pommettes rouges.

- Salut!
- Euh... Salut?
- Je sais, tu ne me connais pas, mais j'adore ce que tu fais!

C'est quoi l'arnaque?

- Et bien c'est très gentil de ta part! By...
- Je peux te demander une petite faveur?

Une allumette? Une cigarette? L'heure? Rien du contenu de mon sac en tout cas.

- Demande toujours...
- Tu peux me signer un autographe? Tu me fais tellement rire! J'adore tes spectacles...

Oh. Confuse, blondie.

- Mais bien sûr! C'est quoi ton prénom?
- Julie. Julie Lévesque.
- C'est un joli nom.

Je déteste le prénom Julie. J'ai bien dit «joli nom». Pas hypocrite le gars... On se regarde silencieusement. Un papier et un crayon peut-être? Sourire volontairement béat. Et elle allume.

- Oh, excuse-moi, hihi. Je vais te donner de quoi écrire hein, ça va aller mieux....

Elle me tend ce qui me semble être un carnet d'adresse jaune serin et un stylo à plumes bleues... Ça ne s'améliore pas. Je persiste et signe «À Julie, qui, comme moi, aime les drôleries. Guillaume Bouillon.»

- Hihi! C'est bon le coup du faux nom! T'as toujours des idées super originales!
- Aaaaaah, que veux-tu... C'est pas toujours facile. Beaucoup de travail... On est souvent isolé... En période de gestation et d'écriture... Mais le plus beau cadeau, ce sont les rires, les sourires, l'illumination dans les yeux des gens qui oublient qu'ils existent l'instant d'un show...

D'où me vient ce baratin? De l'espoir d'abréger? D'une comico-graphie quelconque? Des deux. Elle a les yeux ronds et la bouche grande ouverte.

- C'est t-e-l-l-e-m-e-n-t vrai ce que tu dis...
- Allez, je te souhaite une bonne journée Julie. Profite du soleil!
- Merci, merci beaucoup! T'as fière allure en passant... Bye!

Elle se retourne et se refond dans la foule. De quel humoriste croit-elle avoir fait la rencontre? On s'en fout, non? L'important, c'est que sa journée en soit un peu plus joyeuse et qu'elle raconte à ses amies, ce soir, sa rencontre avec un farceur au métro Mont-Royal.

Je me dirige vers la *Fruiterie du Plateau*, empruntant une avenue encore trop inconnue. Je plaque mon sac bourgogne contre mon ventre, protégeant ainsi son précieux contenu de ses homologues multicolores. Mon costume fait tourner les têtes et je m'en balance. Il faut dire que j'y suis allé un peu fort aujourd'hui. Les seventies. Le disco. Folie vestimentaire, et passagère, qui m'amuse au plus haut point. Joli brin de fraîcheur. Que je fais durer encore quelque temps pour de vieilles et moins vieilles brindilles d'insignifiance. «Tell me why your're jokin' on Elvis, hey baby...» En cette fin de journée étouffante, ces tissus respirent comme ça se ne peut pas et je dois sûrement être l'un des plus à l'aise de la masse. Et Julie a dit que j'avais fière allure, alors... J'entre dans la fruiterie et me dirige directement vers les agrumes. Oranges, citrons et limes. Et pourquoi pas quelques mandarines. En me rendant à la caisse, j'aperçois un frais arrivage de fraises. Touche de fantaisie? Pourquoi pas! J'attends que l'homme devant moi choisisse son délice. Il se retourne et à ma grande surprise, c'est Bruno. Ex-RBO et amateur de casseaux. Il me fait un signe du pouce, en regardant mon accoutrement. Avec lui, je ne sais pas comment interpréter ce geste...

- Mon cher Bruno, pour toutes ces années où tu m'as fait crouler de rire sur mon sofa, quand j'étais ti-cul... Tout ce que je peux te dire, c'est... merci.
- Et bien mon cher ami, tout ce que je peux te répondre, c'est... de rien.

On échange un sourire et il s'en va payer son dû. Je ne vais tout de même pas l'achaler et lui demander un autographe... Je viens tout juste d'en signer un. On est dans le même club, non? Je pouffe de rire et prends le premier casseau du bord. Arrivé à la caisse, la jeune fille m'informe de la célébrité à qui elle vient de donner du petit change.

- Heille, c'était Bruno Landry!
- Ben oui! Et moi, c'est Guillaume Bouillon! Combien je te dois?

Je rebrousse chemin sur l'avenue pour un avant-dernier arrêt avant de rentrer chez-moi. Le Marché Boxer. Denis m'a informé qu'il était tenu par un gentil Vietnamien et que ses pièces de faux-filet se vendaient, jour après jour, 9,99\$ le kilo. Je me demande sérieusement comment il fait pour garder un prix si bas. Peu importe, la viande est bien rouge et sent bon. Un pouce et trois quarts et un «Il fait beau aujourd'hui, à la prochaine!» plus tard, je souris de toutes mes dents à sa femme en payant.

Je n'ai maintenant qu'une chose en tête. Me boire un magnum de *Bass Pale Ale*... Un sizaïn fera l'affaire, en attendant le début des festivités. J'arrive enfin au bout de mon parcours : le dépanneur. Ding dong et un Chinois se lève de sous le comptoir. Je m'avance vers lui, tout en sourire, prêt pour les présentations.

- Salut! Moi c'est Guillaume.

Je lui tends une main qu'il serre mollement.

- Moi, Bingo.

Et il incline la tête. Je jette un rapide regard de stupéfaction autour de moi. Personne pour confirmer l'acuité de mon ouïe.

- Pardon?

- Bingo. Moi, Bingo.

Et la chanson débute allègrement dans ma tête.

- B-I-N-G-O?

- Oui. Bingo.

Il incline encore la tête. La chanson termine.

- Eh bien, enchanté Bingo! Je viens d'emménager en face et je crois que tu vas me voir souvent au cours de la prochaine année...

Bingo ne semble pas avoir tout saisi, mais il sourit plus que jamais. Et incline encore la tête. Je me dirige vers les réfrigérateurs et à ma grande réjouissance, Bingo offre un bel assortiment de bières étrangères et surtout, de la *Bass Pale Ale*. Malt parfaitement léger en cette chaude journée. Je prends aussi *Le Devoir* en retournant au comptoir, pour m'éviter un geste regrettable. Au moment où je dépose le tout devant Bingo, le téléphone sonne. Demandant poliment un instant d'attente, il répond.

- Dépanneu bonjou? Quate, trois, sainque, wuitte. Livard. O.k. Melçi.

- Une livraison Bingo?

- Oui, hih! Oui.

- C'est gentil de ta part.

- Pas moi. Lui...

Un sosie de Bingo sort de l'arrière-boutique. Le frangin, fort possiblement, et livreur attiré. Il me salue en silence, prend le bout de papier fraîchement gribouillé et s'empresse de faire les emplettes.

- Lui, Andlé.

- André?

- Oui, si ça.

- Comme le «frère André»!
- Non, flèle.
- Oui, comme le f-r-è-r-e André. Sa prostate va bien?
- Si ça.
- O.k. mon bon Bingo! Je te dois combien?

11. Jane Miller, Gilligan and Me

À mon retour, Jane sirote un nectar orangé et j'y vais d'une question dans le ton. Quel genre de musique aime-t-elle ? Pendant qu'elle répond aimer les voix féminines, je quitte encore les lieux pour m'assurer de la stabilité de mon état physique. Je suis un grand lunatique. Et oui, c'est mon problème. Je n'écoute les gens qu'à moitié. Et personne ne peut dire quand je suis vrai et quand je ne le suis pas. Je n'ai pas besoin de comprendre le pourquoi. Je sais que c'est bien. Je vois les courbes et je sens les vibrations. Tu es vêtue de sauge et de bleu délavé. Tu es perdue dans ce bar. Je te vois disparaître. Derrière les shootings sur une plage de Bali. Une autre nuit d'insomnie. Et le soleil de ne pas se coucher. La nuit est maintenant disparue. Un nouveau jour se dessine. Une autre époque, un autre temps conviendraient mieux à cette croisée de chemins. Le lunatique a un problème. Que seul lui peut résoudre. J'ai rêvé de chevaliers qui venaient vers moi. Leurs armures scintillaient au soleil. Et ils marmonnaient quelque chose à propos de la vérité. Des paysans chantaient et des troubadours tambourinaient. Et l'archer de sectionner l'arbre. La fanfare jouait à tue-tête. La chaleur flottait dans la brise. Dame Nature s'enfuyait. Au milieu des années 1970. J'étais étendu au creux d'un berceau, au troisième d'un hôpital de région. Les néons dans les yeux, j'espérais une compensation quand une garde-malade est apparue. Un groupe de musiciens jouait dans ma tête. Et j'ai eu l'envie de pleurer. Je pensais à ce que mes ancêtres venaient de me dire. Et j'espérais que ce soit un mensonge. J'ai rêvé que je voyais un vaisseau spatial argent voler. Dans la brume artificielle de l'interminable ampoule. Des enfants pleuraient et les couleurs virevoltaient. Tout autour des élus. La graine d'argent de Dame Nature volait maintenant vers le soleil. Vers sa nouvelle maison.

De Janis Joplin à Beth Orton, de Joan Baez à Emmylou Harris, de Joni Mitchell à Tori Amos et enfin... Björk. Je sors de ma torpeur et mes yeux s'illuminent. C'est ma chanteuse préférée toute époque confondue et Jane vient de s'en rendre compte.

- I'm in love with Björk.
- Me too !

- Sincerely. I'm really in love with her.
- Hi hi! Did you saw her last show? With the fireworks and all? I didn't have the chance to see it... yet!

Évidemment que je l'ai vu. C'était il y a trois semaines. Au Parc Jean-Drapeau. Tout comme Radiohead. Pendant que le ciel était parsemé d'éclats multicolores, de larges flammes embrasaient la scène. Une constellation désirée laissa place à un plein d'amour. Après l'éternel flirt sans nom précis, l'aurore devint mère héroïque. Et puis l'on se terra en un endroit caché pour laisser le soleil nous emplir la bouche. Les bras de la volonté bien en l'air, nous avons louangé la grâce de l'unisson éternel. Il ne suffisait plus que de 107 pas pour atteindre le nouveau monde. Un appel d'alarme nous rappela toutefois que la tranquillité est de mise en terre de feu. Et lorsque l'on croyait avoir tout vu, une étincelle est apparue dans la paume de nos mains. Mon cœur se remet à faire du 180 bpm, mais suivant les électrochocs de Matmos et non ceux de mon anxiété chronique. La petite fée islandaise fut tout simplement sublime ce soir-là. Jane me remercie chaleureusement de la description que je lui ai fait du spectacle. Et elle revient sur le surnom que je viens de donner au dernier des génies musicaux féminins.

- The little Islandic fairy! That's s-o her! Llllove it, Guillaume!

Mon nom, dans sa bouche. Irrésistible. «Gui-yawme» Mon ébriété bien avancée, je me mets à fredonner *Hyper-Ballad*, tout doucement...

We live on a mountain...

Right at the top...

Jane franchit le no man's land de la table et rapproche sa bouche de mon oreille. Je ferme les yeux et la laisse poursuivre...

This beautiful view...

From the top of the mountain...

Je veux reprendre, mais elle pose un doigt sur ma lèvre inférieure.

Every morning I walk towards they edge...

And throw little things off...

Sa voix est légèrement rauque. Et d'une justesse surprenante.

Like card pads, bottles and cutlery...

Or whatever I find lying around...

Elle sent terriblement bon.

It's become a habit...

A way to start the day...

Mélange d'essence de rose, de citron et de muscade.

I go trough all this,

Before you wake up...

Odeur que je connais très bien...

So I can feel happier,

To be safe again with you...

Jane s'interrompt. Je rouvre les yeux et sors de ma torpeur. Elle me regarde droit dans les yeux. Après un court et intense silence, je bredouille finalement qu'elle chante très bien. Elle se contente de sourire, dans un mélange de malaise et d'incertitude quant à ce qui vient de se produire. Tout ce que je peux trouver à ajouter est que j'adore Tribu, de Benetton. Stupéfaite de l'exactitude de mon odorat, elle semble aussi reprendre ses esprits.

- How did you guessed that???
- I had a girlfriend in high school who used to wear it...

Et j'obtiens l'explication de cet étonnement pour une simple odeur : Tribu n'est plus distribué à l'extérieur de l'Italie depuis des lustres et Jane l'achète en bonne quantité lors de ses passages à Milan.

- You're full of surprises Guillaume!
- ...

Ses immenses yeux braqués sur moi. Son index gauche à un pouce de mon majeur droit. Et un petit sourire qui se pointe. Sublimes commissures. Une chaleur intense m'envahit. Aux limites du confort. Mon pouls se débat avec comme ring mes tempes brûlantes. Je sens qu'elle peut voir chacun des battements de mon cœur soulever de fines mèches de mes cheveux. Je ne suis pas ici. Enfin, tout ceci ne m'arrive pas. Certainement pas. Et Jane y va d'une demande qui me sort de cet embarras irréel. Avant que je ne marche au travers des murs et que j'aïlle flotter sur les eaux du Saint-Laurent. Avant que les lumières stroboscopiques n'éclatent les caisses de son et que les feux d'artifices de ma fébrilité ne deviennent des ouragans anxiogènes.

- Hashish time, no?
- Euh.. Hum.. Yeah! H bomb!

Jane se lève d'un bond et m'entraîne aussitôt vers la sortie arrière pour une séance d'inhalation. Elle prend le joint en charge pendant que je renoue avec mes amies maisons multicolores. Elles susurrent maintenant de me laisser aller au moment : «Elle s'efface si on la laisse faire! Grave son nom sur tes paupières! Elle prétextera l'effervescence, réplique par une prière à la non-voyance!» La passion naît dans le moment. Dois-je le saisir? La rivière Vodka coule et alimente doucement la mer chimique. Je me tiens sur la rive, enraciné comme un arbre. Elle est de l'autre côté, sa

silhouette suivant le mouvement des vagues. Parmi tout le bruit, j'entends son appel. Elle veut me donner une parcelle de sa terre et m'offre un radeau. Et même si notre foudre ne tenait qu'à un fil. Et même si notre orage électrique n'était que chimère. Sa mélodie perce le brouhaha de ma cour intérieure et fait écho dans ma tête. Je voudrais la jouer toute la nuit. Jane frôle encore mes lèvres de son doigt et y dépose le joint brûlant.

- I gotta go in about twenty minutes... I have a plane to Toronto, tomorrow at noon, and on Sunday, I'm going back to New York...
- Oh. I see... Aaah... It's alright ! It's been a short, but a very, very nice evening !
- We still got twenty minutes. I'd like to dance for a bit...
- No problem ! I'm a little bit drunk right now, and waaaay stone, but I'll try to do my best...
- I don't ask you to be Fred Astaire, I just want to go a little wild on the dance floor before...
- We say farewell and long live?
- No! Of course not!
- Before the night ends...
- You can say it like that...

Elle me regarde retourner le joint dans ma bouche pour lui faire un shotgun. Dans le noir presque total, je me risque en son territoire. Ce n'est pas seulement parce que je la sens au plus profond de moi-même que ça signifie qu'elle est là pour autant... La réciprocité. Ou la liberté. Il y a quelque chose à propos de ce concept que je pensais savoir. Mais c'est Jane qui me montre présentement à partager. Et à recommencer. Sans le perdre. Ce si précieux foudre. Si sa sincérité est proportionnelle à sa gestuelle, elle ne l'oubliera pas. L'étincelle qui jaillit présentement de mes yeux. Pour une trop rare fois. Dans une soirée à peine consommée. Une passion inespérée et inattendue. Qui va grandir en moi. Comme un cancer. Et je n'aurai de réponse à fournir. Pour cette douleur que je m'inflige. Et Jane continuera à pousser. Sublime fleur sur mon cœur. Sur la tombe de mes vaines amours. Elle est peut-être l'élue. Elle est peut-être ma voie. Sa mélodie pourrait être la seule que je ne puisse jamais jouer. Et son nom le seul que je ne pourrai jamais prononcer. Quelque chose remplit mes poumons, mais surtout mon cœur en ce moment. Et je m'efforce de croire que ce n'est pas du vide. Quelqu'un m'a déjà dit de ne pas pleurer pour elles. Mais maintenant que je vieillis, mon cœur devient plus malléable. Et je réalise qu'on m'a menti. Et les maisons colorées de me crier : «Cher enfant, réveille-toi! Apprends de tes erreurs! Avant qu'elles ne tournent cet été en poussière! Ne grandis pas! Le corps tend à devenir plus grand,

mais le cœur tend à se ratatiner!» Jane et moi ne sommes que de petits êtres causant des tempêtes de pluie. Transformant tout en rouille sur notre passage. Je crois que nous devrions tout simplement nous ajuster. Avec nos éclairs de foudre, nous avons une chance de voir où nous nous dirigeons. Avant que la faucheuse ne nous prenne la main, nous devrions peut-être jeter un coup d'œil là-haut... J'écrase le joint par terre, en le fixant longuement.

- Guillaume... What are you thinking of?
- The unbearable lightness of being.

Ce n'est pas la réponse qu'elle attendait, je crois.

- Aaah... The movie or the book?
- The words.

Quelques secondes de réflexion et elle appuie sur le buzzer.

- Let's just... You know... Enjoy the moment?
- You said it Jane... Come on, let's go inside...

Elle prend ma main et nous rentrons par la porte de derrière. L'HT est maintenant très animé. Sans même nous rendre à notre table, qui est encore vacante, Jane m'entraîne vers la piste de danse. Knoxville doit avoir religieusement surveillé la table d'un paumé déguisé et d'une véritable beauté. Flint et Maxim s'égosillent sur *Breathe* et les nombreux danseurs se défient de respirer la pression en combattant l'accoutumance au délire psychosomatique. Jane me prend par la taille et appuie son bassin contre le mien. Elle pose son pouce et son index sur mon menton et me relève la tête : «Come play my game. I'll test ya.» Le haut du corps complètement figé, j'y vais d'un léger déhanchement et d'un petit regard tout en gêne. Jane sourit, approche doucement son visage et colle son front contre le mien. Sur un tintant échantillonnage de *The Prodigy*, elle me souffle à l'oreille les mots de Waters : «All that you touch. All that you see . All that you taste. All you feel. All that you love. All that you hate. All you distrust. All you save. All that you give. All that you deal. All that you buy, beg, borrow or steal. All you create. All you destroy. All that you do. All that you say. All that you eat. And everyone you meet. All that you slight. And everyone you fight. All that is now. All that is gone. All that's to come and everything under the sun is in tune but the sun is eclipsed by the moon.» Et elle rajoute : «A too damn dark moon. Wish I could stay...» Je poursuis : «You there. Me here. Maybe there's no dark side of the moon after all. Matter of fact it's all clear. Let's play in it. By ears...»

Sa langue envahit doucement ma bouche.

Ses mains se posent sur mes fesses.

Son pubis se presse contre mon pénis.

Ses lèvres frôlent mon oreille.

Son corps m'entraîne vers la sortie.

Sa main hèle un taxi.

Et puis...

Et puis...

Plus rien.

12. Meeting people is, indeed, easy (really)

Mes quartiers regagnés, je me débouche une première *Bass*, la guitare sur les genoux et le journal sous les yeux. Je passe toujours rapidement sur le cahier principal parce qu'il me fâche. Encore aujourd'hui. Je me limite aux gros titres. «Un mois à l'avance, on prépare la commémoration du premier anniversaire du 11 septembre 2001». Après avoir allumé deux gros spots en permanence à Ground Zéro l'an dernier, tristes jumeaux lumineux, Georgy boy s'apprête à dévoiler les plans de la nouvelle structure qui remplacera le World Trade Center. Deux édifices encore plus hauts et encore plus gros. Et cibles encore plus faciles? Je déteste le petit Texan, fils à papa, qui voit la politique internationale comme un duel de cowboy à l'aube. Bien plus facile de se tirer dans le pied, de déclarer forfait et de revenir à la charge pendant la nuit, poignard à la main, alors que l'ennemi dort. Au nom de trois milles et quelques morts. Et des deux cent quatre-vingt-dix-neuf millions neuf cent quatre-vingt-dix-sept mille autres qui calculent amèrement les coûts d'une hypothétique intervention au Moyen-Orient. Les idées tournoient dans ma tête. Conspiration du silence. Plan détaillé en trois actes. Hégémonie américaine à coup de Ben Franklin. Et l'enfant de Mao qui se frotte les mains. Attendant patiemment la débâcle. Ma tension artérielle grimpant en flèche, je délaisse les pages de papier pour les cordes de cuivre.

Un léger raccord s'impose car je vais sûrement gratter une bonne partie de la soirée. Mieux vaut être au diapason. Et en Do, pourquoi pas. Deuxième *Bass* en m'échauffant la voix et en retirant le cahier B. Bouts de chanson de prédilection pour les hautes notes? *After the Gold Rush*, de Neil Young. Récit lyrique d'une rarissime beauté. Et pour les notes basses, *The Man Comes Around*, de Johnny Cash. Que Dieu bénisse le grand homme en noir. Troisième *Bass* et je suis fin prêt pour une chanson complète. Mon choix s'arrête sur *Levitate Me*, des défunts Pixies. Qui renaîtront de leurs cendres... l'an prochain! Merci Sylvain Cormier. Et j'entonne. «Give me help... Give me help... You can... Levitate Me...» Au milieu de la chanson, alors que j'y vais

d'un effort de cordes vocales pour le «Shakey shake», quelqu'une me répond «Hey Shakeeeeeeeeyyyyy!» par la fenêtre de ma porte arrière. Sans me retourner, je poursuis. «Levitate Me» J'attends. «Come on pilgrim, you know he loves you!» Décidément, ma choriste connaît bien les Pixies... À moi. «Levitate Me» À elle. «Higher pla-iiiiiiii-ce» Ensemble. «And kick ya baby!!!» Et j'arrête.

- Noooooooooon, continue!

- Deux, trois, quatre...

«Elevator Lady Elevator Lady Elevator Lady...» Et on termine le tout ensemble. L'inconnue entre et vient s'asseoir sur mon sofa en simulant les bruits d'une foule en délire. Ultime représentante de la blondeur, son haut de bikini bleu poudre et son paréo indigo détonnant sur son teint foncé m'obnubilent. Sans parler d'une jolie et bonne bouille et d'une silhouette soigneusement taillée au petit couteau suisse.

- Hey baby boy! J'm'appelle Geneviève, je suis ta voisine de droite!

Elle me tend la main.

- Enchanté, Geneviève! Guillaume, je suis le petit nouveau d'ici-même!

Je m'apprête à la lui serrer quand elle me fait un high five.

- Une fan des Pixies???

- Mets-en! J'ai fantasmé sur Black Francis tout au long de mon adolescence...

Elle se met à ses aises sur le sofa, sans prendre soin de coincer son paréo entre ses cuisses.

- Un peu grassouillet le Black, mais charmant, j'avoue. Moi c'était Kim... Toujours aimé les filles qui jouent de la basse.

- Je frotte mes doigts de temps à autre sur des 0.08mm. Mais c'est plus un passe-temps qu'autre chose...

Si bien que je suis en mesure de voir sa petite culotte blanche.

- T'arrives à enligner deux notes?

- Quatre ou cinq...

Qui, je dois l'admettre, ne me choque aucunement.

- Avec un peu de pratique et de judicieux conseils, tu pourrais tenir un rythme... Disons *Where is my mind...*

- Fait trop penser à *Fight Club*... En passant, tu ressembles à Tyler Durden accoutré comme ça et avec tes lunettes à la Elvis...

Sans entrer dans les détails de la raison de ma tenue et de mon apparence physique, je lui tends une *Bass* et je la remercie de cette comparaison plutôt flatteuse. J'apprends qu'elle est originaire de Rouyn et qu'elle en revient tout juste. Elle a passé du bon temps avec ses «vacanciers de parents»

et me confie que ça lui fait toujours un bien fou de quitter la ville, de s'évader dans son patelin natal. L'air y est plus sain. J'abonde dans le même sens en affirmant que je m'ennuie déjà du fleuve depuis mon arrivée à Montréal, ce matin. L'air y est plus salin. Je lui avoue toutefois que je suis enchanté par le quartier. Surtout en ce qui concerne la charmante petite communauté que je découvre peu à peu dans cet immeuble ignoble... J'enchaîne avec une question dont je connais déjà la réponse.

- Tu viens au BBQ ce soir?
- Bien sûr! Marie vient tout juste de m'en parler. Et elle avait de bons commentaires sur toi mon gars... Hihiiii...

Personne ne perd de temps ici... Et Marie-Rose Bonbon aurait déjà partagé ses impressions sur ma personne avec Bass-Gen??? Bons commentaires... En général? En particulier? Sur mon physique? Sur ma conversation? Aie l'air de rien mon Bouillon...

- Ouais. Disons que je suis sur une lancée! Quelques heures seulement après avoir emménagé. Avec toi, j'en suis à trois gentils voisins.
- Le noyau dur c'est Marie, Louis-Philippe, Frédérique et moi...
- Et Denis! Ce bon Denis!

Elle fait la moue, la lèvre d'en-bas pendue, tout en gardant une pointe de sarcasme dans ses yeux. Elle ne partage clairement pas mon enthousiasme.

- Ouais... Denis...

Mes interrogations au sujet des propos de Marie-Rose Bonbon devront attendre. Je dois savoir ce qui se trame entre Bass-Gen et Denis-Hippie.

- Boooooon... Conte-moi tout...

Sans même demander une quelconque permission, Geneviève sort son attirail à boucane avant de commencer son histoire. En roulant le pétard, elle m'explique que Denis s'est épris d'elle à son arrivée, il y a un an. Il lui a tout avoué un soir bien arrosé et elle lui a donné l'heure juste. Poliment. Pas son genre et trop vieux. Il faut la comprendre, pauvre petite. Denis n'est pas un adonis. Et ça dure encore. Pas plus son insistance que ses regards dévoreurs. Je lui fais remarquer qu'elle est effectivement à croquer. Elle rougit et me dit que le goûter est réservé à peu de convives... Elle allume le joint et m'offre un shotgun. J'approche ma bouche et j'aspire doucement le fin filet de fumée. Pendant une fraction de seconde, nos lèvres se frôlent. Pendant une autre, on se regarde droit dans les yeux. Ceux de Bass-Gen deviennent soudainement ronds comme des trente sous. Et je me retire avant qu'elle ne suffoque.

- T'as du souffle beau brun!

- Heille, excuse-moi... Ça fait longtemps que je n'ai pas fumé. J'ai sous-estimé mes poumons...
- C'est pas grave, voyons!

Elle pose le joint dans le cendrier avec un sourire que même la malice en personne n'arriverait à afficher. Elle se lève. Enroule ses cheveux derrière sa nuque. Se dirige vers moi. Se penche sur le *La-Z-Boy*. Approche sa bouche de la mienne. Hein? Quoi? Ça ne fait pas dix minutes que nous avons échangé nos premiers mots et elle veut maintenant échanger un bais... Après quelques minutes d'un jeu de langues au goût de houblon et d'herbe, je lui annonce que Denis devrait arriver d'une minute à l'autre et que je ne voudrais surtout pas le mettre dans l'embarras. Même son de cloche pour elle. Je lui demande si elle veut se joindre à la sangria communautaire. Elle me répond qu'elle adorerait, mais qu'elle n'a aucune envie de se taper une randonnée à la SAQ. Elle se rassoit et reprend le joint.

- Pas de problème Geneviève. J'ai deux bouteilles de vin. Je te fais cadeau d'une...
- Oh, c'est gentil! Je vais te payer ça, attends...

Bouffée.

- Ben voyons, laisse faire l'argent, c'est de bon cœur.

Soufflée.

- Nature?

Elle me tend le joint en souriant. Bouffée. Soufflée.

- Volontiers, un peu plus tard...
- Pensais-tu qu'on allait faire ça tout de suite et se faire prendre en fâcheuse position par Denis???

Je lui rends son sourire et son joint. Bouffée.

- Hé, hé... Fâcheuse position...

Soufflée.

- Garde tes forces et tes sarcasmes pour plus tard... Je vais me changer et je reviens pour la sangria. On fait comme si de rien n'était, o.k.?

Seconde tentation. Refus de la main. Bouffée.

- Oui, oui. Compte sur moi...

Soufflée. Elle tue le joint dans le fond de sa bière déjà vide, se penche et m'embrasse une autre fois, brièvement. Elle me tire de mon fauteuil, me pousse vers la cuisine et ensuite vers ma chambre. Elle me regarde de la tête aux pieds et me donne une petite tape sur les fesses. Elle approche sa bouche de mon oreille. Après l'avoir gentiment mordillée, elle chuchote.

- On est en juillet, pas en octobre. Et puis tu vas crever de chaleur avec ça. Vas-y pour du plus léger...

Sur un petit clin d'œil, elle quitte par la porte arrière, sans rien ajouter. Je titube vers mon lit et m'affaisse sur mon matelas sans drap. Mais quel ouragan blondinet vient de balayer mon appartement jusque-là sans histoire??? Moi qui me croyais vite en affaire... je viens de trouver langue à ma bouche.

Parce que j'adore le sexe. Je respire le cul. Je chante la baise. J'idolâtre le vénérable cunnilingus et la noble fellation. Et je ne m'en cache pas. Aucun indésirable dans mon sang ni rejeton à nourrir aux quatre coins de la province. Que de beaux souvenirs, une langue agile et des reins d'acier. Pour assouvir la quantité de libido qui parcourt tous les recoins de mon corps, il suffit d'avoir un peu de jugement, une pointe de charisme et de la mine dans le crayon. Et de suivre ce conseil de mon cru : «Couvre-toi le soldat et le bon Dieu t'aidera.» Je sais, c'est fondamentalement macho, mais combien efficace et essentiel à ma santé génitale. J'ai quatre-vingt-dix-sept partenaires sexuelles à mon actif. Quatre-vingt-dix-sept et je l'assume. Un chiffre rond m'attend sûrement avant la fin de la soirée. Je délaisse mon costume à la Travolta et, nu comme un vers, j'entre dans la peau de Passe-Montagne. Devant mes deux valises de vêtements éventrées, dévoilant une quantité surprenante de viscères pour un garçon dans la vingtaine, je place mes bras en croix. Je les fais tourner tout en faisant les trente-deux pas. Et je me pose l'ultime question : Qu'est-ce que je vais mettre ce soir? Un tee-shirt de *Buffalo Springfield*, que j'ai piqué à mon oncle Larry lors d'un de mes passages à sa maison de campagne, au New Jersey. Pur vintage. Mes pantalons de velours brun, que j'ai redécouvert l'an dernier après avoir perdu les cinquante livres qui m'en avaient privé depuis des lustres. Ils sont comme une deuxième peau et de toute manière, je ne porte jamais de bermuda ou de culotte courte en société. Je vais aussi délaisser mes sandales odorantes pour ma vieille paire de *Camper* sales, mais doux pour les naseaux. Et pas de sous-vêtement. Oooh no. Le shotgun raclant encore mes poumons et mon cerveau, la tête me tourne... Bass-Gen, Denis-Hippie, Marie-Rose Bonbon... Quelle entrée en matière! Quel suffixe vais-je pouvoir attribuer à Louis-Philippe et Frédérique? Il faut croire que la drogue, l'alcool et les grillades me le diront. Pff.

Je sors de ma chambre et m'affaire à rincer pour une deuxième fois les verres à vin d'une mince collection de six. J'en suis toujours au premier quand Denis cogne deux fois sur à porte arrière et entre, sapé comme un prince. Enfin, un prince de l'époque d'avant la tranquille révolution. Les bras chargés d'un sac du Marché Boxer, d'un paquet de glace, d'un grand bol et

d'une bouteille de... *Castillo!* Il a bien suivi mon conseil et n'a pas opté pour un *Bottero* ou quelque chose de la sorte. Je le félicite tandis qu'il me confie être un tantinet dur de la feuille. Il ne faut pas lui en vouloir. Il faudrait même le vénérer! Il m'explique que les années soixante-dix furent particulièrement ardues pour ses oreilles. Denis-Hippie a assisté à t-o-u-s les concerts québécois importants de la métropole, que ce soit l'Osstidcho au Quat' Sous en '68, l'Heptade d'Harmonium au Théâtre Outremont en '76, Offenbach au Forum en '80... Après avoir brièvement expliqué à Denis ma «fameuse» recette de sangria, à laquelle il ne réagit pas vraiment, on se concentre sur la glorieuse époque de la chanson québécoise.

- Elle est belle et bien morte.
- Ben voyons.

Je sors une planche à découper, des couteaux et un limonadier de ma boîte d'articles de cuisine. Je fais signe à Denis d'aller voir dans le réfrigérateur.

- J'te dis, Denis, elle est morte.
- Éric Lapointe?

Il en ressort le sac de la Fruiterie du Plateau. On aligne les fruits sur la table. Je me charge de découper et Denis d'enlever les pelures.

- Heille...
- La Chicane?

On dépose le tout dans le bol. Et on ouvre tour à tour nos bouteilles de vin. On s'en sert un verre et c'est le début de la macération.

- Pff!
- Les Cowboy Fringants?
- Tu ris-tu de moi Denis?
- Ben non!
- T'as une maudite belle façon en tout cas!
- Hahaha!

Bis. Geneviève apparaît dans le cadre de porte. Comme si de rien n'était. Même qu'elle joue la note de la-fille-qui-me-connaît-mais-juste-un-petit-peu-tout-juste. Elle entre sans aucune discrétion, toutefois. Et son indécente robe-soleil mais ne donne aucune chance à ce pauvre Denis.

- Et que faites-vous de Leloup? Hein?
- Ah-hhhhhha!
- Oh. Je n'y avais pas pensé.

Le Dôme est certainement l'album francophone que j'ai le plus écouté de ma vie. Jean y flirte avec la perfection.

- Et Fred Fortin?
- Oh.
- Hé.

Je ne connais pas beaucoup le Sherbrookoïse, mais sa *Corneille* est tout simplement sublime.

- On en est déjà à deux, monsieur les fines oreilles!
- Seulement deux dans tout le lot...
- C'est pas si pire, compte tenu du bassin de population.
- Un peu maigre, quand même.
- Heille, les fruits doivent macérer bien longtemps de même?

Denis s'impatiente. Je dois dire que j'ai moi aussi le gosier sec. Et Geneviève a son propre verre à vin et le serre plutôt fort entre ses doigts blanchis. Trois accros du vino.

- Alors mes amis, sans plus tarder...
- Salut tout le monde, ça va? Je vous ai entendu discuter de chez-moi... Pas pu résister...
- Salut Louis-Philippe!
- Euh, salut!
- Heille, fin de la macération. Autre étape.

Geneviève explique à un grand brun mince, à longue couette et à forte barbe que sous la pression de Denis, je dois m'empresse de donner ma recette de sangria et surtout, de l'entamer. Je tends un verre au nouvel arrivant en me présentant. Il fait de même et m'explique que son sourire béat est directement lié à la dose de verdure qui circule dans ses veines. Good boy.

- Alors, j'en étais où au juste?
- À Fred Fortin.
- Naaaaan. À l'étape suivant la macération.
- Oui, bon. Après avoir laissé les fruits macérer pendant une heure... ben là, dix minutes...
- Salut les tous nus! On fixe le bol de punch? Crisse de belle soirée!
- Heeeeeiiiiiiiille... Pff.

Frédérique, je présume. Brin de brunette aux cheveux courts et au langage vulgaire entièrement pardonné par ces mignons yeux verts. Elle s'empresse de faire la bise à tout le monde. Moi y compris. On s'échange nos prénoms alors que Denis n'en peut plus et tire.

- Toujours la dernière à arriver...

Geneviève pointe.

- Mais combien divertissante, ô miss Gatineau!

Louis-Philippe sourit toujours.

- Et sexy par-dessus le marché! Où est-ce que t'as déniché un top aussi indécent?

Et Frédérique de se défendre.

- T'as ben beau regarder Louis-P., mais tu ne mettras jamais le nez dans mon décolleté...
- Comme si ce n'était pas déjà fait...

Sur la grimace réciproque de Louis-Philippe et de Frédérique, je ne peux m'empêcher de songer au retard de Marie-Rose Bonbon. Sera-t-elle de l'avant-BBQ? A-t-elle eu une invitation de dernière minute autre part? Lui ai-je déplu contrairement à ce qu'a dit Geneviève? Cette dernière aurait-elle volontairement détourné l'attention de Marie dans l'espoir de m'avoir pour elle seule? C'est quoi la conspiration?

- Ah oui, Marie arrive dans quelques minutes. C'est long à sécher cette crinière-là!

Meeeeerci Frédérique.

- LÀ lààààààààà...

Denis est crispé plus que jamais. Je reprends mes esprits et, repoussant ma gêne d'une gorgée de vin, je prends l'air et l'accent de ce bon vieux Pascuale. Il est Italien, mais au point où on en est...

Sangria el Guillermo

- Une, deux, trois bouteilles de vin espagnol bon marché (oh, quatre et cinq, vive Frédérique et Louis-Philippe!)
- Deux formats minibar de Cognac (habituellement, c'est un par bouteille de vin. Et oui Denis, la SAQ est fermée. Non, laissez faire l'Express, c'est pas si grave que ça)
- Deux oranges sanguines (ou plus si la quantité d'alcool augmente aux deux minutes)
- Un citron (*idem*)
- Deux limes (*idem*)
- Quelques fraises (ah ça, c'est à votre discrétion... O.k. indispensable)
- Dans le fond, vous mettez les fruits que vous voulez, des agrumes de préférence.
- Une demi-bouteille d'Orangina (oh, on n'en a pas... Denis, Bingo! Amènes-en deux.)

Mélanger le vin et le cognac dans un grand (très grand) bol. Ajouter les fruits en quartiers (avec ou sans la pelure, dans le dernier cas, bien laver les fruits...). Laisser le tout macérer pendant au moins une heure (quinze minutes, c'est suffisant si un quadragénaire est menacé d'inanition). Ajouter une demi-bouteille d'Orangina par bouteille de vin. Servir dans différentes sortes de verres à vin, préalablement couronnés d'un mélange de sucre et de jus de citron. Et si le cœur et les poumons vous en disent, agrémenter la préparation de la sangria d'un énorme joint de marijuana. Servir fr... Servir Marie-Rose Bonbon en premier!

13. Dark night, dark light

Still Vendredi. 23h33. Vilaine sorcière flottante, Montréal l'envoûtante m'aide à peine à sortir de ma torpeur. Avec un numéro de téléphone sur le dos de ma main gauche, un autre dans la paume de ma main droite et une douce odeur de rose, de citron et de muscade sur tout le corps. Et un nuage ambiant de gazoline. Une avalanche de beauté vient de déferler sur moi. En un peu plus d'une heure. Que s'est-il passé? Qui étaient-elles? Ah oui, Ophélie. Cutie pie. Oh my. What did I've done. But I deserve it. I've initiated it. Un incendie à éteindre. Facile. Ma spécialité. Mais Jane? Miller? What the heck? La plus sublime ambiance féminine qu'il m'ait été donné de vivre. Tout élément confondu. Damn. On m'avait dit que Montréal regorgeait de filles. Pardon. De Femmes. Je m'étais préparé, des mois à l'avance. Guillaume, il y aura des éclats d'un soir et des espoirs plus grands. O.k. Ça va. Jusque-là, rien de très mystérieux. Papineau lui-même n'aurait fait ni une ni deux au temps béni des Patriotes. Mais jamais je ne me serais préparé à ce que dès ma première journée, je sois engorgé. C'est exactement le sentiment que j'ai. Je ne sais plus où donner de la tête. Il faut dire que je ne me suis pas offert trop de chances. Je consomme tout sur mon passage. Amitiés, conversations, bouffes, alcools, drogues et pulsions. À ce rythme, je ne tiendrai pas plus de trois mois. Maximum. Et pourquoi pas. Pendant que je rebrousse chemin vers mon nouveau chez-moi, je me souviens des paroles de Marie-Rose Bonbon qui me disait avoir envie d'aller terminer la soirée au Billy Kün. J'arrive presque devant l'établissement à ce moment même. Il n'y a pas de terrasse, mais une grande fenêtre frontale s'ouvre sur un coin plus tranquille de l'avenue. Une odeur de patchouli particulièrement forte envahit l'air ambiant. Air. Ambiant. Le fil de mes idées effectue un tour sur lui-même et après s'être emmêlé autour des albums du duo français, il en revient aux sources et aux ficelles originelles. Des corridors. D'aéroport. Et Monsieur Eno m'aide encore une fois à quitter momentanément mon corps. Billy flirte avec le Marché Boxer et une future boulangerie belge. En devenir. Que l'affiche annonce. Drôle de mélange. La pâte lèvera-t-elle? Je les vois. Les ingrédients. En suspens. Le repère des artistes en finir et en devenir, entouré de sympathiques denrées et de réserves de pâte trois quarts. Un chausson salé de cinéaste alcoolo aux asperges blanches. Hum. D-licious.

Du mouvement à ma droite. Un passant chancelle en dégustant une pointe de pizza. Le snack de prédilection de toute cette bande de lurons. Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es? Eh bien! Si j'effectue une coupe transversale de l'île et que je tente de répondre à ce vieil adage, une bonne partie de la faune insulaire doit avoir mal à l'estomac et une vilaine peau latente.

Du mouvement à ma gauche. Trois jeunes filles aux allures dangereusement gothiques, du haut de leurs trois pouces de talons. Elles regardent le menu du Rapido avec la ferme intention de se taper une poutine au smoked meat. Fuck. Ce n'est pas encore l'heure des munchies. J'entends maintenant mon nom. Ouais. C'est mon nom. Guillaume. Mais ce n'est pas une voix que je connais. Nan. Catégorique. Je tourne le regard vers Billy boy et j'aperçois l'inimitable tignasse de Marie-Rose Bonbon. Et de sa compagne de table qui scande mon nom. Quelqu'un me tape sur l'épaule. Une des trois gothiques affamées.

- T'es en demande mon grand!
- Ta poutine t'attend, Elvira.
- Fuck off!
- Merci, ça s'annonce bien.

Je tourne les talons et me dirige vers la porte d'entrée de chez Billy. Un étroit vestibule donne sur un long bar de bois bondé de personnages hétéroclites. Un vieil homme à grosses lunettes sirote une rousse mousseuse. À ses côtés, un couple de comédiens connus s'enfilent des shooters bleus. Une blonde, deux brunettes et un méché plus loin, une grosse dame. Je me tourne vers les tables qui font face au bar et c'est maintenant au tour d'une dizaine de têtes d'autruches de me fixer. Je me croirais dans un film de Lynch. Ou de Cronenberg. C'est selon. En dessous de la première tête, près de la grande fenêtre, Marie-Rose Bonbon me fait de grands signes. Son amie en fait de plus petits. Et je m'avance vers elles, supportant les regards d'une faune tricotée serrée. Après de courtes bises, je prends place. Aussitôt, un serveur accourt.

- Alors mon cher, qu'est-ce qu'on boit?
- Aucune idée.
- Une pinte de bière? Ou un scotch peut-être?
- Ooooh la bonne idée!
- J'ai du Johnny, du Chivas, du Glenfiddich et du Glenmorangie.
- Johnny Gold?
- Certainement!
- Et une pinte de stout.
- Ça roule!

Marie-Rose Bonbon me présente à son amie, une certaine Sophie. Elle est animatrice à l'une des grandes chaînes du petit écran. Devant mon absence de réaction, elle y va de précisions. Sophie a connu son heure de gloire avec une émission en prime time qui fut malheureusement retirée des ondes, faute de budget. Elle en est maintenant réduite à animer une légère quotidienne estivale qui traite des différents événements culturels de la grand' ville. Je lui offre mes plus sincères

condoléances tout en lui confiant que je ne regarde pratiquement aucune chaîne québécoise. Quand Sophie me déjoue avec un ronflant RDS, je me défends en lui demandant de me nommer plus de trois émissions francophones signifiantes. Elle m'en nomme plutôt une dizaine. Que je tente de détruire une à une. Quand je crois m'en être plutôt bien sorti, mon scotch et ma stout arrivent, Sophie rugit, s'excuse et s'en va au petit coin. Je me tourne du côté de Marie-Rose Bonbon qui, elle, sourit.

- T'aurais pu la lui donner plus facile...
- Mais j'ai été franc. Pas vraiment mon genre de jouer la game pour faire plaisir. À n'importe qui.
- Elle t'avait dans la peau jusqu'à ce que tu ouvres la bouche.

Gorgée de scotch. Gorgée de stout.

- Ah oui? Dommage. Je ne me vois pas encourager l'industrie de la télévision québécoise de ma chair...
- Come on! Arrête-moi le jeu des prétentions Guillaume!
- Excuse-moi, je suis un peu fripé en ce moment...
- Grosse soirée hein?

Gorgée de scotch. Gorgée de stout.

- En effet, elle fait effet.
- On fait de l'esprit maintenant?
- Si peu.
- Et Geneviève, elle t'en fait de l'effet?

Gorgée de scotch. Gorgée de stout. Oh, gorgée de gin tonic.

- On n'a pas vraiment été subtils, hein?
- Même Denis s'en est rendu compte! Hi, hi!
- Elle m'a littéralement sauté dessus quand elle est venue se présenter cet après-midi!
- Ooooooh, pauvre petit!

Gorgée de scotch. Grande gorgée de stout.

- Non. Ce serait plutôt pauvre petite.
- Et pourquoi?
- Parce que je n'ai pas l'intention d'avoir une liaison avec ma voisine de palier. Trop de problèmes.
- Et la voisine du haut?

Fin du scotch. Fin de la stout. Gorgée de gin tonic.

- Ah ça, c'est une autre histoire.

- Mais encore?
- Je dois aller aux toilettes à mon tour...
- Et il se défile encore...

Sur mon petit sourire narquois, Sophie revient avec des glaives dans les yeux. Et je quitte en levant mon vieux bouclier de l'indifférence. Je traverse le bar plus chancelant que jamais et j'arrive à la porte des toilettes pour hommes, à la droite d'un vieux piano invitant. Après avoir joué les premières notes du thème de *The Exorcist*, j'entre en espérant ne plus sortir avant la fermeture. L'homme aux grosses lunettes se tient devant le miroir et replace une mèche quasi morte. Il me demande si c'est moi qui viens de jouer les fameux Do-La-Si de Jack Nitzche et je réponds par l'affirmative. Musicien lui demande-je. Oui répond-t-il. «Et vous?» «À mes heures. Mais mon horloge interne indique la fin de la période réglementaire.» Il m'offre une prolongation à quatre-vingt dollars le gramme. J'accepte volontiers. La transaction accomplie, je me réfugie dans le confessionnal pour une autre conversation avec la blanche dame. J'en ressorts revigoré, lavé de tous mes péchés. Je pianote de nouveau. Cette fois-ci, ce sont les premières notes de la sonate à la lune de Beethoven. Je tourne les talons et m'en vais dire au revoir à Marie-Rose Bonbon. Et à Sophie. Bien sûr. Prétextant une longue journée d'emménagement, je m'excuse auprès d'elles et tire ma révérence. Marie-Rose me dit à plus. Sophie se contente d'un geste de la main. La faune est maintenant plus décontractée. Elle se découd facilement à mesure que je la quitte. Je suis de nouveau sur le trottoir. Tout près de chez-moi. Ce piano m'a donné l'envie de jouer. De n'importe quoi. À n'importe quoi. Je me dirige donc vers mes nouveaux quartiers. Ma guitare, ma veste de laine et mon iPod m'y attendent dans le salon. Une bouteille de vodka dans une boîte. Et un reste de hasch sur la table.

14. An offer I couldn't refuse (make it two)

Marie-Rose Bonbon s'excuse de son léger retard, les cheveux encore humides. Je la vois pour la première fois tout du long. Et elle est longue! Un bon pouce de plus que moi, pieds nus à l'appui. Je ne sais pas si les critères de location de ce damné Gino reposent sur la silhouette, mais Marie est aussi sinon plus stupéfiante que Geneviève dans ce registre. Sa petite camisole kaki, son soutien-gorge inexistant et sa jupette sable ne laissent point de place à l'imagination. Je lui sers un verre de sangria et lui souhaite la bienvenue chez moi. Enfin, chez nous tous pour l'occasion. Denis se racle la gorge et lève son verre.

- J'aimerais porter un toast à notre sympathique et rigolo nouveau voisin!

Geneviève l'accompagne, après s'être enfilé une bonne lampée.

- Oui! Au grand Boubou, maître *es sangria!* Hummm!

Marie, qui me fixe droit dans les yeux.

- À Guillaume, le denier né de la Communauté henri-julienne. Très contente de t'avoir parmi nous!

C'est tellement réciproque... Frédérique et Louis-Philippe, leur verre en parallèle.

- À Guillaume, qui n'a pas fini d'en voir de toutes les couleurs cet été...
- Et on ne parle pas de l'émission de Paquin!

À cette dernière réplique de Frédérique, nous pouffons tous de rire, certains plus forcés que d'autres, et nous buvons allégrement. Denis-Hippie termine son verre cul-sec et s'en sert un autre. Geneviève sort encore son attirail à boucane, sous les yeux attentifs de Louis-Philippe et de Frédérique. Marie se tourne vers moi. Et avance au ralenti. Je me perds une fois de plus dans le bleu de ses yeux et *Deep Blue Day* de Brian Eno débute à tue-tête dans ma boîte à poux. À mesure qu'elle approche, je distingue une myriade de points de rousseur sur ses pommettes. Une constellation épidermique où n'importe quel astronaute voudrait se perdre. Moi le premier. Et je n'ai pas ma combinaison. Mon souffle devient court et mon cœur bat fort. Je m'accroche tant bien que mal à l'une de ses longues mèches flammes, je remonte le long de son lobe d'oreille et sécurise ma position sur le dessus de sa tête. L'épaisse végétation est parfaite et je me couche sur le dos. J'y vais de quelques mouvements des bras et des jambes, histoire de laisser ma trace angélique sur la planète rousse. Soudainement, la gravité cesse son activité et je chute, librement. Le long de son cou, de sa nuque, de ses épaules...

- Guillaume?

- Hmm, hmm... Oui?

- Dans la lune mon grand!

- Ouais! Longue journée, hé, hé...

- Merci de tous nous accueillir chez toi.

- Les astres étaient alignés comme ça, c'est tout.

- Je suis contente qu'ils t'aient choisi comme centre gravitationnel.

Marie me laisse toute la liberté de lire la gêne sur son visage et surtout sur ses magnifiques lèvres bonbon. J'approche mon verre du sien et le cristal tinte à peine, laissant une traînée sonore qui se rend aux oreilles des autres convives. Denis-Hippie a maintenant faim. Son heure de souper doit sûrement être déjà loin. Bass-Gen, LP et Little-Fred ont terminé leur odorant joint et appuient le doyen. Le BBQ doit débiter. Marie se propose pour les à-côtés et invite les deux autres filles

chez-elle. LP et moi nous dirigeons automatiquement vers la cour pour allumer le feu. Pensant que Denis serait de la séance, nous réalisons rapidement qu'il a préféré les à-côtés. Bien sûr.

J'apprends que LP a lui aussi renié depuis longtemps tout ce qui se faisait de francophone au Québec. Je suis aussi surpris qu'il soit un fan de Godspeed! You Black Emperor et de tout ce que produit la maison Constellation. Trop peu de gens connaissent ce groupe originaire de Montréal et qui a des adeptes partout sur la planète. On est tous deux d'accord sur le fait que l'album *Lift Your Skinny Fists like Antennas to Heaven* est magistral et que *Gathering Storm* est l'une des plus belles fusions entre des instruments de musique et des êtres humains que la Terre ait connu. LP est particulièrement stone et il me débite en rafale tout ce qui compose sa discothèque. Il revient ensuite à la musique québécoise des années quatre-vingt-dix. Et en pleurant Dédé simultanément, je dévisse la bombonne de propane, il tourne les boutons et on appuie sur le piton. Les flammes jaillissent dans nos yeux et on chante *Bon jeu*. Les quatre compères nous rejoignent dans la cour et terminent l'hymne du sans-emploi avec nous. On suggère alors que je sorte ma guitare. De grands yeux et des «oui, oui, oui» bousculent ma timidité. Dans l'état où je suis et celui vers lequel je me dirige, je n'opterai pas pour la Lakewood, ooh no. Ce sera la Seagul, ma six cordes portant autant sinon plus de marques d'une existence fêtarde.

Pendant que LP fait griller tout ce qu'il y a de comestible dans le règne animal et que Denis badigeonne le tout généreusement, j'enchaîne les demandes spéciales. *Miss Robinson* de Simon and Garfunkel, pour Denis. *Speedy Motorcycle* de Yo La Tango, pour LP. Un peu plus de rythme et de chœurs avec *Blister In The Sun* de Violent Femme, pour Geneviève. Et tous entonnent, sans exception, *La Chambre* de Leloup, pour Frédérique. La mini-crowd s'anime, la sangria diminue à un rythme d'enfer. Un *Man on the moon* de REM à tue-tête, pour Marie. Je tais les cordes quand LP annonce que les grillades sont à point. On se sustente rapidement, arrosant le gibier d'alcool sucré. Une fondue au chocolat? Noon. Un joint? Ouuui. En guise de dessert. Et les conversations deviennent éparées. Solidement attisé, je reprends ma Seagul et me dirige vers ce qui me semble être un hamac. La solidité de mon nouveau reposoir vérifiée, je fredonne *Hey Joe* de Sparkelhorse. LP et Geneviève approuvent mon choix et cette dernière me rejoint. Léger basculement et sans un mot, elle m'écoute religieusement alors que j'aligne les mots du dernier couplet...

- *I know exactly what you're thinking of...*
- T'as jamais dit si vrai... Tu veux aller faire un tour aux toilettes?

Je jette un rapide regard en direction de la table de pique-nique. Marie-Rose Bonbon semble en grande discussion avec Frédérique. LP fixe le fond du bol de sangria et Denis a les yeux plus rouges que son coup de soleil sur le front. Ça devrait aller.

- Bonne idée... Je suis en de splendides dispositions...
- Hmm... Lucky me.
- Really?
- Wanna bet?
- Na. I'm free of charge tonight...
- So let's get it on...

L'un derrière l'autre, on se dirige tout en flottaison vers mon appartement. Geneviève mène la marche et aussitôt le seuil de porte franchi, elle me plaque contre le mur et m'enfonce sa langue dans la gorge. Je la repousse doucement et l'entraîne vers la salle de bain. Loin des oreilles, loin des yeux. Sans dire un mot, je soulève Geneviève et l'appuie sur le lavabo, une main sous ses fesses et l'autre dans sa petite culotte. Je l'embrasse à pleine bouche tout en glissant tranquillement mon index entre ses lèvres. Un petit arrêt sur son clitoris et son haleine de sangria envahit mon espace facial. J'entre ensuite un doigt dans son vagin. Le torrent. Et un deuxième et un troisième. Elle colle son visage sur mon cou et pousse un cri étouffé. J'enfonce mes doigts plus profondément. Elle sert ses cuisses contre mon avant-bras et ses pieds sur le bas de mon corps, telle une lutteuse en proie à une vilaine prise de soumission. Elle évite le compte d'un relent lingual et j'y vais d'une parade, synchronisant ma langue et mes doigts. Fermement. Pour étouffer ses cris. Pour bloquer ses sécrétions. J'espère un son de cloche, mais on cogne à la porte. Elle pousse un long soupir et éjacule sur mes doigts, ma main, mon avant-bras. On cogne une deuxième fois. Je quitte sa culotte, ses cuisses tremblantes et puis sa jupette. J'ai une douloureuse érection qui ne sera pas soulagée, j'en ai bien peur. Je la regarde. Lui souris. Elle me rend la pareille. On cogne une troisième fois. Elle me souffle à l'oreille : «You're next.» Et en silence, je sors et referme derrière moi. Denis me regarde en se tortillant l'entre-jambe, ce qui détourne son attention du mien. Il nous a évidemment vu rentrer chez moi et a choisi mes toilettes plutôt que les siennes. Petite belette. Il me demande ce que nous pouvions bien fabriquer là-dedans, la réponse en tête. Une brève histoire de joint avec Geneviève qui ne pouvait pas attendre et je lui tourne le dos. Direction cour intérieure. Pas sûr que mon histoire tienne le coup. J'entends Geneviève sortir et dire à Denis que le joint était particulièrement coriace. Tag team mensonger. Good girl. Je ralentis le pas et elle me rejoint.

- Sceptique le Denis...

- On le serait à moins...
- Il n'avait pas son gilet d'arbitre...
- Pouaff!!!

Les trois autres convives sont encore en grande discussion à la table, quoique LP ne soit pas très bavard. Nous les rejoignons et je m'aperçois rapidement que Marie a inhalé la médecine de Little-Fred. Tant mieux, mon escapade en terre geneviève ne devrait pas avoir de répercussion sur l'écosystème. Je suis gelé en barre. Marie en suggère un. Pour terminer la soirée. Le Billy Kün. Dont je ne connais que l'emplacement et la réputation. À deux pas, ou presque. Le terrain de jeu du jet-set underground. Où une amie l'attend pour poursuivre dans la même direction. Sans grande surprise, Little-Fred décline, prétextant devoir donner les derniers sacrements à un LP maintenant muet comme une carpe. Geneviève se contente de hocher la tête, négativement, tout en gardant un coin d'œil sur ma petite personne. Denis-Hippie n'a rien entendu et il nous fait un petit au revoir du haut du balcon. Décidément, le party prend vite naissance et fin dans cette trop ambitieuse communauté. Je confirme toutefois ma présence à Marie d'un subtil clin d'œil. L'instinct maternel de Little-Fred, le trop-plein de LP, la frustration de Bass-Gen et l'absence d'esprit de Denis-Hippie en plein visage. Marie-Rose Bonbon sourit, visiblement contente d'avoir peut-être enfin trouvé un comparse pour écumer les restes de ces BBQ beaucoup trop arrosés et enfumés. J'ai la tête à la dérive et je me moque bien de ce que les autres peuvent en dire. À part Marie. Mais pour profiter du bonbon qu'elle m'offre soudainement, je dois m'empresse d'aller décompresser. Une heure. Ou deux. Quand je fais part de mon besoin d'évasion après consommation, tout le monde quitte la table de pique-nique. Un par un. Sans rancune. Demain, c'est samedi. Et samedi est toujours plus intense que le vendredi. Je fais la bise aux unes, je serre la main à un. Et je m'en vais me recueillir sur une artère que je connais plus ou moins. Les corps morts devront attendre.

15. All along the watch hill

Les nuages dévoilent tranquillement la lune. Et la troublante Montréal m'a invité à son sommet. Samedi, 12h15 a.m. Les fesses confortablement appuyées sur une souche, je médite. Et je prends racine. Ça sent le bois, l'écorce, la feuille, l'épine. La Nature. Mais aussi la tourbe, le terreau, la mousse, le rocaillage. La Terre. Humides. Fraîchement arrosés d'ondées. J'ai le nez fin. Et les vapeurs de vodka titillent ma conscience. Ça goûte l'eau, le blé, le seigle, la glace. La Vie. Fabriquée à base de fragments d'icebergs. De ce pays sorti d'une autre époque. D'un autre

monde. Tout comme elle. De passage sur l'Île Fleur. Elle en a profité pour me porter une petite attention. Beauté rarissime. Originaire de l'Île Pomme. Mannequin de profession. J'ai dû lui faire bonne impression. Je me remémore notre courte discussion et ça sonne les cordes, les tambours, les claviers, les cuivres. La Musique. Sortant de mon minuscule glacier de métal et de plastique. Les notes de *Vespertine* tintent dans mes oreilles. Orgie électroorganique en provenance de l'Île Volcan. L'existence, la fulgurance et Jane m'attaquent. Dans un continuum somato-psychique reliant Montréal, New York et Reykjavik.

La Montagne. En ce début de nuitée. Je suis venu m'y réfugier. Seul endroit sur l'Île me rappelant un tant soit peu mon lopin natal. Charmant petit coin de province le long du fleuve. Avec des boisés à profusion. Même espace approximatif entre l'eau et le bois. Quelques millions d'ondes de plus. Mais bon. Si nous pouvions voir chacune des ondes, chacune des fréquences, chacun des flux invisibles qui sillonnent le ciel. Nous ne verrions rien. Surplus d'effervescence. Qui compense. Je crois. Car c'est dans un contexte d'effervescence qu'elle est apparue. Et ce n'est qu'à elle, en ce moment, que sont destinées mes pensées. Jane. Je ne lui ai pas parlé de mes petites escapades sur la banquise devant ma ville natale, en hiver, avec du Björk dans les oreilles et du soleil dans les yeux. Que ça me faisait un bien énorme. Que je sentais que plus rien ne pouvait m'atteindre, à ce moment précis. Où le vent vous entaille les joues. Où la neige vous mouille le cou. Quand le fleuve dort d'un sommeil réparateur. Quand l'Île St-Barnabé flotte sur le dur. On peut être certain de ne pas avoir de moment plus purs.

La pureté. Difficile de l'appivoiser. Presque trente années d'existence et je ne sais même pas encore la définir. Une part de la réponse provient de la sincérité que je ne peux m'offrir. Parce que trop mauviette. Je me défile et emberlificote la... les première venues. Bien sûr, je pourrais la jouer facile et aller voir du côté de Geneviève. Absence de challenge, standards au-dessus de la moyenne, un brin fofolle, mais ne le suis-je pas moi-même? La porte d'à-côté. Même pas besoin d'appeler. Je cogne, j'entre et je bande. Sur un air rock de mon adolescence. Est-ce tout ce que je peux tirer de la cage aux folies? Ha oui, Ophélie. La majorité presque atteinte, je suis déjà dans l'illégalité. Mieux vaut ne pas récidiver. Grande île dont j'étire la nuit. Est-ce vraiment ce que tu as de plus consistant à m'offrir? Bien sûr que non. Je ne pense pas à cette prétendue animatrice de télé, même si l'idée d'aller me baigner dans la colonie artistique québécoise est aguichante. Peut-être à Marie-Rose Bonbon. La seule qui résiste encore à mes non-interventions. Et c'est ce qui me chicotte. Une cape d'indifférence, cachant une simple charpente qui ne demande qu'à être prise. Oh, vous penserez que j'en mets un peu. Et non. Le

flirt n'est qu'un jeu et j'y suis passé maître. Et salaud. Je m'en lave les mains. Je sais, Marie-Rose m'a foudroyé et elle tient le gros bout du bâton. Mais je n'en suis qu'à ma première journée... Qui a culminé avec une rencontre fatale! Grande Jane, qui a daigné me laisser son numéro de téléphone. Downtown New York. La célébrité internationale. L'exotisme. J'en ai le vertige. Une escapade le long de la rivière Hudson. Dans un appartement que je ne pourrai jamais m'offrir. Un de ceux dont on aperçoit les terrasses tout en verdure lors d'une promenade du côté nord-ouest de Central Park. Dix chiffres à composer. Que je ne composerai probablement jamais. Je n'aurais pu imaginer de scénario plus tordu pour ma première journée d'urbain. J'aurais dû m'en douter toutefois. Les femmes. La plus grande source de confusion de ma jeune vie. Les ex et les conquêtes trop nombreuses. Et les vraies. Les femmes de ma famille, de ma vie. À qui je voue un amour inconditionnel et qui, habituellement, me conseillent dans ce genre de tourment. Je vais la jouer en solitaire. Mettre mes lunettes parfumées et laisser la maison me donner les cinq cartes. La flush royale est hors de question. L'attente est risquée pour cette main qui se fait trop rare. Un carré pousse la chance encore trop ardemment. Le triple est envisageable. Les plus gros gains se font toutefois avec une simple paire dans quatre-vingt-dix pourcent des cas. Texas, hold them for me... while I'm taking off for a walk.

16. The spark that bled

Je regarde le soleil se lever sur Montréal la salope. Miss Canada. Duchesse du Québec. Grande jouisseuse. Truie noire. Je suis étendu sur ton trottoir. Un trou. Deux pieds par quatre. Qu'aucun arbre n'emplit. Bordant St-Denis. Les miens se sont perdus dans le lot. Vaines explications pour une torture de la tête. À vrai dire, du crâne. Quand j'y pense. La dernière bouffée me l'a donné. Mon désiré. Mon coup de masse dans le front. La verdure. Qui décuple le malté. Et attise la poudrée. S'ensuit le même air. Cette foutue danse. L'errance. Sans itinéraire. Je mets le commutateur à off. Sorry, no compute. Thom, se sont-ils aperçu de mon départ? Qu'importe. La belle affaire. Je me fous pas mal de ce qu'ils en pensent. Un petit pas à droite, un autre à gauche. La grâce du titubant débauché. Je me suis poussé, en douce, pour laisser libre cours. Aux pensées. Où sont-elles? Où vont-elles? Chez-moi? Pour faire quoi? Deux cent cinquante dollars pour un état second. Je devais en profiter, non? Je profite de ma douleur. Le visage torpeur. Sur la terre sèche. Non arrosée. Un filet de jus plasmatisque. Irriguant une parcelle de l'île idyllique. Sous moi les wagons la rament d'un va-et-vient infernal. Atoll aux milles possibilités. D'explorer. De goûter. De subsister. De profiter. D'abuser. D'exploser. Semences narcissiques. Saillies psychotiques. Montréal fait la pute pour qui veut bien allonger les liasses. Le

g-string de la vanité bien enfoncé dans la fourche. Et elle te suce tes économies. Et elle te suce l'esprit. Certains ne peuvent pas le supporter. Vont voir monsieur Cartier. Son gros membre d'acier. Bien arqué au-dessus du sieur de St-Laurent. Pendant que banlieusards et métropolitains l'astiquent, d'autres abdiquent. Boivent une sacrée tasse d'eau sale. Regardent les poissons défraîchis. Et leur font un beau gros doigt d'honneur. Perdent connaissance. À tout jamais. J'ai peur des hauteurs. J'aime mieux demeurer groundé. À zéro. Un petit sachet de poudre dans une poche. Une crotte de hasch dans l'autre. Je me vautre. De ce qu'elles peuvent m'offrir. Pour mes beaux yeux ou ceux de la reine. Dans un effort surhumain d'immobilité. Une perle lacrymale perce son flux. Sanguin chagrin. Elles sont rares. Les comètes de l'aube.

J'ai accidentellement touché ma tête.

Pour m'apercevoir qu'elle saignait.

Depuis combien de temps?

Aucune idée.

Qu'est-ce qui l'a frappée?

Quelle sorte d'arme avaient-ils?

La plus molle des balles jamais fusillées.

Je ne pleure jamais. L'envie survient. Évidemment. Et le blocage. Sûrement. À trois ans. Le fragile ménage a cédé. Les bagages ont pliés. Mais je n'ai pas pleuré. À huit ans. L'aînée fut internée. Surplus de personnalités. Une collision avec l'étrangeté. Mais je n'ai pas pleuré. À douze ans. La cadette a lancé un cendrier. À la tête de ma mère enflammée. J'ai épongé le sang d'une enguirlande pour un quelconque enculé. Mais je n'ai pas pleuré. À quinze ans. Un appel à l'aide de mon père alcoolique. Et maniaque. Et dépressif. Pointes d'en finir. De ces trois irritantes ires. Mais je n'ai pas pleuré. À vingt ans. Un, deux, trois grands-parents. Partis avec le temps. Éphémérides tragiques. La rubrique nécrologique. Mais je n'ai pas pleuré. À vingt-trois ans. Un ami. Meilleur et ailleurs. La pendaison du sous-sol de la raison. Mais je n'ai pas pleuré. Et tous ces cœurs que je croyais miens. Et que j'ai tout de même renvoyés au petit matin. Non, je n'ai surtout pas pleuré. Et soudainement, tout vient de changer. À vingt-sept ans. Fatigué. Plus envie de ruminer. Éteindre les lumières. Ouvrir le son. Me laisser bercer. Mélodies. Que je compose dans ma tête. Si précieuses à mon âme. Douces. Langoureuses. Venues d'un autre monde. Jouées par des instruments inconnus des hommes. Enveloppez-moi. Emportez-moi. Loin. De ce terre-plein. De ces maux qui m'affligent. Je n'ai pas le courage de me relever. J'ai au moins celui de pleurer. Une tonne de cuillerées. Sur mon corps. Qui s'émerveille. De la coulée vermeille. Du filet transparent. Comme ce bon vin blanc. Et ces somnifères. Qui m'ont si souvent tenté. Pour en finir avec cette existence trouble. Cette maladive incertitude qui me ronge la couenne. Pour me

réfugier dans leurs bras. Suis-je fou? Peut-être. Ne déposez pas de lettres. Elles finissent toujours par s'envoler. Ne déposez pas de fleurs. Elles finissent toujours par se faner. Acharnez-vous sur les photographies. Elles me nourrissent. De petits mensonges. Suis-je fou? Peut-être. Beaux anges. Séparés à la naissance. Sans résistance. Instances. Nous nous reverrons dans une autre vie. Anonymement.

J'ai mal à la tête. Trop pleine. Même si elle se vide. De souvenirs sanguinolents. Je sens mon cœur battre sous mes tempes. Temple. De celle qui m'a empoisonné. La vie. Depuis mon arrivée. Est-elle folle? Peut-être. Mais elle se délecte. Sûrement. De tout ce sexe bon marché. De toutes ces lubies lucides. La naissance d'une indigence. Psychique. Et humaine. En cette terre insulaire qui l'est tout autant. Elle se terre quelque part. Depuis ma naissance. Nulle part. Un lopin lointain. Où tout semble normal. Serein. Sain. De tous les seins. Que je tétaiis nourrisson. Elle attendait l'occasion. De surgir d'un recoin. Imaginaire. Ou réel. Cervical. Mental. Tantra. Et je me relève. Porté par la fureur de cet abat. Par l'indignation d'avoir perdu le combat. Pas tout de suite. Quelques rounds encore. Je sautille. Relaxe mes bottines. Remplace mon protège-dents. La coulée n'est pas critique. Pour l'instant. Mon adversaire aura droit encore à quelques claques sur la gueule. M'avouer vaincu? Sans avoir fait la distance? St-Denis, priez pour moi. Et je mets un pied devant l'autre. Mon adversaire sourit. Mon entraîneur jubile. Vas-y, belle chair à gants. Le knock-out fut de courte durée. Deux heures, tout au plus. Je quitte la rue. Je retourne dans mon coin. Square Cherrier. Pause méritée. Avant le prochain round.

Je m'assois sur mon banc. Allonge un billet. Trace une ligne blanche. Sur la face de la Reine verte. Un demi-gramme. Bonne dose de départ. Un petit cinq minutes d'attente. Et j'enchaînerai. Avec un gros joint. Assis sur un banc, Square Cherrier, les arbres sont beaux en christ. Majestueux. Feuillus. Épineux. L'Avenue des Pins. C'est beau un pin. J'égraine mon hasch. Ça sent le pin et le hasch. Cool. Le pin et le hasch. La fleur et le pot. La mer et l'or. L'encens et Balthazar. J'm'égare. Dur dur de rouler un joint high comme je suis là. Un peu de tabac canadien. Richesse malicieuse. Papier? Ouais. Dans mon sac. D'école. Cibole. Mon inscription. Mes rédactions. Fuck. Roule roule roule qu'on fume, mon bel agrume. Une orange dans mon oreille, est-ce que ça se peut? Noooooon. Un joint dans ma bouche? Ouuuuuuuu. Mémo, quelle est la formule? Un joint dans la bouche. Répétez avec moi les amis, tout bas : un joint dans la bouche. La première bouffée est la meilleure, dit-on. Mais qu'en dit-on vraiment? Rien. Que du vent, que du vent. Mon cœur bat maintenant à mille milles nautiques, moussaillons. Souquez les écouteuuuuuuilles! Autre bouffée, autre embardée. La planche de bois n'est pas le parfait repos pour mon petit cul racing. Ooooh no. Et je ne fume pas ça au complet. J'suis buzzé ben raide. O.k. Je

garde le reste du spliff pour plus tard. Debout mon grand. C'est l'heure de la grosse bière à Cherrier. Fuck. J'dois avoir l'air d'un mort en ce moment. Pas plus que les éponges qui s'abreuveront à côté. Go les jambes. Whoooooou. Chancelant mon Boubou. Synchronisons nos montres camarades. 7h50. Paaaaarfait. Le spécial de 8h va bientôt commencer. Je tourne le coin. Restaurant Lafleur. Brasserie Cherrier. Yeah baby.

It is impossible to live with or without fictions.

Leonard Micheals

*The cruel paradox of the heartbreaking necessity of lying
about reality and the heartbreaking impossibility of lying about it.*

Kurt Vonnegut

Introduction

Il y a des gens qui n'hésitent pas à se jeter dans une cage remplie de fauves, sans revolver ni fouet.

Henri Miller

Je crois que tout écrivain parle inévitablement de lui, ou à travers lui, qu'il s'inspire à petite ou grande échelle de son vécu pour constituer la trame de l'histoire qu'il veut raconter. La plupart des romans qui m'ont le plus marqué sont grandement inspirés de faits vécus, que ce soit *Tropique du Cancer* de Miller, *Junky* de Burroughs ou encore *Contes de la folie ordinaire* de Bukowski. Tous se construisent autour des déboires que ces hommes ont subi à un moment ou un autre de leur vie. Je me reconnais grandement en eux et, fait plus important encore, ils me rappellent d'où je viens. Cependant, je crois aussi que tout écrivain possède une fibre créatrice, parfois géniale, qui lui permet d'inventer une toute autre réalité. Une réalité qui n'est pas la sienne, qui n'existe que dans sa tête et qui est fort éloignée de son quotidien et du nôtre. Je pense à Self et *Mon idée du plaisir*, à Coe et *La maison du sommeil* ou à Welsh et *Une ordure*. Or est-ce que la question de l'originalité se pose ici? Bien sûr. L'écrivain n'est pas toujours coincé par la réécriture de ce qu'il a lu. Il écrit plutôt ce qu'il est, ce qu'il ressent, ce qu'il prélève du climat ambiant. Enfin, c'est ce qui me préoccupe en tant qu'aspirant écrivain : le devoir qu'a celui qui écrit de peindre un portrait réel ou imaginaire d'une réalité donnée. La réussite ultime serait de transmettre une certaine dose de la passion qui l'a animé tout au long de son périple au pays prosaïque.

C'est le mandat que je me suis donné. Étant au tout début de ma vie d'écrivain, parce que vie d'écrivain il y aura, je crois qu'il était tout à fait raisonnable de débiter par une histoire qui s'inspirait de mon vécu. J'en sentais l'urgence. Cependant, il ne fut pas plus facile pour moi de faire mes premières dents sur de la matière qui m'était propre et encore fraîche à ma mémoire. Car le propos demeure très délicat. Je suis allé puiser au plus profond de mes tourments. Voilà le défi ultime qui se cachait derrière mon entreprise de création : m'enfermer dans une cage avec mes propres démons, les confronter et peut-être arriver à les apprivoiser. Comme je l'expliquais brièvement dans l'avant-propos, mon texte est une amorce de chute, les premiers balbutiements d'un exode vers le non-retour. L'initiation d'un enfant prodigue à la triste réalité des rêves brisés. Le combat d'un jeune homme contre son plus grand vice, contre la source de tout le tumulte qui l'habite. L'excès. Les excès. Le texte de création que je présente ici, *360° d'initiation*, constitue le premier chapitre d'un roman qui devrait en compter trois. *Cicatrices métropolitaines* verra le jour quand j'aurai digéré ce premier test de réception...

Concrètement, il s'agissait pour moi d'allier une réalité quotidienne pas si lointaine à un monde totalement imaginaire, issu des sévices stupéfiants que j'ai fait subir à mon cerveau. Théoriquement, nous pourrions parler de la transposition littéraire d'une expérience traumatisante. Une expérience qui se voulait très engageante, où j'ai dû m'investir totalement, sans retenue et sans pudeur. Cette transposition suscite évidemment des questions génériques et interpelle des procédés d'écriture bien précis qui seront au cœur de la partie réflexive du présent mémoire. Nous pourrions tout d'abord songer à l'autobiographie au sens large, et à l'autobiographie fictionnelle plus précisément. À ce sujet, Dorrit Cohn affirme que «premièrement, l'autobiographie – autant que la biographie – est un genre référentiel, un discours qui se réfère au passé d'un locuteur réel ; et deuxièmement, le roman à la première personne, au moins sous les dehors classiques de l'autobiographie fictionnelle, est la simulation délibérée et artificielle de ce genre référentiel.»¹

Certes, il y a des éléments autobiographiques dans mon texte de création, mais je suis allé plus loin en créant tout un univers fictif autour des dits éléments, univers fictif qui relève du fantasme, à la limite de la fabulation, et du désir de pousser plus loin les frontières de la réalité. L'autobiographie, telle que la définit Cohn, devient alors autofiction, au sens où, selon Michel Raimond, elle «évoque une parole qui s'installe à mi-chemin de l'imaginaire et du vécu, du souvenir et du fantasme, qui organise autour d'elle, au fur et à mesure qu'elle est proférée, tout un réseau d'images et de mythes, entre lesquels se tissent les liens et les correspondances de l'œuvre d'art.»² C'est donc cette dernière variation de l'autobiographie, l'autofiction telle que définie par Raimond, qui sera l'un des objets centraux de mon exercice réflexif. Dans son ouvrage *Le Golem de l'écriture. De l'autofiction au Cybersoi*, Régine Robin affirme que la tendance postmoderne de la fiction contemporaine «s'acharne à brouiller les marques et les repères, à raffiner la polyphonie du sujet, son éparpillement, son incapacité à encadrer sa propre image par toutes sortes de procédés d'écriture, de mise en texte qui vont du double à la ventriloquie en passant par les effets de voix.»³

Ce sera donc le point de départ de mon exercice réflexif. Je broserai un bref portrait de la postmodernité littéraire, en m'appuyant sur la pensée de Robin, mais aussi sur celles de Janet

¹ Dorrit Cohn, «Vies fictionnelles, vies historiques : limites et cas limites», *Littérature*, n. 105, Mars 1997, p.36-37.

² Michel Raimond : Encyclopédie Universalis, article «roman», «De Balzac au Nouveau Roman», tiré de Bruno Blanckeman, *Les récits indécidables*, Presses Universitaires du Septentrion, 2000, p.118.

³ Régine Robin, *Le Golem de l'écriture. De l'autofiction au Cybersoi*, Montréal, XYZ Éditeur, 1997, p.17.

M. Paterson, Frances Fortier et David Lodge. Je tenterai, dans un deuxième temps, de définir de manière simple et précise ce que l'on entend par «autofiction» et de mettre cette définition en perspective avec celles de l'autobiographie et de l'autobiographie fictionnelle. Pour ce faire, j'aurai recours aux écrits de Philippe Lejeune, Serge Doubrovsky, Vincent Colonna, Philippe Gasparini, Jacques Lecarme et Bruno Blankeman. Dans un troisième temps, je reviendrai sur mon exercice d'écriture en vue de bien saisir les enjeux qui le sous-tendent. J'expliquerai en quoi mon texte se rattache au courant postmoderne, selon les caractéristiques dégagées auparavant et j'examinerai les mécanismes narratifs et discursifs qui en font un texte d'autofiction. Je le situerai finalement dans la lignée du roman urbain, tel que le conçoit Christina Horvath, en présentant une brève analyse du roman *Vamp* de Christian Mistral. Ce dernier décrit de manière très juste l'ambiance montréalaise, les enjeux sociaux et affectifs qui en découlent et il fut certainement une grande source d'influence en ce qui concerne la dose de réalisme que j'ai voulu insuffler à mon texte de création.

Partie réflexive
Au-delà de la postmodernité :
trouble autofictionnel et récit urbain

1. Postmodernité

Je me sens peu sûr de ma vérité, même si j'y crois.
Umberto Eco

1.1 La poétique postmoderne

Dans son ouvrage *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Janet M. Paterson repère certains traits de la poétique postmoderne et remarque que celle-ci se caractérise par le cumul des formes autoreprésentatives. Au niveau de l'énonciation, elle affirme «qu'il y a surdétermination de ce processus à cause de la mise en relief systématique des fonctions pragmatiques du discours.»⁴ Elle note aussi que «c'est essentiellement par un processus de réitération (réitération d'éléments intertextuels et parodiques ; répétition des jeux au niveau du signifiants, etc.) que le texte attire l'attention sur sa forme.» (*MPRQ* : 22) Le texte postmoderne fait donc «jouer de façon magistrale la fonction poétique du discours.» (*MPRQ* : 22) Paterson fait ensuite remarquer que «c'est par la projection de nombreuses composantes paradigmatiques – composantes qui entretiennent des rapports d'homologie : actes d'énonciation, thème d'écriture, foisonnement intertextuel – que le roman postmoderne se distingue du roman traditionnel où la fonction référentielle est plus active.» (*MPRQ* : 22) Pour elle, la spécificité de l'écriture postmoderne se doit d'être reconnue, au même titre que toute autre forme d'écriture littéraire.

Paterson pose ensuite la question suivante : quel désir, quelle volonté et quel souffle animent l'écriture postmoderne? Elle y répond d'une part par la négative en affirmant que «l'autoréflexivité, l'intertextualité et l'élément ludique qui la caractérise peuvent facilement donner une impression de gratuité ou de narcissisme outré.» (*MPRQ* : 22) Elle donne en exemple les «métaphores apocalyptiques» qu'ont utilisés certains critiques pour parler du roman postmoderne comme John Barth et sa «littérature de l'épuisement». Paterson pondère ce constat avec les discours de Gerald Graff et de Jean-François Lyotard qui affirment que ce qui anime l'esprit postmoderne n'est pas une lassitude et encore moins une pulsion de mort mais une force libératrice (*MPRQ* : 23) :

En remettant en cause la question de légitimation du savoir, le discours postmoderne, comme le propose Lyotard, raffine notre sensibilité aux différences et renforce notre capacité de supporter l'incommensurable. Par là même, c'est une nouvelle légitimation qui est mise en place, légitimation où il y a reconnaissance de l'hétéromorphie des jeux de langage, et

⁴ Janet M. Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, PUO, 1990, p.22. Les références à cet ouvrage seront désormais appelées par le sigle *MPRQ* et le numéro de page, entre parenthèses dans le corps du texte.

orientation vers une multiplicité d'argumentation. De même, Gerald Graff voit dans le postmoderne un refus du dogmatisme et de tout déterminisme social ou philosophique. (MPRQ : 23)

Finalement, pour Paterson, il n'est toutefois pas aisé de savoir dans quelle mesure chaque roman postmoderne participe de ce courant libérateur :

Il se peut fort bien qu'entre l'exemple particulier et l'idéal visé un gouffre se dessine. Néanmoins, il est tout à fait certain qu'en remettant en question les notions d'ordre, d'harmonie et de vérité logocentrique, de nombreux romans postmodernes s'inspirent de cette pensée. [...] l'intertextualité ouvre nécessairement la voie à l'interdiscursivité alors que la rupture, par les formes qu'elle emprunte, ne peut que subvertir les notions d'ordre et d'harmonie. De même, la pluralité des voix narratives, les incohérences diégétiques et les fins «ouvertes» ne font qu'exprimer un refus des concepts d'unité et de clôture, un refus de leur puissance impérialiste. (MPRQ : 24)

Autrement dit, c'est en adoptant des stratégies textuelles essentiellement iconoclastes que le roman postmoderne affirme l'«incrédulité à l'égard des métarécits» soulevée par Lyotard. (MPRQ : 24)

Pour sa part, Frances Fortier affirme, dans son article intitulé «Archéologie d'une postmodernité», qu'« au-delà des divergences, un argument consensuel affleure : l'existence d'une pratique artistique postmoderne n'est jamais mise en doute »⁵ :

Souvent informée par une approche textuelle, la critique qualifie de postmoderne tout texte qui, dans le cadre d'une fiction «réaliste», démultiplie la voix narrative, inscrit la figure du locuteur et joue d'abondance des structures autoreprésentatives, qu'il s'agisse de la mise en abyme, de la surformalisation, de la parodie ou de l'intertextualité. Ces critères, auxquels s'ajoutent l'indétermination spatiotemporelle et l'intégration de genres dits mineurs, découpent un espace textuel où ce qui importe est moins la présence d'un procédé isolé que le cumul de tous les éléments du paradigme. La facture postmoderne réside dans l'exploitation d'une structure d'indécision qui sature tous les plans du texte, indécision qui tient à la perversion systématique du statut des actants de la narration, à la dé-réalisation

⁵ Frances Fortier, «Archéologie d'une postmodernité», *Tangence*, n.39, mars 1993, p.26. Les références à cet article seront désormais appelées par le sigle *AP* et le numéro de page, entre parenthèses dans le corps du texte.

subtile de l'espace diégétique et au questionnement explicite de l'enjeu de la fiction. (AP : 26-27)

Tout comme Paterson, Fortier considère aussi la notion d'incrédulité de Lyotard :

De fait, porté par la conviction que le sens de l'histoire est redevable uniquement des systèmes d'intelligibilité qui l'interprètent, le discours postmoderne est foncièrement incrédule : devant les métarécits et les visions totalisantes, il doute, interroge, toujours sceptique à l'endroit des autorités légitimantes. Cette mise à distance teintée d'ironie s'exerce, dans la même mesure, à ses propres dépens : ce discours cumule les précautions énonciatives et les modalisations – peut-être, si, autant que cela est possible, semble-t-il – en un refus systématique de la synthèse, de la clôture et de la notion de vérité. (AP : 29-30)

Finalement, pour Fortier, cette réticence du discours postmoderne est justement une condition de son regard. Un regard de la civilisation de l'image et du spectacle qui est sensible à l'illusion, à l'artifice, à la réduplication, à la dé-réalisation, au simulacre et à la spécularité (AP : 31) :

C'est dans l'interstice entre le miroir et le réel que la postmodernité enclenche ses mécanismes autoreprésentatifs en une mise en abyme à l'infini qui reflète à la fois l'écriture narcissique qu'elle examine et l'esthétique de la lecture qu'elle propose. [...] La postmodernité est un regard qui distingue des objets, une rhétorique qui prescrit une position définie à tout sujet, un discours qui crée un champ d'utilisation et de stabilisation des concepts, une stratégie performative consciente de ses mécanismes, et une spéculation heuristique qui propose une saisie du réel. (AP : 31 et 36)

Dans son ouvrage *The Novelist at the Crossroad*, David Lodge reprend, du point de vue de l'écrivain, la poétique postmoderne décrite par les théoriciennes citées plus haut. Les écrivains postmodernes, dit-il, sont placés devant un carrefour et hésitent entre la route du réalisme et celle des expérimentations. De ces hésitations, ils font leur sujet. L'œuvre postmoderne est imprégnée d'incertitude, discontinue, fractionnée : elle reflète la fragmentation d'un monde éclaté, menacé d'explosion depuis la fin, atomique, de la deuxième guerre mondiale. Sa fonction mimétique n'ayant plus cours, puisqu'il est entendu que le mot de réalité ne recouvre plus rien de précis, elle s'interroge sur elle-même et met au jour cette interrogation, c'est-à-dire les mécanismes de son

élaboration. L'écrivain entre en scène, fait part au lecteur de ses difficultés ou lui explique sa démarche, quand il ne devient pas lui-même l'un de ses personnages.⁶

Évidemment, pour Lodge, toutes ces techniques ne sont pas nouvelles et elles procèdent de l'esprit de jeu, l'un des ingrédients essentiels du postmodernisme. L'écrivain aime à souligner sa volonté de ne prendre au sérieux ni lui-même, ni son texte. Ce dernier sera truffé d'emprunts plus ou moins signalés, de références les plus diverses, de citations parfois sans guillemets : s'il n'a pas le pouvoir de réinventer la littérature, le romancier a celui de créer un texte nouveau en s'appropriant et en subvertissant des textes qui existent déjà. Collage, pastiche ou parodie, recours à la culture populaire, mélanges des genres – que ce soit le roman sentimental, policier ou de science-fiction – tout lui est bon. Le roman devient un carrefour textuel, une rencontre des textes empruntés, liés toutefois par une intrigue forte. L'ironie, mode dominant, le cède parfois à une nostalgie inavouée. Les romanciers se penchent sur l'histoire, elle aussi remise en question. (NC : 185-190)

Des réflexions de Lodge, de Paterson et de Fortier, nous pouvons affirmer que la poétique postmoderne joue sur trois caractéristiques majeures : l'intertextualité, la remise en question des savoirs et l'autoreprésentation. L'intégration d'une diversité de formes dans le texte, par le biais de l'intertextualité, participe au caractère hétérogène de l'œuvre en faisant éclater la linéarité. En littérature postmoderne, l'intertextualité est une stratégie systématique qui consiste à faire apparaître des citations, des références, des emprunts, des réécritures, bref, d'autres ouvrages dans l'œuvre, le texte central gardant l'apanage du sens.⁷ Qu'elle soit parodique ou pas, l'intertextualité se nourrit des clins d'œil à d'autres textes qui viennent enrichir la toile du récit encadrant. (LPRQ : 121) L'intertextualité permet et favorise de surcroît le mélange des genres, littéraires ou non.

Participe aussi à ce caractère postmoderne du roman, le questionnement sur le monde qui l'entoure. Il se penche sur les savoirs et les remet en question. Le roman postmoderne jette un regard inmanquablement critique et parfois caustique sur ce que l'on avait tenu pour acquis avant

⁶ David Lodge, *The Novelist at the Crossroad. And other essays on fiction and criticism*, Cornell University Press, 1971, p.172-185. Traduction libre. Les références à cet ouvrage seront désormais appelées par le sigle NC et le numéro de page, entre parenthèses dans le corps du texte.

⁷ Lucie Magnan et Christian Morin, *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1997, p.22. Les références à cet ouvrage seront désormais appelées par le sigle LPRQ et le numéro de page, entre parenthèses dans le corps du texte.

lui : le discours de l'Histoire, l'objectivité supposée des sciences exactes en opposition à la subjectivité reconnue des sciences humaines, les idées reçues, les clichés et les stéréotypes deviennent autant d'objets que le texte littéraire interroge et s'amuse souvent à revisiter. (*LPRQ* : 22)

Finalement, une dernière expression du caractère postmoderne du roman est le questionnement sur lui-même. Il instaure un système à l'intérieur duquel il fera référence à sa propre réalité et à son mode de fonctionnement. Il s'autoreprésente. Il se met lui-même en scène par des références à la lecture, à l'écriture et à l'acte de création. Placées dans le récit, ces références soulèvent le questionnement. Lecture, écriture et création sont, au même titre que les personnages, objets du questionnement. (*LPRQ* : 119) Le roman postmoderne le fait principalement autour d'un personnage écrivain ou écrivant. De ce fait, il met en scène lecture, écriture et création à l'intérieur de «son» illusion référentielle et il amène son personnage à tenter de se (re)définir. (*LPRQ* : 119) Dès lors, il n'est plus question d'identité, mais bien simultanément d'altérité. Oubliant d'être égo/ethnocentrique, la définition de soi que propose le roman postmoderne s'ouvre sur l'égo/altérité. (*LPRQ* : 23-24) Le récit se définit et se remet en cause par de multiples références à la lecture, à l'écriture et à l'acte de création. (*LPRQ* : 23)

1.2 Postmodernité : deux attitudes actuelles

Dans son article «Postmodernisme, multiculturalisme et *political correctness*», Régine Robin offre un autre point de vue, plus sociologique celui-là, en regard des précédents qui relèvent de la poétique. Elle affirme que «sur le plan esthétique, le postmodernisme a rompu avec l'avant-garde et son dispositif de vision révolutionnaire du monde ou à tout le moins subversif ou transgressif.»⁸ De ce constat, elle dégage et oppose deux types de postmodernisme ou deux tentations dans la littérature et l'art contemporains :

La première, je l'appellerai le *postmodernisme de la simulation* ou du simulacre. Il s'agit de pousser à l'extrême cette dissociation entre les acteurs et le système [...], de pasticher jusqu'au kitsch, jusqu'à une poétique de la déglingue. [...] Participent de ce modèle, les simulacres ou littérature artificielle [...] ou cette mémoire de synthèse produite par les «rewriting» et les

⁸ Régine Robin, «Postmodernisme, multiculturalisme et *political correctness*», *Tangence*, n.39, mars 1993, p.11. Les références à cet article seront désormais appelées par le sigle *PMPC* et le numéro de page, entre parenthèses dans le corps du texte.

«remake» [...]. Participe également de ce modèle l'identité vide (comme un écran vide), du sujet trop éclaté, trop sollicité. (*PMPC* : 11)

C'est que la tendance à l'éclatement, à la pulvérisation, à la reproduction de l'identique et donc de l'anonymat s'accroît en tous points, au-delà même de l'existence ou de la constitution de grandes entités économique-politiques. (*PMPC* : 11) Cette tendance met l'accent sur la prévalence des images, du monde des images (y compris les video-games et les images de synthèse); l'importance du décor kitsch, du clinquant, de l'image, du donné-à-voir, a vidé l'intériorité, l'intime, le rapport de soi à soi. (*PMPC* : 11) Robin affirme que « n'être qu'une image potentielle, une image virtuelle, n'est-ce pas une des définitions du postmodernisme que cette labilité, ce potentiel, ce déplacement perpétuel, cette disponibilité qui ne peut s'actualiser que dans le présent, amnésique, immatériel, comme un écran d'ordinateur non-relié à une imprimante.» (*PMPC* : 11)

À ce postmodernisme du vide, Robin oppose celui de la résignation aux structures du marché ou des retours les plus divers, dont celui du trouble :

[...] une autre conception du postmoderne, beaucoup plus intéressante, celle qu'on pourrait appeler le *postmodernisme du trouble*. Dans la littérature et dans l'art, dans la vie sociale, cette attitude ne vise ni à subvertir, ni à se résigner mais à contourner, à mettre à distance, à parodier, à déplacer, à décentrer de façon à susciter une inquiétante étrangeté, une attitude critique, de façon à faire des identités troublées, hybrides qui sont les nôtres aujourd'hui, une valeur positive, créatrice, et non inhibitrice. Comme le fait remarquer Guy Scarpetta : «Ni nostalgie du combat, donc, ni complaisance cynique ou désabusée : le trouble, c'est ce qui nous reste quand le combat n'a plus de sens (ou ce qui revient au même, n'est plus désirable) et quand l'acceptation veule commence à nous écoeurer.» (*PMPC* : 12)

Mon exercice d'écriture relève de ce deuxième type de postmodernisme, celui du trouble : ne pas faire l'économie de la complexité, de l'hétérogénéité et participer au paradigme du trouble, dirait Robin (*PMPC* : 12), telle était mon ambition. Et c'est dans cet esprit que j'aborde la prochaine partie de ce travail de réflexion qui porte sur une forme, l'autofiction, qui subsume ces deux tendances de la fiction postmoderne.

2. Autofiction

Inventer, au fond, c'est se ressouvenir.
Gérard de Nerval

2.1 Définition de l'autofiction

Que l'on parle du journal intime, du récit de voyage, du roman personnel, de l'autobiographie ou de l'autobiographie imaginaire, l'écriture au «Je» est sujette à de nombreuses variations qui ne datent pas d'hier, comme l'illustrent quelques écrivains célèbres qui l'ont pratiquée, tels Rousseau, Proust, Céline, Malraux, Genet, Robbe-Grillet et Barthes. Toutefois, dans ce contexte de paradigme du trouble amené par le courant postmoderne, l'éclatement des procédés littéraires donne au «Je» de nouvelles avenues exploratoires, dont l'autofiction. Le «Je» est à la mode, on le met au goût du jour, dans une perspective postmoderne. Il est éclaté, part dans tous les sens, se réclame de plusieurs genres, refuse les conventions, les compromis, les diktats classiques et la bienséance littéraire. Un «Je» aventurier, rebelle, narquois, narguant, de par son utilisation et de par les propos qu'il relate : un «Je» qui s'éclate dans une société éclatée et qui éparpille ses registres et ses référents dans cette même société qui les cherche.

Pour définir l'autofiction, on ne peut pas passer à côté du «défi» que s'est lancé Serge Doubrovsky en 1977 de remplir une case laissée vide dans le tableau que Philippe Lejeune présente, en 1975, dans *Le pacte autobiographique*, pour définir l'autofiction. À l'époque, Lejeune a du mal à accepter « l'hypothèse d'un ouvrage régi par un pacte romanesque explicite, alors que par ailleurs, l'auteur, le narrateur, et le personnage y porteraient le même nom. »⁹ À la publication de son roman *Fils*, Doubrovsky fait inscrire sur la quatrième de couverture une mise au point qui soulèvera, et soulève encore, d'innombrables débats dans le milieu de la critique littéraire : «Fiction, d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut *autofiction*, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman traditionnel ou nouveau. »¹⁰ Il affirmera ensuite, dans une lettre adressée à Lejeune : « je ne suis pas sûr du statut théorique de mon entreprise, ce n'est pas à moi d'en décider, mais j'ai voulu très profondément remplir cette "case" que votre analyse laissait vide, et c'est un véritable désir qui a soudain lié votre texte critique et ce que j'étais en train d'écrire. »¹¹

⁹ Julien Bounie, «Autofiction» à : <http://www.ditl.info/arttest/art7628.php>

¹⁰ Serge Doubrovsky, *Fils*, Paris, Galilée, 1977, 4^e de couverture.

¹¹ Serge Doubrovsky, «Lettre du 17 octobre», tiré de Philippe Lejeune, *Moi aussi*, Paris, Seuil, coll. «Poétique», 1984, p.63.

La «chose» avait donc pris naissance. Si Doubrovsky n'est pas certain de son entreprise, s'il ne veut décider de la légitimité de ce qu'il nomme autofiction, d'autres s'en chargeront tout au long des décennies suivantes, sans jamais vraiment en venir à un consensus. On parle d'un genre qui n'est pas sérieux, de faux roman, d'une autobiographie de gare ou encore d'un genre en plein développement, qui est en train de s'imposer par sa popularité sans cesse grandissante. Le but ici n'est pas d'entrer dans la polémique entourant la légitimité de l'autofiction, mais bien de tenter de définir le terme, et surtout ce qu'il représente.

Sitôt que la triade auteur-narrateur-personnage principal est présente dans une œuvre littéraire, on a du mal à s'entendre pour qualifier l'entreprise d'autobiographie, de témoignage, de roman autobiographique, d'autofiction, etc. Toutefois, en regardant la simple composition du mot-valise, autofiction renvoie nécessairement à autobiographie et fiction. On se retrouve d'ores et déjà en terrain plus lumineux et la tentative de définition devient plus aisée. Vincent Colonna a consacré sa thèse de doctorat à la question et en est venu à une conclusion qui apporte une première piste de réflexion :

[...] une autofiction est une œuvre littéraire par laquelle un écrivain s'invente une personnalité et une existence, tout en conservant son identité réelle (son véritable nom). Bien qu'intuitive, celle-ci permet de dessiner les contours d'une vaste classe, d'un riche ensemble de textes : toute une théorie d'écrivains réputés «mythomanes», de Restif à Gombrowicz, dont les fabulations prennent soudain une valeur littéraire. [...] la propriété commune d'être fictifs et d'enrôler leur auteur dans le monde imaginaire qui leur est propre.¹²

Philippe Gasparini, quant à lui, interroge le caractère opératoire du terme :

Pour que le concept d'autofiction débouche sur la définition d'une catégorie consistante, il faut sans doute dépasser le cadre étroit de l'homonymie. Pourquoi ne pas admettre qu'il existe, outre les nom et prénom, toute une série d'opérateurs d'identification du héros avec l'auteur : leur âge, leur milieu socio-culturel, leur profession, leurs aspirations, etc.? Dans l'autofiction, comme dans le roman autobiographique, ces opérateurs sont utilisés à discrétion par l'auteur pour jouer la disjonction ou la confusion des images narratives. Et c'est à partir de leur degré de fictionnalité que l'on peut différencier les deux stratégies. Cette acceptation du néologisme présente l'intérêt d'asseoir le sémantisme du terme sur un parallèle solide avec «science-fiction», sur lequel il semble calqué. Nous dirons alors que

¹² Vincent Colonna, *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Paris, Tristram, 2004, p.34.

l'autofiction est au moi créateur («auto») ce que la science-fiction est à la science et à la technique : un développement projectif dans des situations imaginaires.¹³

Jacques Lecarme est celui, à mon avis, qui a su le mieux décrire l'autofiction. Selon lui, c'est le contrat de lecture qui caractérise l'autofiction, le pacte autofictionnel se devant d'être contradictoire.¹⁴ Lecarme distingue deux grands volets : l'autofiction au sens strict du terme, un récit de faits strictement réels où la fiction porte, non pas sur le contenu des souvenirs évoqués, mais sur le processus d'énonciation et de mise en récit. (*AMG* : 242) *Roland Barthes par Roland Barthes* relève de cette première catégorie. Le deuxième volet, c'est l'autofiction au sens large qui associe le vécu à l'imaginaire. Ici la fiction affecte le contenu des souvenirs. (*AMG* : 242) La tentative de Robbe-Grillet dans *Romanesques* se rattache à ce dernier cas de figure. Avant d'aborder le troisième point de cette partie réflexive, qui portera sur mon exercice de création proprement dit, quelques zones grises demeurent encore à éclaircir, notamment en ce qui a trait à l'engagement du sujet.

2.2 Récits indécidables : une quête identitaire par l'écriture

L'expression vient de Bruno Blanckeman qui, à partir d'une définition minimale du récit - «Tout récit consiste à mettre en mots les expériences d'une vie, éprouvées ou imaginaires»¹⁵-, estime que le récit indécidable désigne «un texte aux degrés de fictionnalité différenciés, qui subvertit les catégories littéraires établies en supprimant leur protocole.» (*RJ* : 13) Hors des lignes droites et en travers des marges, leurs caractéristiques structurelles seraient la pluralité, les différences, les simultanités et les paradoxes. (*RJ* : 13) Pour Blanckeman, ce sont des fictions problématiques puisqu'elles sont attirées et détractées du romanesque. Leurs identités sont simultanément instituées et destituées par des écritures autobiographiques inédites. (*RJ* : 13) Il précise :

[...] la relation temporelle et causale, entre une vie et l'autobiographie tentant de la saisir, semble alors s'inverser : loin de demeurer l'apanage de la maturité, le récit de soi, intervenant en amont de l'existence, donne l'impression d'en anticiper le cours, de l'influer, d'affirmer à la

¹³ Philippe Gasparini, *Est-il Je*, Paris, Seuil, 2004, p.25-26.

¹⁴ Jacques Lecarme, «L'autofiction : un mauvais genre ?», tiré de *Autofictions & Cie* (Colloque de Nanterre, 1992, dir. Serge Doubrovsky, Jacques Lecarme et Philippe Lejeune), *RITM*, n°6, p. 242. Les références à cet ouvrage seront désormais appelées par le sigle *AMG* et le numéro de page, entre parenthèses dans le corps du texte.

¹⁵ Bruno Blanckeman, *Les récits indécidables : Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*, Villeneuve d'Ascq, France, Presses universitaires du Septentrion, 2000, p.12. Les références à cet ouvrage seront désormais appelées par le sigle *RJ* et le numéro de page, entre parenthèses dans le corps du texte.

fois l'irréductibilité de la personne au travers d'une écriture auto-observatrice et l'indécision de la personnalité, dans ses turbulences infraconscientes. (RI : 20)

Cette nouvelle façon d'envisager les écritures autobiographiques est à la fois séduisante et actuelle car elles deviennent le fait « d'identités penchées sur elles-mêmes qui s'épanchent en reflets troubles, rebelles à toute duplication servile, habiles à toute duplicité » (RI : 20) qui opèrent par la figuration et la défiguration d'une identité subjective, « dans des cheminements romanesques ou méditatifs qui mettent à mal l'idée de personnalité constituée. » (RI : 21) Blanckeman affirme que ces récits posent l'inconnu de soi comme équation et l'appropriation de sa propre altérité comme mire. (RI : 21) Les récits indécidables, où la vérité se distingue mal de la fiction romanesque, accélèrent ainsi la représentation d'un sujet lui aussi indécidable : les ambiguïtés littéraires qui en découlent pourraient, selon Blanckeman, se formuler de la façon suivante : «... connaître l'autre du moi, par le biais du récit autofictionnel ; connaître moi en l'autre, par le biais du récit transpersonnel. » (RI : 21)

Ces deux propositions permettent de synthétiser l'enjeu de l'autofiction. D'une part, il y aurait ce que Blanckeman qualifie de récit autofictionnel au sens où, partant des états conventionnels de l'autobiographie, il instituerait la fable, la scène mythomanique comme expression de la personnalité silencieuse (RI : 21) :

[d]ans l'adéquation de la prose écrite au prosaïsme vécu se lit en effet un effort de constitution du soi par la parole écrite, une phase génétique du Sujet, défini comme pratique plus que comme substance. Le moi ne se suppose pas : il se pose au travers de ses gestes ou de ses actions, parole et écriture composant un réseau mental qui suscite à la fois l'assimilation et la compréhension de l'expérience, rétroagit sur elle ou la téléguide dans le temps même de son surgissement. D'autre part, dans le basculement fictionnel s'affiche la tentative d'absolutiser le projet autobiographique. Ancrée dans l'imaginaire du narrateur, la fiction sollicite son inconscient, travestit la réalité pour mieux transposer la part secrète du fantasme, fautive par souci de vérité, découle de l'aveu, le crypte selon un ordre de régulation analogique. Elle communique avec les parts de l'être irréductible à la conscience. (RI : 21-22)

D'autre part, il y aurait ce que Blanckeman qualifie de récit transpersonnel au sens où, partant toujours des conventions de l'autobiographie, il instituerait un moi qui ne peut s'y saisir que dans la fuite, l'échappée hors de ses propres contours, la mise en forme de son autoliquidation (RI : 22) :

[a]u moi individualisé et intimisé du récit autofictionnel s'oppose un je impersonnel, un assémantème du récit, en peine de figuration singulière, en veine de prospection variable.

[...] La personnalité narratrice se désagrège dans une reconquête systématique de l'identité familiale, de la mémoire du groupe, celle partagée de la petite enfance, de l'adolescence, de l'âge adulte, celle présumée des existences éparses avant la naissance ; elle semble s'y recomposer, à l'intersection des déterminations communes qui arrachent la personnalité à l'attraction de la singularité totale. Plus qu'origine, le moi narratif se pose comme résultante ; plus que projet de vie circonscrit dans un temps humain, réceptacle de vies inscrites dans une durée générationnelle. (RI : 22)

Dans les deux cas, l'identité subjective tente de «mettre à jour ses déterminations fondatrices, de naître à l'envers, d'engendrer son propre passé : elle sollicite des lignages effacés, refoulés, fantasmés.» (RI : 22) Concernant l'écriture autobiographique, Blanckeman affirme qu'elle «devient alors acte, inclut une densité de préservation, se signe en des récits qui conjuguent et conjurent les incertitudes du temps, les tributs qu'on lui accorde, la part obscure ou lumineuse qu'on se refuse à lui sacrifier.» (RI : 23) Selon lui, le moi ne s'y représente pas comme une interaction de paramètres identifiables, sociaux ou psychiques ; il ne s'y pense pas en termes archaïques de substance : ses représentations décidées, tant fixistes que déterministes, cessent. Dès lors, seul un texte faisant tourner les positions, le même et l'autre, l'état et le phénomène, le connu et le pressenti, satisfait le romancier autobiographe qui s'invente une identité narrative. Dans une perspective de postmodernité, Blanckeman ajoute que dans «ces variations autobiographiques inédites, se projettent les ambiguïtés d'une époque qui aborde dans le trouble la question des identités. [...] Conscience de soi pour soi et pour les autres, l'identité se ramifie en réseaux de déterminations mouvantes dont la revendication absolue autant que la répression systématique produisent des situations culturellement éruptives.» (RI : 23)

Avec l'acte autobiographique reconsidéré, l'écriture aurait peut-être trouvé une poussée en profondeur de ses limites. Et ce sont ces limites mêmes que je voulais explorer. Je ne voulais pas me lancer dans un exercice d'écriture conventionnel : les réflexions qui en forment le substrat tournaient autour du témoignage, certes, mais plus précisément sur la façon de le présenter de façon singulière tout en demeurant honnête envers mes intentions. J'ai voulu travailler un style, une forme, m'amuser avec le langage dans le but de me trouver une identité propre d'écrivain à travers cet exercice. J'ai trouvé des réponses dans le courant de la postmodernité littéraire et dans celui du récit autofictionnel. Le dernier point de cette partie réflexive porte donc sur les choix que j'ai effectués concernant ces deux avenues et en introduit une autre, le roman urbain, de manière à mettre en lumière la façon dont *360° d'initiation* a pris sa forme.

3. 360° d'initiation : procédés, postures et enjeux urbains

Le sens de la vie c'est justement de s'amuser avec la vie
Milan Kundera

360° d'initiation est un récit entièrement à la première personne qui raconte la première journée de Guillaume Bouillon à Montréal, où il vient d'emménager. Il y fait la rencontre de ses nouveaux voisins, avec qui il a instantanément une certaine complicité. Plusieurs tentations lui proviennent de son entourage (sexe, alcool, drogues, etc.) et on se rend vite compte qu'il a une tendance à l'excès, sous plusieurs formes. Le récit enchevêtre deux perspectives, la première où Guillaume est sobre et fait la connaissance de gens qui deviennent des amis, et la deuxième où il est intoxiqué et erre dans sa nouvelle ville d'adoption. La narration est à la fois conventionnelle, avec un «Je» qui décrit ce qui se passe autour de lui, avec quelques commentaires personnels, et à la fois éclatée, avec des décrochages et envolées lyriques dus à l'état d'intoxication : les deux registres se chevauchent en seize courts segments, pour faire ressortir le clivage identitaire qui s'opère entre le Guillaume sobre et le Guillaume intoxiqué. D'autres procédés fictionnels viennent accentuer ce propos. *360° d'initiation* a en effet recours à plusieurs procédés qui, selon les réflexions exposées précédemment, relèvent d'une posture postmoderne et du récit autofictionnel. L'intertextualité et la neutralisation de toute tension narrative, la vraisemblance et la quête identitaire du personnage sont autant d'éléments qui ont fait l'objet d'une expérimentation textuelle. La question de l'urbanité est aussi à ne pas négliger, puisqu'elle représente le cadre central de ladite expérimentation. On trouvera ci-après le canevas prospectif qui sous-tendait l'exercice.

3.1 Intertextualité

Je prendrai ici comme définition de l'intertextualité celle de Julia Kristeva, pour qui «l'intertextualité est un processus indéfini, une dynamique textuelle : il s'agit moins d'emprunts, de filiation et d'imitation que de traces, souvent inconscientes, difficilement isolables. Le texte ne se réfère pas seulement à l'ensemble des écrits, mais aussi à la totalité des discours qui l'entourent, au langage environnant.»¹⁶ L'intertextualité qui innerve mon texte est justement issue des discours et langages qui m'entourent : je suis un enfant de la culture pop, j'ai grandi avec elle et il me semblait inévitable qu'elle se retrouve en filigrane dans mes écrits. Deux éléments importants de cette culture pop constituent l'essentiel de l'exercice, soit la musique et le cinéma.

¹⁶ Julia Kristeva, *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, p.52.

La musique occupe une place prépondérante dans ma vie et j'ai voulu m'en servir pour baliser, en quelque sorte, mon exercice d'écriture. Au niveau du style et du rythme que j'ai voulu donner à mon texte, l'effet de musicalité est certainement palpable. Sans tomber dans le piège de la rime ou de la forme classique d'une chanson à proprement dit, plusieurs passages de mon texte ont des effets sonores recréant une certaine forme de musicalité. J'ai poussé le jeu un peu plus loin en incluant des références à mes influences musicales fondamentales, que ce soit David Bowie, Neil Young, Brian Eno, Radiohead, Björk, The Flaming Lips, Sigur Rós, ou Godspeed You! Black Emperor. L'intertexte joue alors un rôle de catalyseur dans la description des événements que vit mon personnage et ses réactions face à celles-ci. Par exemple, lors des passages où Guillaume est en plein délire alcoolique ou toxicomane, des bribes de chansons de David Bowie, Neil Young, The Flaming Lips ou de Radiohead viennent teinter son discours. L'enjeu est de reprendre une idée ou un thème d'une chanson de ces artistes et de construire le discours autour de ceux-ci.

Une autre facette de l'intertextualité que j'ai voulu explorer concerne l'ambiance que dégage l'œuvre de ces musiciens. Björk, par exemple, fait dans la musique électronique et sa voix vient donner une touche humaine et organique à ce qui peut sembler, à première vue, froid et artificiel. Par émulation, j'ai voulu reproduire cet effet en mots, autant lors d'une description événementielle que lors d'une description d'état d'esprit. Un dernier exemple pourrait être les textures sonores, les montagnes-russes d'ambiances musicales que des artistes comme Brian Eno, Sigur Rós ou Godspeed You! Black Emperor réussissent à reproduire avec des instruments de musique. Mon clavier est alors devenu une baguette de chef d'orchestre et j'ai tenté de donner une certaine mouvance, un certain rythme en dents de scie à ma trame narrative. Et je ne voulais surtout pas que toutes ces références musicales, manifestes ou plus subtiles, demeurent secrètes. Guillaume fait souvent directement allusion à ses artistes préférées qui sont aussi les miens, mes sources d'inspiration.

Je suis aussi féru de cinéma et je n'ai pu empêcher le fait que certains passages de films deviennent parties intégrantes du discours de Guillaume. Ma fiction intègre donc des cinéastes comme Leone, Coppola, Scorsese, Wenders, Jarmush, Von Trier, Soderbergh, Anderson ou Mendes. Outre le discours, certaines actions sont décrites à la manière d'un scénario, comme les premières phrases des seize segments qui prennent la forme d'indications scéniques, et il y a quelques éléments de la trame narrative qui font référence à certains films de ces réalisateurs,

mais sans jamais les nommer. Ce peut-être des références à des dialogues, à la trame sonore, à la direction photo, à la réalisation ou encore à la réception critique. C'est au lecteur de deviner ou pas, selon ses connaissances en la matière. Finalement, en revenant aux titres des seize segments, ils sont une déformation d'un titre de film ou de chanson et demeure l'indication la plus évidente du travail d'intertextualité.

3.2 La tension narrative

Mon texte était constitué au départ d'une seule trame narrative linéaire, en ordre chronologique (d'un matin à l'autre), qui démontrait la progression de l'état physique et mental de Guillaume lors de sa première journée à Montréal. J'ai ensuite choisi de contourner la logique du récit et de diviser cette trame narrative en seize courts segments pour ensuite les enchevêtrer. Ainsi, le texte débute presque à la toute fin du récit pour ensuite présenter les divers événements de la journée en deux temps, soit celui de la matinée et l'après-midi et celui du soir et de la nuit. De ce fait, la narration est constamment redirigée vers un état de sobriété et un état d'intoxication. Le but était de créer un effet d'absence d'enchaînement causal, de dérouter le lecteur en quelque sorte, pour reproduire l'effet de trouble et de manque d'assurance qui caractérise non seulement le personnage principal mais aussi le texte tout entier. Et Guillaume n'a pas vraiment de but précis tout au cours du récit. À part peut-être celui de se familiariser avec son nouvel environnement et, si je puis dire, de le consommer. C'est donc pourquoi j'ai pris la décision de ne pas justifier l'enchaînement causal et de laisser le tout couler, errer, pour que la charpente du texte soit le miroir du protagoniste. Et de par la disposition du texte, qui illustre une certaine indécidabilité quant à l'orientation narrative qu'il doit prendre, on ne sait pas vraiment vers quelle direction on s'en va. On est placé devant un certain brouillage, une désorientation qui a encore une fois pour but de donner au lecteur le même sentiment qu'éprouve Guillaume.

3.3 Pacte autobiographique

Philippe Lejeune définit le pacte autobiographique comme étant une « convention par laquelle l'auteur fait implicitement admettre à son lecteur que le récit qu'il lui prépare à la première personne est véridique. »¹⁷ Certes, en nommant mon personnage par mon propre patronyme, en m'inspirant en grande partie d'une période de ma vie et en choisissant de narrer le tout à la première personne, je fais un pacte autobiographique. Le lecteur pourrait croire que tout

¹⁷ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 41.

ce qui est raconté est véridique. Toutefois, mon texte se situe dans la case laissée vide par Lejeune puisque tout ce qui arrive à mon personnage dans cette journée, et les personnages qui la peuplent, ne sont que pure fiction. On rejoint alors la pensée de Doubrovsky, mais surtout de ceux qui ont poussé plus loin la réflexion, comme Bruno Blanckeman. Il est clair que je me suis inventé une personnalité narrative et que c'était le but premier de l'exercice. De ce fait, je considère *360° d'initiation* comme un récit autofictionnel au sens où c'est un témoignage d'une expérience assez troublante, dans une fiction qui sert d'exutoire à la personne «silencieuse» qui est en moi.

3.4 Fiction identitaire ambivalente

Fait partie aussi des éléments constitutifs du récit autofictionnel l'intention de créer deux niveaux de narration qui viennent renforcer l'ambivalence du témoignage entre la réalité et la fiction, un niveau «sous influence» et un niveau «sobre», les deux servant évidemment à illustrer le clivage identitaire qui caractérise le personnage principal, constamment entre deux états. Ceci est entre autres marqué par la disposition des épisodes, mais aussi et surtout par les décrochages stylistiques qui parsèment son discours. Ce clivage identitaire participe de l'indécidabilité soulignée par Blanckeman, tout comme il veut accentuer l'incertitude, la fragmentation, la discontinuité qui caractérisent, selon Lodge, la fiction postmoderne. *360° d'initiation* est le témoignage d'un imaginaire éclaté, ambivalent, celui de Guillaume, qui tente de traduire, sous la forme d'un récit autofictionnel, une expérience à partager.

3.5 Le souci de vraisemblance : vers le roman urbain

L'action de *360° d'initiation* se situe à Montréal, plus précisément sur le Plateau Mont-Royal. Je me suis donné comme mandat de décrire la ville et le quartier le plus fidèlement possible, ainsi que l'ambiance qui les anime. Les personnages secondaires sont aussi vraisemblables, renvoyant à des gens que l'on pourrait facilement rencontrer lors d'une promenade sur l'avenue Mont-Royal ou sur la rue St-Denis. Sous couvert de banalité, l'originalité des lieux et des personnages qui les habitent provient de la vision qu'en a Guillaume, qui polarise tous les foyers perspectifs. Je voulais que mon texte transpire la réalité urbaine, son pouls, son ambiance, son rythme, à l'exemple des romans de Christian Místral. Avec *Vamp*, son premier roman, nous avons droit à une vision très réaliste de Montréal ; on se sent plongé en pleine ville et l'effort du lecteur est minime : c'est dans cet horizon que je voulais me situer. Avec son écriture d'écorché vif, à la limite bukowskienne, il est clair que Místral fut une grande source d'inspiration concernant la dose de réalisme montréalais que je voulais insuffler à mon texte, que

ce soit au niveau des différentes difficultés que peuvent y rencontrer ses nouveaux arrivants ou ses habitants, des amours, de l'amitié, de la consommation sous toutes ses formes, etc. Avant d'entrer dans la brève analyse que je me propose de faire de *Vamp*, il importe de présenter les différentes assises théoriques de ce que l'on nomme «roman urbain» aujourd'hui, au tournant du XXI^e siècle.

Alexandre Gefen définit le roman urbain comme étant «un discours ancré à la fois dans le réel et le temps présent qui a pour spécificité de représenter la métropole moderne dans sa quotidienneté et sa contemporanéité.»¹⁸ Christina Horvath va plus loin en affirmant qu'«au XX^e siècle comme au XXI^e, les romanciers urbains ont l'ambition d'ancrer leurs récits dans le «ici et maintenant» de la réalité quotidienne, plutôt que de transporter le lecteur dans un «ailleurs» spatial ou temporaire.»¹⁹ Pour cibler ce qui fait la singularité du roman urbain au début du XXI^e siècle, Horvath dégage trois tendances qui marquent actuellement les représentations urbaines dans la littérature : la mise en fiction de l'espace urbain, les personnages caractéristiques qui peuplent la ville littéraire et les desseins nourris par les auteurs, préoccupés d'une part par le renouvellement formel du genre et, d'autre part, par une peinture minutieuse des phénomènes d'actualité. (*EFD* : 1) C'est à partir de ces trois tendances que je me propose d'analyser, brièvement, *Vamp* de Christian Mistral.

Paru en 1988 aux éditions Québec/Amérique, *Vamp* est le premier roman de Christian Mistral qui fut considéré, à une certaine époque, comme l'enfant terrible des lettres québécoises. La narration à la première personne, entièrement assurée par le personnage principal dont le nom est Christian, ainsi que les éléments fictionnels réalistes (personnages, lieux, événements) de l'histoire en font une autofiction au sens propre. Vient s'ajouter à cela le caractère autoreprésentatif de la narration (Christian est écrivain, remet ce statut en question et réfléchit constamment à son exercice d'écriture) qui non seulement confirme l'autofictionnalité du roman, mais l'ancre aussi dans le courant de la postmodernité. Je résume ici l'histoire de *Vamp*.

¹⁸ Alexandre Gefen, «Pour une cartographie du roman urbain du XIX^e au XXI^e siècle» à : <http://www.fabula.org/actualites/article12332.php>

¹⁹ Christina Horvath, «Entre formalisme et documentarisme : les tendances actuelles du roman urbain en France», tiré de *Pour une cartographie du roman urbain du XIX^e au XXI^e siècle*, Toronto, Éditions Paratexte, 2006, p.1. Les références à cet article seront désormais appelées par le sigle *EFD* et le numéro de page, entre parenthèses dans le corps du texte.

Montréal vit «le déclin du nationalisme» (*V* : 25) et qu'elle s'inscrit «chaque jour un peu plus dans le corps de l'Amérique, et ses enfants les plus turbulents, entre l'alcool, la baise et la littérature, dévoilent la face cachée du continent vertueux, aperçue du fond des ruelles, des poubelles, des bouteilles et des matelas.» (*V* : 25) Mistral met la table, en quelque sorte, pour ce qui sera le cadre de son histoire, celle des amitiés, des amours, des querelles, des remises en question et ultimement de la rédemption ou de la désillusion de sa bande d'amis fêtards du «Moulin», tous membres de ce qu'il nomme la génération vamp, «à cause de son style de femme fatale qui séduit et terrorise en même temps, de son individualisme farouche et de l'effrayante quantité de sang qu'elle suce du tissu social.» (*V* : 40) Ces vamps consomment sans retenue et ont chacun leur petite histoire qui filtre leur vision d'un monde qui est à refaire. On parle beaucoup, mais l'impression de surplace prend bientôt toute la place. Voilà donc l'esprit qui se dégage du roman de Mistral : une urgence de vivre à cent milles à l'heure doublée d'une inconscience sensible qui remet les choses en perspective et pousse à appuyer sur le frein pour regarder les infractions commises en cours de route.

En revenant à l'analyse de *Vamp* en regard des tendances dégagées par Horvath, il importe tout d'abord de jeter un regard sur la mise en fiction de l'espace urbain :

Avec l'accélération de l'urbanisation et le dépeuplement de l'espace rural, les métropoles contemporaines sont devenues les arènes exclusives des échanges et monopolisent peu à peu la totalité des activités économiques, politiques et culturelles. Les représentations littéraires tiennent évidemment compte de ces mutations dont les plus importantes sont l'urbanisation de tout l'univers social, la ségrégation spatiale de certaines zones urbaines, notamment des banlieues, la prolifération des non-lieux et le retranchement des citadins dans les derniers lieux identitaires qui leur restent : les quartiers. (*EFD* : 2)

Le roman de Mistral dégage un fort sentiment d'urbanisation de l'univers social. Les actions des personnages, de même que leurs interrelations, sont entièrement réalisées en fonction du pouls de la ville, que ce soit lors des nombreux déménagements en début d'histoire (devenus presque un stéréotype de tout roman se déroulant à Montréal), de leurs lieux de rencontre (un appartement rue Sherbrooke ou l'un des innombrables bars du centre-ville et du Plateau Mont-Royal) ou encore à l'intérieur même des conversations. Et c'est dans ce dernier espace, paradoxalement intime, que réside l'image la plus forte de l'urbanisation de l'univers social. Par exemple, quand Christian réfléchit à la décision que vient de prendre son meilleur ami, Blue Jean, d'arrêter de voyager et de vivre la bohème pour prendre racine à Montréal, étudier aux HEC et donner une chance au système :

Christian réfléchit à la décision que vient de prendre son meilleur ami, Blue Jean, d'arrêter de voyager et de vivre la bohème pour prendre racine à Montréal, étudier aux HEC et donner une chance au système :

Je me disais : vois la ville blanche ; Montréal est ton pays plus encore que le Québec, car tu la connais. Qu'importe la Côte-Nord, la Gaspésie ou La Malbaie ? On y parle ta langue, et tu es de cœur avec ces gens-là, mais en quoi sont-ils tes compatriotes ? Aime et défends ton métro, ton équipe de hockey, ton Carré Saint-Louis, pensais-je, car c'est là que tu habites et c'est là ton vrai pays. (V : 56)

Aux yeux de Christian, Montréal n'est plus une ville, mais un pays, une entité géographique et démographique à part entière que l'on se doit de défendre à tout prix. La transposition de la situation géopolitique du Québec au sein du Canada à la simple équation d'un citoyen dans une ville démontre l'importance de la dimension urbaine et sociale que Mistra insuffle à son texte.

Dans le même ordre d'idées, cette vision globalisante, pour ne pas dire totalisante, de la ville et de l'urbanité se compartimente pour illustrer ce qu'Horvath appelle la ségrégation spatiale des zones urbaines, avec leurs non-lieux et leurs ultimes bastions identitaires que sont les quartiers. Mistral en brosse un portrait parfois général :

Montréal ressemblait au Carré Saint-Louis, Cour des miracles où robineux et pianistes de concert partageaient un banc et s'entassaient les uns sur les autres pour dormir. À la rue Prince-Arthur, dont les restaurants grecs et vietnamiens s'arrachaient la clientèle. Au quartier Saint-Henri, taudis de la cité, pauvre champignon incurable tassé au pied de la montagne où les riches Anglais festoyaient. Elle ressemblait à Outremont, snobinarde et maniérée, divine bâtarde ; à Saint-Michel où l'on se couchait tôt pour soigner son arthrite ; à Saint-Léonard où les Italiens faisaient venir le raisin par camions entiers et composaient le vin en famille ; au centre-ville chatoyant, irradiant le néon pastel, dansant jusqu'à perdre connaissance, buvant jusqu'aux raids de police. (V : 20)

Toutefois, quand il plonge en profondeur, Mistral fait de ces non-lieux et de ces quartiers ses terrains de jeu par excellence. Et ils sont très distinctifs les uns des autres dans leurs significations. Si les non-lieux sont les espaces de l'errance, du mutisme, de la désillusion et du découragement ; «C'est le parano déambulatoire dans les corridors de Montréalville, nos paquets de cigarettes toujours vides, nos yeux toujours pleins du "regarde mais touche pas, lèche mais mord pas", le brassage du sang frigorifique.» (V : 345) ; les quartiers, et plus particulièrement leurs appartements, sont les espaces du fraternel, de l'échange, de la réflexion et de la remise en question :

Je jure solennellement qu'à cet instant, rien d'autre n'existait plus au monde que ce salon du Moulin, pas même l'illusion de la matière ou la suggestion de l'espace, pas de lumière ni de

vitesse ni de masse à convertir en énergie, aucune variation, pas de valeurs, pas de temps, rien, rien au-delà de ces fenêtres et de ces murs. Nous n'étions pas Dieu, cela ne nous intéressait pas, mais nous Lui ressemblions assez pour le mettre au défi s'Il n'existait quelque part dans ce salon. Rien ne nous était plus défendu, nous nous étions insolemment arrogé tous les privilèges et les droits, et c'était un fait si bien accompli que plus rien ne nous procurait de véritable plaisir, une excitation organique. (*V* : 157)

Avec Mistral, la ville offre deux visages simultanément, l'inhumain et l'humain, et les personnages qui y vivent en sont les caméléons par excellence.

La deuxième tendance qui marque le roman urbain selon Horvath concerne justement les personnages caractéristiques qui peuplent la ville littéraire :

Depuis le XIX^{ème} siècle, le personnage le plus emblématique de la ville littéraire est le flâneur. [...] Sa mise en scène qui va de la simple observation à la dénonciation, passe souvent par une analyse fine des principaux *leitmotifs* de la consommation obsessionnelle des sociétés postindustrielles : l'ennui, le besoin de reconnaissance, le désir d'intégration sociale ou encore l'exaltation de la nouveauté. [...] le roman urbain contemporain se distingue également par l'intérêt porté aux marginaux de toutes espèces qui se caractérisent souvent par un accès limité à l'espace urbain. [...] La mise en scène des défavorisés de toute espèce témoigne de la sensibilité sociale roman urbain, de même que de l'intérêt qu'il porte aux phénomènes d'actualité. (*EFD* : 6-10)

Mistral nous offre toute une panoplie de personnages qui cadrent très bien dans ce beau melting-pot qu'est l'île de Montréal et qui illustrent aussi les traits caractéristiques que dégage Horvath. À débiter par les premiers colocataires de Christian, marginaux à souhait et confinés à l'espace typiquement urbain qu'est le quartier gai : Alexandre, jeune homosexuel avare, efféminé et parfumé qui ne s'assume qu'à moitié et Marcel, «la vieille tapette paranoïaque» (*V* : 35) aux «manies de vieille femme» (*V* : 34). Ses amis, tout aussi marginaux dans leur mode de vie et dans leur façon de concevoir le monde et qui, dans leur flânerie, représentent plusieurs personnages types du milieu urbain : Mingo, «le mal-aimé, le doux bum rocker je-me-fous-du-monde-entier, engraisant parce qu'il aimait trop sa propre cuisine, réfugié sous sa tignasse rebelle et rousse, dans sa chemise de grosse toile verte et ses godasses trouées» (*V* : 155) ; Marion, «pas même majeure et si sage déjà, de cette sagesse haïe qu'on n'a pas vue venir et qui vous tombe dessus sans crier gare quand au détour de l'enfance on a sauté à pieds joints dans l'âge adulte» (*V* : 155) ; Dariel, «de félé, une échalote grandie trop vite, pétri de complexes et mou comme un cul d'octogénaire ; il avait le malheur d'être intelligent et entendait consacrer sa vie à expier cette faute.» (*V* : 155) ; Frisbee, «de tendre, l'indécis, pingre mais honnête, franc et loyal [...] qui menait sa petite vie saine sans élever la voix, sans jouer des coudes, sans embêter personne, sillonnait la

ville à bécane, cultivait son pot et cachait sa récolte dans les murs de sa chambre...» (V : 155) ; Marie-Claude, «pleine de bonne volonté, toujours un demi-pas derrière les autres, s'efforçant péniblement de suivre et de rejoindre, parce que notre voie lui semblait la voie des dieux ; elle comprendrait bientôt qu'en forgeant son style propre, elle trouverait le nôtre et deviendrait déesse elle-même.» (V : 156)

Son meilleur ami, son frère céleste, son idéal de vie, Blue Jean le voyageur, «le dur, la figure de proue, le symbole vivant de nos conflits, Moïse guidant un peuple ingrat, faible, vers la Terre promise [...] qui brûlait de se faire connaître du monde, attendait qu'un signe lui confirme qu'il était parmi les Élus.» (V : 156) La sœur de Blue Jean, July la sublime, «la soyeuse, qui ne savait pas trop que faire de sa beauté, de sa jeunesse et de sa vie, [...] la secrète dont nul ne soupçonnait la vraie, l'exubérante nature de mère» (V : 156) devant qui Christian perd tous ses moyens. Et finalement, Christian lui-même :

...entre deux eaux, attendant aussi mon heure, jouant la comédie entre-temps, coulant des jours monotones sans envie ni désir, moi assistant au spectacle de l'époque et attendant patiemment que quelque chose survienne et m'appelle. Moi à qui l'on pardonnait tous les excès, toutes les dépravations, toutes les douleurs infligées et les egos brisés, tous les scandales, parce qu'il était trop évident que je n'étais pas du bois dont on fait les parias. Moi écrivain. (V : 156)

S'ajoute à ces personnages principaux une foule d'individus qui jouent un rôle plus ou moins grand dans la progression de l'histoire, mais qui offrent une peinture combien véridique de la faune montréalaise : immigrants, clochards, filles d'un soir, musiciens, comédiens, chauffeurs de taxi ou d'autobus, etc. L'ensemble humain que Mistral crée dans *Vamp* plonge le lecteur en pleine ville, lui fait tâter le pouls d'une multitude de caractères qui, sans être complètement sortis des stéréotypes, ont la maligned efficacité de représenter cette sensibilité sociale dont parle Horvath.

La troisième et dernière tendance que dégage Horvath concerne les desseins nourris par les auteurs, préoccupés d'une part par le renouvellement formel du genre et, d'autre part, par une peinture minutieuse des phénomènes d'actualité :

Alors que certains personnages tendent d'emblée à se mettre au service d'un programme documentaire, d'autres sont plutôt susceptibles de supporter un projet formaliste. Les romans animés de préoccupations documentaires qui cherchent à se réappropriier le réel pour dénoncer les dysfonctionnements de la société contemporaine, requièrent généralement des personnages dotés d'une véritable épaisseur humaine. [...] D'autre part, le roman urbain peut également participer à une avant-garde littéraire soucieuse d'explorer de nouvelles possibilités

narratives en poussant la formalisation du personnage à son extrême. Vidé de ses entrailles et déshumanisé à volonté, celui-ci se rapproche alors des stéréotypes engendrés et propagés par la culture populaire, notamment par le cinéma, la télévision, la bande dessinée et la publicité. [...] Loin de se distinguer nettement l'un de l'autre, les projets formaliste et documentaire peuvent même cohabiter au sein d'un texte. Le plus souvent, ils se rejoignent grâce aux stratégies intertextuelles du roman urbain qui sont propres aux deux tendances. (EFD : 10-11)

Le roman de Mistral offre certainement une symbiose des projets documentaire et formaliste que distingue Horvath dans les visées du roman urbain. Comme nous l'avons vu un peu plus haut, les personnages qui peuplent l'univers de *Vamp* ont cette épaisseur humaine qui permet cette dénonciation des dysfonctionnements de la société contemporaine, mais ils sont aussi représentatifs de certains stéréotypes engendrés et propagés par la culture populaire, ce que Mistral résume et concentre dans ce qu'il nomme la génération «vamp» et qui est certes la matrice même de son histoire :

C'était la génération vamp, née de la Haute Technologie, qui dort sur un futon, cultive des bonsaïs, ne va pas à la messe et se torche de poésie du laid, du bas et du sale parce que sa pauvreté n'entraîne pas qu'elle soit insensible. [...] Cette génération jet supersonique, en effet, était très pauvre, mais d'une façon ou d'une autre elle trouvait toujours l'argent pour prendre l'avion, sillonnant le globe tel un Achab écumant lancé à la poursuite de Moby Dick ; sa baleine mythique était l'époque elle-même, l'époque hurlante et métallique, saturée de progrès et qu'il faudrait bien soumettre un jour ou l'autre. Les vamps brûlaient secrètement d'appartenir à leur temps, de l'enrichir et le marquer comme les aînés avaient donné le rock, le pot, l'avortement et l'amour libre au leur. Jaillis du dernier soubresaut du baby boom, ils voulaient de la place, ils voulaient du travail et du respect, le bout de l'ombre d'une chance. C'était les vamps qui coifferaient ce millénaire et entameraient le suivant dans la force de l'âge. Il leur fallait de l'espace. Un sens à leur quête effrénée de la vie promise. Ils étaient des pionniers d'un genre nouveau, repoussant les frontières de l'extérieur vers l'intérieur, se ruant tête première sur un huis massif avec la furia de ceux qui ont faim, un incendie dans la bouche. En ce sens, la ville représentait plus qu'un terrain de jeu. Il fallait qu'elle craque ou qu'elle crève pour de bon. (V : 26-27)

C'est donc à partir de cette trame générationnelle particulière que Mistral construit son discours et articule sa pensée. Ses personnages font du surplace, autant physiquement que mentalement, étant coincés entre le désir de participer activement à la sarabande sociale ambiante et celui de se complaire dans leur marginalité de «vamps». Ce dilemme sera ultimement la cause de la dissolution du groupe, les deux mâles alpha que sont Blue Jean et Christian choisissant

respectivement l'un et l'autre des chemins. On peut donc constater que le roman de Mistral participe aussi du courant urbain par les visées qui le déterminent. Le récit documentaire est bel et bien présent autant par les phénomènes actuels de société qui y sont reproduits, par les agissements et les paroles des personnages/acteurs urbains que par les références, subtiles, aux discours médiatique, politique et social. Le souci d'un formalisme particulièrement montréalais s'inscrit aussi dans les pratiques intertextuelles de Mistral qui touchent autant à la littérature, au cinéma, à la musique et aux arts en général. *Vamp* s'inspire de tout ceci pour devenir une chronique générationnelle du milieu des années quatre-vingt, où l'indécidabilité politique, l'expansion multi-ethnique et culturelle et le sentiment de trouble face à un avenir incertain frappaient les citoyens de l'île. Une réflexion sur la difficulté de s'intégrer à une ville en pleine expansion, sur le bien-être précaire d'une vie libre, en marge de la société, et celui, plus stable mais plus angoissant, d'entrer dans la danse et de trouver une place si minime qu'elle soit aux côtés des résignés.

Finalement, et je terminerai ma brève analyse du roman de Mistral sur ce point, Horvath affirme que «ce qui distingue cependant le roman urbain de la plupart de ces genres [roman policier, roman noir, roman fantastique, roman sentimental, roman de mœurs], c'est son souci particulier de faire de la métropole contemporaine le véritable point focal, voire même le protagoniste du récit.»²⁰ C'est encore une fois exactement ce que fait Mistral avec Montréal, qu'il dépeint et considère comme un personnage à part entière, dès le tout début de son roman, et plus précisément comme une femme, une maîtresse, avec laquelle il entretient une relation d'amour/haine :

J'aimais Montréal, j'en étais fou. Je la baisais insolemment sur toutes ses bouches de métro ; nous étions des dizaines de milliers à imprégner ses entrailles d'une aube à l'autre et la belle vrombissait de plaisir. Elle n'était pas de ces intouchables hautaines et froides. Elle était souple, nerveuse et douce, invitant les masses à disposer d'elle. [...] Il fallait la sentir frissonner sous le balai venteux de l'hiver ou suer à grosses gouttes d'averse chaude en été, se farder les joues de pourpre et de safran l'automne et engraisser insouciamment dès l'orée du printemps... [...] Il était trop tentant de voir en Montréal une femme pour ne pas y céder. Ce climat capricieux, presque moqueur et toujours changeant, ces quatre-vingts saisons frileuses ou brûlantes et tendrement bousculantes, [...] prude le jour et perverse la nuit, forte, violente et épouvantablement sauvage, [...] maquillée les jours de fête, lascive pour qui savait

²⁰ Christina Horvath, «Le Roman est mort... Vive le roman urbain !» dans les actes du colloque *Le Romanesque dans la fiction française*, Lille, Université de Lille, texte inédit présenté en conférence le 9 juin 2006.

s'en faire aimer, viveuse jusqu'à la moelle, embaumant le lilas, empestant la vinasse et pleurant et riant et jouissant toujours.» (*V* : 17-18)

Mistral met Montréal en scène comme si elle était un personnage parmi tant d'autres, la mère incestueuse de cette bande de vamps qui y sont attachés profondément. Elle leur procure un masque pour dissimuler une vie en marge du courant populaire. Un passeport pour valider leur identité citadine de paumés bienheureux. La ville devient alors une priorité absolue, «qui n'est concurrencée par aucun autre décor, que ce soit la nature ou la campagne. [...] Ainsi, semblent-ils [les romanciers urbains] considérer la grande ville comme un décor par défaut de la vie contemporaine et, par conséquent, également en tant que coulisses allant de soi du roman urbain.» (*EFD* : 5)

Conclusion

Chaque homme doit inventer son chemin.
Jean-Paul Sartre

Au terme de cette réflexion sur les postures, les procédés et les enjeux qui sous-tendaient mon exercice d'écriture, j'en viens à me poser une question : la postmodernité, avec ses caractéristiques de trouble, de remise en question des savoirs et de multiples formes d'autoreprésentations, serait-elle en voie de céder la place aux nouvelles avenues que sont l'autofiction et l'indécidabilité du récit, ainsi que le roman urbain et ses visées documentaire et formaliste ? Si les idées fondatrices de la fiction postmoderne sont toujours présentes en filigrane, l'écrivain qui se donne comme mandat de brosser un portrait de l'époque à laquelle il vit – un XXI^e siècle marqué par l'individualisme, les bombardements médiatiques, politiques et culturels ainsi que par la prédominance de l'influence des grands centres urbains dans la pensée collective – a tendance à se tourner du côté des potentialités narratives que permet l'autofiction en terme de postures et de procédés et de celui du roman urbain pour encadrer et justifier la multiplicité des enjeux qu'il s'efforce de dépeindre.

Si la postmodernité fut le terme tout désigné pour tenter d'expliquer la pluralité et la polyphonie de la production littéraire d'après-guerre, si elle était en fait une extension, une continuité de la modernité, force est d'admettre que l'interprétation qu'elle propose du monde est en fait trop globalisante pour s'y résumer. L'autofiction est un genre qui a gagné en popularité depuis une trentaine d'années. Le désir de l'écrivain de se mettre en scène est moins un caprice narcissique qu'un simple jeu créatif dans lequel il s'engage à brouiller les frontières de la réalité et de la fiction, un pastiche d'autant plus adéquat à l'ère de la désinformation, de la demi-transparence, du divertissement-réalité et de la quête identitaire désespérée qui en découle et que vit la majeure partie des populations occidentales. Aussi, les grands centres urbains représentent les sources ultimes des tendances, des modes de vie et de pensées qui battent la mesure sociale et qui étendent leurs tentacules jusqu'aux plus petits villages en périphérie. Ils deviennent alors le matériau par excellence pour participer de cette globalisation, que ce soit en y adhérant ou en la dénonçant.

Force est d'admettre que personne ne réinvente la roue. L'autofiction prend racine en des écrits aussi lointain que ceux de Barthes, Proust, Rousseau et pour certains, Homère. Ce désir de se mettre en scène fut observé tout au long de l'histoire littéraire : l'écrivain est un artiste et le désir de valider son exercice passe par tous les artifices auxquels il a accès. L'autofiction en est un,

au même titre que la fiction policière, fantastique, réaliste, surréaliste, etc. Ce qu'a amené la postmodernité à cette façon de raconter une histoire est le mélange des genres : tout est maintenant permis ou presque. L'éclatement des repères sociaux classiques auquel nous assistons depuis quelques décennies a changé le lectorat et cette nouvelle façon d'entrevoir la création littéraire tente d'y coller le plus adéquatement, tout en parodiant, en pastichant et en critiquant les fondements mêmes de cet éclatement. Et s'il faut un cadre crédible et notoire pour tirer à boulets rouges sur la constante mouvance de la pensée collective, c'est bien celui de la grande ville toute-puissante, où toutes les sphères de l'activité sociale y sont présentes comme dans une énorme boule de verre que l'on agite et que l'on observe s'ensevelir sous de milliers de flocons synthétiques.

L'écrivain du XXI^e siècle peut ressentir un certain malaise, un vertige face à tout ce qu'il peut aborder dans sa pratique d'écriture parce que tout lui est accessible. Il a carte blanche avant d'entreprendre de remplir des pages qui le sont tout autant. Qu'il demeure fidèle à ses convictions ou qu'il cède à l'envie de plaire au plus grand nombre, il demeure placé dans une posture qui peut lui causer nombre de maux. Plusieurs remèdes sont mis à sa disposition et dans la grande famille éclatée de la postmodernité, l'autofiction et le récit documentaire et formaliste du roman urbain reposent parmi des centaines d'autres sur les tablettes. Suffit d'avoir la bonne ordonnance.

Bibliographie

- BLANCKEMAN, Bruno, *Les récits indécidables : Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*, Villeneuve d'Ascq, France, Presses universitaires du Septentrion, 2000, 222p.
- BOISVERT, Yves (dir.), *Postmodernité et sciences humaines*, Montréal, Liber, 1998, 193p.
- BOUNIE, Julien, «Autofiction» à : <http://www.ditl.info/arttest/art7628.php>
- BRUCKNER, Pascal, *L'euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir du bonheur*, Paris, Grasset, 2000, 275p.
- COHN, Dorrit, «Vies fictionnelles, vies historiques : limites et cas limites», *Littérature*, n. 105, Mars 1997, p.24-49.
- COLONNA, Vincent, *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Paris, Tristram, 2004, 250p.
- DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, «Folio», 1992, 210p.
- DISTER, Alain, *La Beat Generation : La génération hallucinée*, Paris, Gallimard, 112p.
- DOUBROVSKY, Serge, *Fils*, Paris, Galilée, 1977, 469p.
- DOUBROVSKY, Serge, «Lettre du 17 octobre», tiré de Philippe Lejeune, *Moi aussi*, Paris, Seuil, coll. «Poétique», 1984, 346p.
- DUCHET, Claude et Stéphane Vachon, *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal, XYZ Éditeur, 1993, 503p.
- ECO, Umberto, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1979, 315p.
- EHRENBERG, Alain, *La fatigue d'être soi*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1998, 318p.
- FORTIER, Frances, «Archéologie d'une postmodernité», *Tangence*, n.39, mars 1993, p.21-36.
- GAGNON, Claude-Maurice, «L'hétérogénéité : une passion «postmoderne»», *Tangence*, n.39, mars 1993, p.62 à 75.
- GASPARINI, Philippe, *Est-il Je*, Paris, Seuil, 2004, 393p.
- GEFEN, Alexandre, «Pour une cartographie du roman urbain du XIXe au XXIe siècle» à : <http://www.fabula.org/actualites/article12332.php>
- HORVATH, Christina, «Le Roman est mort... Vive le roman urbain !» dans les actes du colloque *Le Romanesque dans la fiction française*, Lille, Université de Lille, texte inédit présenté en conférence le 9 juin 2006.
- HORVATH, Christina, «Entre formalisme et documentarisme : les tendances actuelles du roman urbain en France» tiré de *Pour une cartographie du roman urbain du XIXe au XXIe siècle*, Toronto, Éditions Paratexte, 2006.

HUTCHEON, Linda, «Introduction», *Texte 1 1982 : L'autoreprésentation. Le texte et ses miroirs*, Éditions Trintexte, 1982, p.7-14.

KRISTEVA, Julia, *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, 318p.

LAPIERRE, Michel, «Mistral pour tous» à : <http://www.ledevoir.com/2004/07/03/58207.html>

LAPIERRE, Michel, «Mistral et le bunker littéraire» à : <http://www.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=1701&no=223>

LECARME, Jacques, «L'autofiction : un mauvais genre ? », tiré de *Autofictions & Cie* (Colloque de Nanterre, 1992, dir. Serge Doubrovsky, Jacques Lecarme et Philippe Lejeune), RITM, n°6, 249p.

LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, 357p.

LINTVELT, Jaap, *Aspects de la narration*, Québec, Éditions Nota Bene, 2000, 306p.

LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, «Les essais», 1983, 247p.

LODGE, David, *The Novelist at the Crossroad. And other essays on fiction and criticism*, Cornell University Press, 1971, 297p.

MAGNAN, Lucie et Christian Morin, *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1997, 218p.

MICHAUD, Ginette et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.), *Construction de la modernité au Québec*, Montréal, Lanctôt Éditeur, 2004, 380p.

MILOT, Louis et Fernand Roy (dir.), *Les figures de l'écrit*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1993, 284p.

MILOT, Pierre, *La camera obscura du postmodernisme*, Montréal, L'Héxagone, 1988, 95p.

MISTRAL, Christian, *Papier mâché : anti-roman; Carton-pâte : anti-roman*, Montréal, VLB, 146 et 151p.

MISTRAL, Christian, *Origines*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2003, 101p.

MISTRAL, Christian, *Vamp*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 345p.

PATERSON, Janet M., *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, PUO, 1990, 142p.

RAIMOND, Michel : Encyclopédie Universalis, article «roman», «De Balzac au Nouveau Roman», tiré de Bruno Blanckeman, *Les récits indécidables*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 2000, 222p.

ROBIN, Régine, *Le Golem de l'écriture. De l'autofiction au Cybersoi*, Montréal, XYZ Éditeur, 1997, 302p.

ROBIN, Régine, «Postmodernisme, multiculturalisme et *political correctness*», *Tangence*, n.39, mars 1993, p.8-20.

SCARPETTA, Guy, *L'âge d'or du roman*, Paris, Grasset, «Figures», 1996, 341p.

SCARPETTA, Guy, *L'artifice*, Paris, Grasset, «Figures», 1988, 307p.

SCARPETTA, Guy, *L'impureté*, Paris, Grasset, «Figures», 1985, 389p.

SIROIS, Antoine, «Montréal imaginaire. Ville et littérature» à :
<http://www.erudit.org/revue/vi/1993/v19/n1/201076ar.pdf>

SIMON, Sherry (*et al.*), *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ Éditeur, 1991, 185p.

